VAILLANCE.

A M. Paul P....

I.

Sur la côte de Bretagne, entre la ville de Saint-Brieuc et le village de Bignic, s'élève une espèce de manoir qu'on a de tout temps, dans le pays, décoré du nom de château, sans doute à cause de la tour crénelée qui écrase de sa sombre masse le reste de l'édifice. Le fait est qu'avant la révolution de 89, le Coät-d'Or était la demeure des seigneurs de l'endroit. Devenu propriété nationale, les hibous s'en emparèrent et y firent tranquillement leurs petits jusqu'en 1815, époque à laquelle la famille Legoff l'acheta et s'y vint installer. L'aspect en est lugubre, les abords en sont désolés. D'un côté l'Océan, de l'autre, à perte de vue, des champs d'ajoncs et de bruyères. Entre ces deux mers qu'il domine comme un promontoire, le château apparaît triste et solitaire, avec sa tour pareille à un phare.

Par un soir d'hiver de l'année 1836, les trois frères Legoff étaient réunis dans la chambre de rez-de-chaussée qui leur servait habituel-

lement de salon. C'était une vaste salle qui présentait un bizarre assemblage de luxe, d'élégance et de simplicité rustique. Ainsi, tandis qu'un riche tapis étalait sur le carreau ses rosaces aux vives couleurs, le plafond étendait au-dessus ses poutres noircies par le temps et par la fumée. Les murs étaient blanchis à la chaux, mais chaque fenêtre avait de doubles rideaux de soie blanche et de damas rouge. Quelques chaises de paille grossière escortaient humblement un magnifique fauteuil, velours et palissandre, tout surpris de se voir en si mauvaise compagnie. Une carabine, des sabres, des poignards, des haches d'abordage, des fusils de chasse emprisonnés dans leurs étuis de cuir, tapissaient le manteau de la cheminée; un piano d'ébène, inscrusté de filets de cuivre, occupait le fond de cette chambre, dont les trois frères Legoff n'étaient pas le moindre ornement.

Le plus beau des trois était encore fort laid, en admettant toutefois que la figure douce, intelligente et résignée du frère Joseph pût passer pour laide. On se laissait prendre bien vite à son air souffrant et rêveur, on finissait par le trouver charmant. Dans sa longue redingote brune, boutonnée jusqu'au menton, avec ses cheveux blonds et plats séparés sur le milieu du front et tombant négligemment sur le col et sur les épaules, on eût dit un de ces cloarecs qui mêlaient parfois à leurs pieuses méditations les chastes inspirations de la muse. Les deux autres, pour parler net, avaient tout l'air d'ours mal léchés. Le frère Christophe portait, sous une houppelande de peaux de chèvres, un costume de marin du temps de l'empire; il avait les jambes courtes, le ventre gros, la barbe inculte, les sourcils épais, les cheveux noirs et la tête énorme. Il aurait pu tuer Joseph d'une chiquenaude et un bœuf d'un coup de poing. Le frère Jean, l'aîné de la famille, pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Il était long et maigre, et, près de Christophe, ne ressemblait pas trop mal à don Quichotte en société de Sancho Pança. Il avait des moustaches rousses, hérissées et menaçantes comme les dards d'un porc-épic; la pièce la plus importante de son vêtement était une redingote grise qu'il portait à la façon de l'empereur. Les trois frères avaient aux pieds de gros sabots qui se prélassaient sans gêne sur un tapis de mille écus.

Assis autour de l'âtre, tous trois paraissaient en proie à une violente inquiétude qu'ils exprimaient différemment, chacun selon son caractère. Jean et Christophe juraient; Joseph priait à voix basse, tout en suivant d'un regard préoccupé les jets de flamme bleuâtre qui s'échappaient de l'ormeau embrasé. De temps en temps, Chris-

tophe ou Jean, à tour de rôle, se levait, allait entr'ouvrir les rideaux d'une fenêtre, puis, après être resté quelques instans en observation, retournait à sa place d'un air agité. Joseph n'interrompait ses prières que pour consulter le cadran d'une de ces horloges de village vulgairement appelée *coucou*, qui mêlait son chant monotone aux cris du grillon et aux sifflemens de la bise. Bien que la soirée fût peu avancée, il faisait nuit sombre. La chambre n'était éclairée que par la lueur du foyer. La tempête soufflait au dehors.

L'horloge sonna sept heures; au septième coup, Christophe et Jean se levèrent brusquement et se prirent à marcher de long en large dans la salle. Une vive anxiété se peignait sur leur visage. Immobile à sa place, Joseph avait redoublé de ferveur dans ses prières. On entendait le grésillement de la pluie qui fouettait les vitres, et la voix furieuse de l'Océan qui se brisait contre les rochers du rivage.

— Mauvais temps! dit Jean.

— Fatal anniversaire! ajouta Christophe. Voici dix-neuf ans qu'à pareil jour, par un temps pareil, notre vieux père et notre jeune frère ont péri dans les flots.

— Dieu veuille avoir leur ame! murmura Joseph en se signant.

— Et voici jour pour jour, heure pour heure, dix-sept ans que Jérôme est mort, s'écria Jean en hochant la tête.

— C'est vrai, dit Christophe avec un sentiment de terreur religieuse.

— Mon Dieu! s'écria Joseph avec onction, qu'il vous plaise que ce funeste jour ne nous amène pas quelque nouveau malheur!

En cet instant, la porte du salon s'ouvrit, et un serviteur parut sur le seuil. L'eau ruisselait le long de ses cheveux et de ses habits.

— Eh bien! Yvon, quelle nouvelle? demandèrent à la fois les trois frères.

— Mes maîtres, rien de nouveau, répondit Yvon d'un air consterné. Nous avons battu la côte depuis Bignic jusqu'à la Herissière, où nous avons perdu les traces de notre jeune maîtresse. Ce matin, à Bignic, on l'a vue passer à cheval. Il faut qu'entre les deux villlages mademoiselle se soit jetée dans les terres, à moins que, profitant de la basse marée, elle ait quitté la côte pour prendre par les brisans.

— Dans ce dernier cas, nous sommes tous perdus, s'écria Christophe avec désespoir.

— Il est plus probable, reprit Yvon, que mademoiselle, surprise par le grain, se sera réfugiée sous quelque toit des environs.

— Non, dit Jean; elle n'est point fille à fuir le danger. Si elle vit, elle est en selle, et galope pour venir à nous.

Un coup de vent ébranla les portes et les fenêtres, et on entendit les tuiles de la toiture qui volaient en éclats.

— Que le ciel la protége! s'écria Joseph en tombant à genoux.

Yvon s'étant retiré, une assez vive altercation éclata entre le frère Jean et le frère Christophe. Ils commencèrent par s'accuser réciproquement de l'étrange façon dont Jeanne avait été élevée, ils finirent par reconnaître qu'ils n'étaient en ceci blâmables ni l'un ni l'autre, et que tous les reproches revenaient de droit à Joseph. Ce point une fois établi, on put voir en action la fable du loup et de l'agneau se désaltérant dans le courant d'une onde pure; seulement, cette fois, au lieu d'un loup il s'en trouvait deux.

— Tu le vois, malheureux! s'écria Jean en laissant tomber sur Joseph la foudre de son regard, voici le résultat de la belle éducation que tu as donnée à cette enfant, voici le fruit de tes lâches condescendances et de ton aveugle tendresse!

— Mais, mon frère Jean, répondit timidement Joseph...

— Tais-toi! s'écria Christophe en le poussant par les épaules; c'est toi qui as fait tout le mal!

— Mais, mon frère Christophe, répliqua humblement Joseph...

— Réponds, s'écria Jean; dans quelle autre famille que la nôtre voit-on des filles de seize ans partir seules, le matin, à cheval, courir les champs à l'aventure, et ne rentrer au gîte que le soir?

— Plût à Dieu qu'elle fût rentrée! dit Joseph. Mais, mon frère Jean, le cheval que Jeanne essaie aujourd'hui, c'est vous qui, malgré moi, le lui avez donné.

— Ah! mille tonnerres! je l'avais oublié, s'écria Jean en se frappant le front; une bête toute jeune, ardente, ombrageuse, à peine domptée! S'il arrive malheur à cette enfant, c'est à toi, scélérat, que je m'en prendrai.

— Tu réponds d'elle sur ta tête, ajouta Christophe en lui secouant le bras.

— Je donnerais avec joie tout mon sang pour vous la conserver, dit Joseph; mais, mon frère Christophe, vous oubliez que c'est vous qui avez fait présent à Jeanne de l'amazone qui lui sert aujourd'hui. N'est-ce pas vous aussi, Christophe, qui l'avez gratifiée d'une selle anglaise?

— Mais, maraud! s'écria Christophe, c'est toi qui l'as gratifiée des

défauts et des imperfections qui déparent ses qualités; c'est toi qui l'as encouragée dans tous ses travers; c'est à toi, c'est à la servilité de tes soins, à la bassesse de tes complaisances, que nous devons de la voir ainsi, capricieuse, fantasque, volontaire...

— Sans déférence pour nous, dit Jean.

— N'en faisant qu'à sa tête, reprit Christophe.

— Se jouant sans pitié de notre tendresse et de notre tranquillité.

— Un diable, enfin!

— Un monstre! dit Jean en enfonçant résolument ses mains dans ses poches.

— Tu vois donc bien, bandit, s'écria Christophe, que, s'il lui arrive malheur, ce n'est qu'à toi qu'il s'en faudra prendre!

Joseph essuya le feu de cette double batterie avec la résignation d'un martyr.

— Mes frères, répondit-il timidement, je ne veux pas examiner jusqu'à quel point, dans les faiblesses que vous me reprochez, vous avez été mes complices. Permettez-moi cependant de vous faire observer que si parfois une voix s'élève ici pour conseiller, diriger, réprimander même l'objet de notre amour, cette voix n'est jamais une autre que la mienne. Si l'on m'eût consulté, si l'on m'eût laissé libre, Jeanne ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui; à cette heure, nous ne tremblerions pas pour une si chère existence. Rappelez-vous, mes frères, que j'ai toujours blâmé le goût des exercices violens que vous vous êtes plu à développer en elle. Que de fois, en cherchant à l'en détourner, n'ai-je pas encouru votre colère! Il m'eût été doux de voir à notre foyer une fille pieuse et modeste, gardienne de la maison, vouée au culte paisible des vertus domestiques : si j'ai failli dans mon espoir, Dieu sait que ce n'est pas ma faute. N'est-ce pas vous, mes frères, qui l'avez élevée comme une jeune guerrière? Moi, lui ai-je enseigné autre chose que l'amour des arts et le goût des saintes études?

— C'est-à-dire, maître cagot, s'écria Jean en haussant les épaules, que, si l'on vous eût laissé faire, nous aurions à notre foyer une bégueule, confite en dévotion, qui nous étourdirait du matin au soir de ses sermons et de ses *oremus*.

— Mon frère, répliqua Joseph, pensez-vous qu'il soit préférable d'avoir à trembler sans cesse pour la plus chère partie de nous-mêmes?

— C'est bon, c'est bon, dit Christophe d'un ton d'autorité brutale. D'ailleurs, tout cela va changer; je suis las de voir une enfant faire

ici la loi et nous mener, tranchons le mot, par le bout du nez. Je me charge de lui parler d'une rude façon.

— Et moi, dit Jean, de lui tracer une ligne de conduite un peu différente de celle qu'elle a suivie jusqu'à présent.

—Écoutez! s'écria Joseph en se levant par un brusque mouvement d'épouvante.

C'était la tempête qui redoublait de furie. Les vagues s'engouffraient avec un horrible fracas dans les criques et dans les anfractuosités des rochers qui bordent le rivage. Bien qu'on fût au mois de février, la foudre grondait, et l'on pouvait voir, à la lueur des éclairs, la mer qui roulait des montagnes. Les trois Legoff restèrent immobiles d'effroi. L'horloge sonna huit heures.

— Allons, mes frères, dit Joseph, c'est perdre trop de temps en paroles. Qu'on allume des torches, et que tous nos serviteurs viennent avec nous explorer la côte et les environs!

Mais comme ils se préparaient à sortir, un violent coup de marteau ébranla la porte du château; presque en même temps le pavé de la cour résonna sous les pas d'un cheval, et la maison tout entière retentit d'aboiemens joyeux.

— Que le saint nom de Dieu soit béni! s'écria Joseph dans un pieux transport de joie et de reconnaissance.

Jean et Christophe étouffèrent l'élan de leur cœur, et s'apprêtèrent à recevoir la jeune fille selon ses mérites. Effrayé de l'expression de sévérité qui assombrissait leur visage :

— Mes frères, dit Joseph, soyons indulgens encore une fois. Ne traitons pas cette enfant avec une rudesse à laquelle nous ne l'avons pas habituée. C'est une ame susceptible et tendre qu'il faut craindre d'effaroucher.

— Tu vas voir, dit Christophe à Jean, ce chien couchant lui lécher les pieds.

Joseph voulut insister; mais tout à coup deux grands lévriers se précipitèrent dans le salon, sautèrent follement sur les meubles, se roulèrent sur le tapis, puis s'échappèrent brusquement pour revenir presque aussitôt, escortant de leurs gambades l'entrée de leur jeune maîtresse.

Elle entra, calme et souriante, la cravache au poing.

C'était une grande et belle fille, regard fier, taille élancée, peau brune, fine et transparente. Elle n'avait pas la frêle délicatesse de ces fleurs de salon auxquelles il faut ménager avec soin les baisers du soleil et les caresses de la brise; on eût dit plutôt, en la voyant, une

de ces plantes sauvages et vivaces qui aiment le grand air et s'épanouissent en plein vent. Chez elle, toutefois, la vigueur n'excluait point la grace, et ce qu'il y avait d'un peu viril dans le charme de sa personne, s'adoucissait au suave éclat de la jeunesse qui rayonnait sur son front et sur son visage. Peut-être aurait-on pu déjà lire dans ses yeux quelque chose d'inquiet et de rêveur, premier trouble de l'ame et des sens qui s'ignorent; mais elle avait encore la bouche rose et volontaire d'un enfant capricieux et mutin. Ses cheveux noirs, déroulés par la pluie, pendaient en spirales humides le long de ses joues. Elle était coiffée d'une casquette de velours; une amazone d'un goût sévère enveloppait tout entier son corps souple, élégant et flexible.

Elle alla droit au frère Jean, qu'elle embrassa, en disant : Bonsoir, mon oncle Jean; puis, elle embrassa le frère Christophe, en disant : Bonsoir, mon oncle Christophe; enfin, elle embrassa le frère Joseph, en disant : Bonsoir, mon oncle Joseph. Cela fait, elle s'approcha du foyer, et tout en présentant l'un après l'autre ses deux petits pieds à la flamme :

— Qu'est-ce donc, mes oncles? demanda Jeanne; on dit que vous étiez inquiets de votre nièce? A Bignic, il n'est bruit que du trouble que mon absence a jeté dans votre maison.

— C'est, dit Jean, ce poltron de Joseph qui se met toujours de sottes idées en tête. Il s'est imaginé qu'à cause de la tempête, la côte n'était point sûre, et que tes jours étaient en danger.

— La tempête! s'écria la jeune fille : il fait un temps charmant, Joseph.

— C'est ce que je me suis tué à lui dire, répliqua Christophe; mais tu le connais, intrépide comme un lapin, et brave comme une poule : pour peu qu'il entende soupirer le vent, il croit que c'est la fin du monde. Et puis, il s'effrayait à cause de ce cheval que tu montais pour la première fois.

— C'est un agneau, dit Jeanne.

— C'est précisément ce que je lui disais, s'écria Jean : un agneau, un pauvre mouton bridé! Mais depuis qu'un âne au trot lui a fait mordre la poussière, maître Joseph a voué une haine implacable aux chevaux.

— Chère enfant, dit Joseph, il n'est que trop vrai; tu as été pour nous la cause d'un grand trouble et d'une vive inquiétude. Si tu nous aimes, ma Jeanne chérie, tu te montreras désormais plus soigneuse de notre bonheur.

— Peste soit du butor! s'écria Christophe avec humeur; ne va-t-il pas sermonner cette enfant? Mais en quel état te voici, ma petite Jeanne! ajouta-t-il en soulevant les plis de l'amazone alourdis par la pluie.

— Tes mains sont glacées, dit Jean; tes pieds fument comme en été les champs au lever du soleil. Mais, Jeanne, tu te soutiens à peine, ajouta-t-il avec effroi; tu pâlis, tes jambes fléchissent. Tu vois, dit-il en s'adressant à Joseph, voici le résultat de tes brutales remontrances.

Christophe approcha l'unique fauteuil du salon; Jean y fit asseoir la jeune fille; puis tous deux, Christophe et Jean, disparurent chacun de son côté, laissant Jeanne seule avec Joseph.

— Ce n'est rien, mon bon Joseph, dit-elle en lui tendant la main; l'émotion de la course, voilà tout. Ce cheval, à vrai dire, allait comme la foudre! Il faut convenir aussi qu'il vente agréablement sur la côte.

— Cruelle enfant! dit Joseph d'un ton de reproche affectueux, en lui baisant tendrement les doigts; ce n'est pas ainsi que je te voudrais voir, ma Jeanne bien-aimée.

— Que veux-tu, Joseph? s'écria-t-elle avec un geste d'impatience. Depuis quelque temps, je ne sais pas ce qui se passe en moi. Pourrais-tu me dire quel démon me pousse et m'agite? D'où vient cette fièvre qui me dévore, ce besoin de mouvement qui me consume, cette ardeur, jusqu'alors inconnue, qui me fait chercher le danger? Aujourd'hui, par exemple, aujourd'hui j'étais folle. Comment ne me suis-je pas rompu vingt fois le col? C'est que sans doute tu priais pour moi. Ce n'est pas tout : il y a des instans où je suis triste sans savoir pourquoi; d'autres, le croirais-tu? où je me surprends à pleurer sans pouvoir deviner la source de mes larmes. Tiens, mon pauvre Joseph, je crois que je m'ennuie. Ne me gronde pas. Tout ce que tu pourrais me dire là-dessus, je me le suis dit à moi-même. Vous m'aimez, vous êtes bons tous trois, vous n'avez d'autre soin que celui de me plaire. Le matin, vous vous disputez mon premier regard, et le soir, mon dernier sourire. Vous allez au-devant de mes fantaisies; vous guettez mes caprices pour les satisfaire. Enfin, vous m'aimez tant, qu'il ne m'est jamais arrivé, je le dis à ma honte, de pleurer ma mère que je n'ai pas connue. Eh bien! je m'ennuie, Joseph : je suis ingrate, je le sais, je le sens; mais je m'ennuie, c'est plus fort que moi.

— Jeanne, Jeanne, que vous voici changée! s'écria Joseph en soupirant. Qu'est devenu le temps où l'étude remplissait tes jours?

Qu'as-tu fait de ces jours heureux où la lecture d'un livre aimé suffisait aux besoins de ton cœur et de ton esprit?

— Maudits soient-ils, les livres aimés! s'écria la jeune fille avec un mouvement de colère; pourquoi les as-tu laissé pénétrer sous ce toit? Ce sont eux qui m'ont appris que le monde ne finit pas à notre horizon, que le soleil n'a pas été créé seulement pour illuminer Bignic, et qu'enfin il est encore quelque chose par-delà cette mer et par-delà ces champs qui nous cerclent de toute part.

— Enfant, tais-toi! dit Joseph; garde-toi d'alarmer la tendresse de Christophe et de Jean; ménage ces deux excellens cœurs, qu'il te suffise d'avoir troublé le mien.

— Christophe et Jean ne me comprendraient pas; je ne me comprends pas moi-même. Si je trouble ton cœur, c'est que ton cœur est le seul que je puisse interroger. Dans le tumulte d'idées et de sentimens qui m'assiégent, à qui m'adresserai-je, si ce n'est à toi, mon guide, mon conseil, mon maître en toutes choses, qui m'as faite ce que je suis? J'ai pensé que toi qui sais tout, tu pourrais m'expliquer l'état de mon ame. Pourquoi suis-je ainsi, Joseph? Tiens, par exemple, je me lève, chaque matin, remplie d'ardeur et d'espérance : ce que j'espère, je l'ignore; mais je sens la vie qui m'inonde; il me semble que le jour qui commence me doit révéler je ne sais quoi d'inconnu que j'attends. Les heures passent dans cette attente, et j'arrive au soir, triste, découragée, irritée de voir que le jour qui vient de s'écouler ne m'a rien apporté de nouveau, et qu'il s'est écoulé tout pareil au jour de la veille. Je ne manque de rien; vous ne me laissez même pas le temps de désirer. Ma volonté fait votre loi. Fut-il jamais enfant plus gâtée que moi sous le ciel? Je me demande parfois si vous n'avez pas entre les mains la baguette enchantée de cette fée dont tu me contais l'histoire pour m'endormir, quand j'étais au berceau. D'où viennent donc, Joseph, dis-moi, d'où peuvent venir cette vague attente d'un bien que je ne connais pas, cette aspiration sans but, ce mystérieux espoir toujours déçu et toujours renaissant?

A ces mots, la jeune fille attacha sur Joseph un regard inquiet et curieux; mais Joseph ne répondit pas. Il demeura silencieux, les pieds sur les chenets et les yeux fixés sur la braise.

Christophe et Jean rentrèrent bientôt dans la salle. Jean portait gravement un plateau chargé d'un verre de cristal et d'un flacon de vin d'Espagne. Christophe tenait au bout de ses doigts deux pantoufles de velours noir doublées de duvet de cygne. Joseph prit le

plateau des mains de son frère, et tandis que Jeanne buvait lentement et à petits coups la liqueur parfumée, Christophe et Jean, à genoux devant elle, délaçaient ses brodequins, et l'aidaient à glisser ses pieds fins et cambrés dans le duvet blanc et soyeux. Cette opération achevée, ils restèrent à la même place, les yeux tournés vers leur idole, assez pareils à deux chiens accroupis, implorant un regard de leur maître. Le gros Christophe, avec sa tête énorme, le long et mince Jean avec sa moustache hérissée, avaient l'air l'un d'un boule-dogue et l'autre d'un griffon.

A la façon dont la jeune fille recevait ces hommages, on pouvait aisément deviner qu'elle y était depuis long-temps habituée. Lorsqu'elle eut bien réchauffé ses pieds et ses mains à la flamme, Jeanne se retira dans son appartement, et reparut au bout de quelques instans, vêtue d'une robe de chambre de cachemire, serrée autour de sa taille par une torsade de soie.

Les trois frères avaient profité de son absence pour faire servir auprès du feu le souper de l'enfant. Elle se mit à table sans façon et se prit à manger de grand appétit, tandis que ses trois oncles la contemplaient avec admiration, et que les deux chiens sautaient autour d'elle pour attraper les miettes du repas. De temps en temps, elle adressait aux uns quelques paroles affectueuses, et jetait aux autres quelques os de perdrix à broyer.

— Vous ne fumez pas, mes oncles? demanda-t-elle à Jean et à Christophe.

— Je n'ai plus de tabac, dit Jean.

— J'ai cassé ma pipe, dit Christophe.

La jeune fille tira de sa poche quelques onces de tabac enveloppées de papier gris qu'elle tendit à Jean, puis une pipe de terre enfermée dans un étui de bois qu'elle offrit à Christophe.

— On pense à vous, dit-elle en souriant. En passant à Bignic, je me suis rappelé que mon oncle Christophe avait cassé sa pipe, et que mon oncle Jean touchait au bout de sa provision. J'ai donc arrêté mon cheval devant la porte du bureau. A l'intérieur, on faisait noces et festin; la débitante avait marié, le matin, sa fille Yvonne avec le fils de Thomas le pêcheur. On m'a reconnue; il m'a fallu mettre pied à terre et complimenter les époux. Ils sont jeunes tous deux et gentils : assis l'un près de l'autre, leurs mains entrelacées, ils ne se disaient rien, mais tous deux avaient l'air si heureux, si heureux, que je m'en suis revenue, je ne sais trop pourquoi, le cœur tout agité.

A ces mots, les trois frères se regardèrent à la dérobée.

— Je n'aime pas les gens qui se marient, dit Christophe en fronçant le sourcil.

— Pourquoi donc, mon oncle, ne les aimez-vous pas? demanda Jeanne avec curiosité.

— Pourquoi.... pourquoi.... balbutia Christophe d'un air embarrassé.

— C'est tout simple, répondit Jean en lâchant un nuage de fumée : parce que le mariage est une institution immorale.

— Immorale! s'écria Jeanne, le mariage une institution immorale! Ce n'est point là ce que m'a enseigné Joseph.

— C'est que Joseph, répondit Jean, est un imbécile, imbu de préjugés fâcheux.

— Ce n'est pas non plus, reprit Jeanne, ce que dit au prône M. le curé de Bignic; à l'entendre, le mariage est une institution divine.

— Les curés disent tous la même chose, répliqua Christophe; mais, la preuve qu'ils n'en pensent pas un mot, c'est qu'aucun d'eux ne se marie.

— Qui se marie? s'écria Jean; personne. Nous sommes-nous mariés, nous autres? Pourtant nous l'aurions pu faire, ce me semble, avec quelque avantage. Nous sommes riches; il n'y a pas si longtemps que nous étions encore, Christophe et moi, assez galamment tournés. Il s'est trouvé sur mon chemin plus d'une belle, j'ose l'avouer, qui a convoité mon cœur et ma main. Christophe, de son côté, n'a pas dû manquer d'occasions. Nous étions des gaillards! Mais nous avons compris de bonne heure que le célibat est l'état naturel de l'homme et de la femme.

— Enfin, mon père s'est marié, dit Jeanne.

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, répondit Christophe.

— C'est-à-dire, mon oncle, que je suis de trop dans la maison, ajouta la jeune fille en se levant de table avec des larmes dans les yeux.

A ces mots, on l'entoura, on lui prit les mains, on les couvrit de baisers, on affirma qu'on la tenait pour un bienfait et pour une bénédiction du ciel. Christophe, furieux contre lui-même, se tirait les cheveux et se reconnaissait pour un assassin indigne de toute pitié. Jeanne fut obligée de le calmer; elle l'embrassa avec une grace touchante.

— Comment n'as-tu pas compris, dit Joseph, que tes oncles plaisantaient, et voulaient seulement donner à entendre que tu es encore trop jeune pour t'occuper de ces choses-là?

— Trop jeune! s'écria Jeanne; Yvonne, qui s'est mariée aujourd'hui, n'a que seize ans, et moi, aux pousses nouvelles, j'en aurai dix-sept.

— Oui, répliqua Jean; mais les filles bien élevées ne se marient jamais avant la trentaine.

— Est-ce que je suis bien élevée, moi? demanda d'un air mutin l'impitoyable enfant.

— Ta mère, dit Joseph, avait trente-deux ans lorsqu'elle épousa Jérôme.

La conversation fut interrompue par un violent coup de tonnerre qui ébranla toutes les vitres du château. La tempête continuait avec une furie sans exemple.

— Décidément, dit la jeune fille, voici un mauvais temps pour les pauvres gens qui tiennent la mer.

Au même instant, un serviteur entra et dit qu'on croyait entendre, depuis près d'un quart d'heure, des coups de canon qui partaient sans doute de quelque navire en perdition. Jeanne et les trois frères prêtèrent une oreille attentive; mais ils n'entendirent que le grondement de la foudre et le bruit des vagues, pareil, en effet, à de sourdes détonations. Christophe donna des ordres pour qu'on allumât la lanterne de la tour.

Jeanne était visiblement préoccupée; ses oncles l'observaient avec anxiété. Organisation délicate, soit qu'elle subît l'influence orageuse du temps, soit qu'elle pressentît à l'insu d'elle-même quelque chose d'étrange près d'éclater dans sa destinée, elle était inquiète, agacée. Elle alla à son piano, promena ses doigts sur le clavier, puis se leva presque aussitôt pour s'approcher d'une fenêtre; après être restée quelques instans, le front collé contre la vitre, à regarder les éclairs qui déchiraient le manteau de la nuit, elle retourna à son piano, essaya de chanter en s'accompagnant, s'interrompit brusquement au bout de quelques mesures, et demeura silencieuse, la tête appuyée sur sa main.

Debout contre la cheminée, les trois frères tenaient leurs regards attachés sur elle.

— Ça va mal, ça va mal! dit Jean avec mystère, en se penchant à l'oreille de Christophe.

— Ce n'est encore qu'une enfant, dit Christophe; essayons de la distraire et de changer le cours de ses idées.

Ils allèrent tous trois près de Jeanne et se groupèrent autour d'elle, sans qu'elle parût les apercevoir.

— Tu es triste, ma Jeanne bien-aimée? dit Joseph en lui posant doucement une main sur l'épaule.

Elle tressaillit.

— Triste! moi? s'écria-t-elle en relevant la tête; pourquoi serais-je triste? Je ne suis pas triste, Joseph.

— Jeanne, sais-tu, dit Christophe, qu'il y a bien long-temps que nous ne sommes allés à la pêche?

— La pêche m'ennuie, dit-elle.

— Et la chasse? demanda Jean. Quand irons-nous battre ensemble nos champs et nos guérets?

— La chasse m'ennuie, dit Jeanne.

— Ce matin, après ton départ, nous avons reçu, ajouta Joseph, un ballot de livres et de romances.

— La chasse, la pêche, les livres et les romances, tout cela m'ennuie, répéta Jeanne.

Les trois frères se regardèrent d'un air découragé.

— Voyons, dit Christophe; as-tu quelque désir qui nous ait échappé, quelque fantaisie que nous ayons négligé de satisfaire, quelque caprice que nous n'ayons pas su deviner?

— Peut-être, reprit Jean, n'es-tu pas satisfaite des dernières parures qui sont arrivées de Paris?

— Si ton manchon d'hermine te déplaît, s'écria Christophe, il faut nous l'avouer.

— Je gagerais, moi, s'écria Jean en se frottant les mains, qu'elle a envie d'un nouveau cachemire?

— D'un cheval arabe? dit Christophe.

— D'un fusil à deux coups? demanda Jean.

— D'un épi de diamans?

— D'une paire de pistolets?

A chacune de ces questions, Jeanne secouait la tête d'un petit air dédaigneux et boudeur.

— Mais, mille millions de tonnerres! s'écria Christophe aux abois, que te faut-il? de quoi as-tu envie? Quoi que ce soit, je te le donnerai, dussé-je pour cela remonter sur le brick *la Vaillance* et faire à moi seul la guerre au monde entier! Parle, commande, ordonne; veux-tu que j'apporte tous les trésors de l'Inde à tes pieds?

— As-tu envie d'une étoile du firmament? s'écria Jean, qui ne voulut pas se laisser vaincre en générosité; j'irai la demander pour toi au Père éternel, et, s'il refuse, je la décrocherai du bout de mon épée, et reviendrai te la mettre au front.

Joseph dit à son tour en se penchant vers Jeanne :

— Si tu voulais à ta ceinture une des fleurs qui croissent sur la cime des Alpes, enfant, j'irais te la chercher.

A toutes ces questions, la jeune fille était restée muette, et ne semblait pas pressée de répondre, quand tout d'un coup elle se leva, le front pâle, l'œil étincelant.

— Entendez-vous! entendez-vous! cria-t-elle.

Elle courut, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la mer, et tous quatre demeurèrent immobiles, le regard plongé dans l'abîme.

Après quelques minutes d'un lugubre silence, une pâle lueur blanchit la crête des vagues, et presque en même temps un coup de canon retentit.

II.

Avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui, seigneurs du Coat-d'Or, en pays breton, les Legoff n'étaient qu'une pauvre famille de pêcheurs, vivant tant bien que mal sur la côte. En 1806, cette famille se composait du père Legoff, de sa femme et de quatre fils, taillés en Hercule, bien portant et toujours affamés, sauf le plus jeune, qui tenait de sa mère une nature délicate, que raillaient volontiers les trois autres. Tous trois l'aimaient d'ailleurs, et s'ils se riaient de la faiblesse de leur jeune frère, ils la protégeaient au besoin, de telle sorte que les enfans du village ne se frottaient guère au petit Legoff, qui avait toujours à sa disposition trois gaillards dont les bras n'y allaient pas de main morte. Dans les premiers jours de 1806, l'aîné partit pour l'armée. Ce fut au mois de novembre de la même année que parut le décret du blocus continental, daté du camp impérial de Berlin. A cette nouvelle, le chef de la famille s'émut. Il était brave, entreprenant, familier avec la mer; les deux fils qui lui restaient, il comptait pour rien le dernier, avaient l'ardeur aventureuse de leur âge. Aidé d'un armateur de Saint-Brieuc, il obtint des lettres de marque, arma le corsaire *la Vaillance* et se prit à battre l'Océan, en compagnie de ses deux fils et de quelques hommes de bonne volonté qu'il avait recrutés à Bignic et aux alentours. Le métier était bon; les Legoff le firent en conscience, c'est-à-dire sans conscience aucune. On se souvient encore, dans le pays, d'un malheureux brick danois que ces enragés saisirent et déclarèrent de bonne prise, sous prétexte d'une douzaine d'assiettes de porcelaine anglaise qui s'y trou-

vaient très innocemment. Mais alors on n'y regardait pas de si près, ou plutôt on y regardait de trop près.

Grace à la délicatesse de leurs procédés, les Legoff purent, en moins de quelques mois, désintéresser l'armateur de Saint-Brieuc et pirater pour leur propre compte. Pendant ce temps, le petit Legoff, il se nommait Joseph, achevait de grandir près de sa mère, pieuse femme d'un esprit simple et d'un cœur honnête, qui l'élevait dans l'amour de Dieu et des pratiques de l'église. D'une autre part, le curé de Bignic, qui avait pris Joseph en grande affection à cause de son humeur douce et facile, aimait à l'attirer au presbytère et à développer les dispositions naturelles qu'il avait observées en lui. C'est ainsi que le petit Legoff devint le phénix de son endroit; non-seulement il savait lire, écrire, calculer, mais encore il savait un peu de latin, cultivait les lettres, et s'occupait de théologie. Il chantait au lutrin, et le bruit courait à Bignic qu'il n'était pas étranger aux belles choses que M. le curé débitait le dimanche au prône. Le secret désir de sa mère était qu'il entrât dans les ordres, elle en toucha même quelques mots à son mari; mais le père Legoff, qui, quoique Breton, avait eu de tout temps quelques tendances voltairiennes, ayant nettement déclaré qu'il ne voulait pas de *calotin* dans sa famille, la bonne femme dut renoncer à la plus chère de ses ambitions.

Cependant le corsaire rentrait souvent au port, et n'y rentrait jamais que chargé de dépouilles opimes. Il arriva qu'en 1812 le père Legoff eut une étrange distraction. Pour fêter une des captures les plus importantes qu'il eût faites jusqu'à ce jour, maître forban avait réuni à sa table les meilleurs marins de son bord. Ce fut un festin formidable. L'amphitryon y donna lui-même l'exemple de la sobriété; il but comme une éponge, et s'enivra si bien, que neuf mois plus tard la bonne dame Legoff, un peu confuse, accoucha d'un cinquième fils, qui fut baptisé sous le nom d'Hubert. La pauvre femme ne se releva pas de ce dernier effort. Après avoir traîné quelque temps une vie languissante, elle rendit l'ame entre les bras de Joseph, qui se trouva seul au logis pour l'assister à sa dernière heure. En l'absence de son père et de ses frères, Joseph garda la maison et surveilla l'enfance du nouveau venu avec toute sorte de soins et de tendresse.

Enfin, en 1815, le père Legoff et ses deux fils, Christophe et Jérôme, se décidèrent à jouir paisiblement du fruit de leurs conquêtes. Ils réalisèrent leur fortune, achetèrent le Coät-d'Or, espèce de vieux

château perché sur la côte, à un quart de lieue de Bignic, et s'y retirèrent avec Joseph, le petit Hubert et cinquante mille livres de rente. Depuis la déroute de Russie, on n'avait pas eu de nouvelles de Jean, l'aîné de la famille, et l'on avait tout lieu de croire qu'il avait succombé dans ce grand désastre. Les Legoff se consolaient en voyant le dernier-né pousser à vue d'œil. Mais il y avait à peine deux ans que ces braves gens étaient installés dans leur bonheur, lorsqu'un coup terrible les frappa. Le vieux pirate se plaisait à faire de petites excursions en mer avec son plus jeune fils. Un jour que leur chaloupe avait gagné le large, un ouragan furieux s'éleva, et dès-lors on n'entendit plus parler ni du père ni de l'enfant; tous deux furent engloutis par les flots.

On peut juger du désespoir des trois frères; rien ne saurait peindre la désolation de Joseph, qui, ayant élevé lui-même son jeune frère, le regardait comme son enfant. Le ciel leur réservait une indemnité. A quelque temps de là, un soir qu'ils étaient assis tous trois devant la porte de leur habitation, et qu'ils s'entretenaient tristement de la perte récente, un pauvre diable s'approcha d'eux, mal vêtu, presque nu-pieds, appuyé sur un bâton d'épine. Une barbe épaisse cachait à moitié son visage; bien que jeune encore, il semblait courbé sous le fardeau des ans. Les trois frères le prirent d'abord pour un mendiant, et Joseph s'apprêtait à lui donner l'aumône. Lui cependant, après les avoir contemplés en silence, leur dit d'une voix émue : — Ne me reconnaissez-vous pas? — A ces mots, six grands bras s'ouvrirent pour le recevoir. C'était Jean qui revenait du fond de la Russie, où on l'avait retenu prisonnier. On lui conta tout d'abord ce qui s'était passé durant son absence; aussi la joie du retour fut-elle mêlée d'amertume.

Voici donc nos quatre frères réunis sous le même toit, riches, heureux, n'ayant plus qu'à jouir d'une fortune qui ne doit rien qu'à l'Angleterre; sous ce même ciel qui les a vus naître pauvres et grandir nécessiteux à l'abri du chaume rustique, les voici dans un vieux château seigneurial, maîtres de céans, rois sur cette côte, le long de laquelle ils jetaient autrefois leurs filets et récoltaient le goëmon. Toutefois l'ennui ne tarda pas à les visiter, ni leur intérieur à devenir moins aimable qu'on ne se plairait à l'imaginer.

Comme trois rameaux violemment détachés de leur tronc, Christophe, Jérôme et Joseph ne s'étaient pas relevés du désastre qui avait emporté d'un seul coup la souche et le rejeton de la famille. Cette sombre demeure, que n'égayait plus la verte vieillesse du père ni

l'enfance turbulente du dernier né, était devenue morne et désolée comme un tombeau. En perdant le petit Hubert, le logis avait perdu la seule grace qui l'embellissait. Les trois frères aimaient cet enfant; Joseph surtout le chérissait d'une tendresse peu commune. Hubert était leur jouet, leur distraction, en même temps que leur espoir. Point portés vers le mariage, voués au célibat par raison autant que par goût, ils avaient mis tous trois sur cette blonde tête l'avenir de leur dynastie. Ils s'étaient reposés sur lui du soin de perpétuer leur race. Quels beaux projets n'avait-on pas formés autour de son berceau! Quels doux rêves n'avait-on pas caressés, le soir, aux lueurs de l'âtre, tandis que le bambin grimpait aux jambes du vieux corsaire, ou qu'il s'endormait doucement entre les bras du bon Joseph! De quels soins on se promettait d'entourer sa jeunesse! Quelle éducation on lui réservait! Unique héritier de ses frères, à quel riche et brillant parti ne pourrait-il pas prétendre un jour! Beaux projets et doux rêves balayés par un coup de vent! Pour comprendre la douleur des Legoff, il faut savoir quel abîme de deuil et de tristesse est dans une maison le vide d'un berceau; il faut avoir pleuré sur le bord d'un de ces nids froids et silencieux qu'on a vus pleins de gazouillemens, de joyeux ébats et de frais sourires.

La présence inespérée de Jean éclaircit ces teintes funèbres. La joie de se revoir, la surprise de Jean, qui avait laissé une chaumière et qui rentrait dans un château, le bonheur des trois frères en retrouvant leur aîné, qu'ils avaient cru mort; puis, de part et d'autre, les récits merveilleux, les causeries intimes, les épanchemens fraternels, tout ne fut d'abord qu'ivresse, enchantement. Christophe et Jérôme racontèrent leurs prouesses et quelle terrible guerre ils avaient faite au commerce anglais; Jean raconta ses campagnes et l'histoire de sa captivité. Joseph les écoutait, car il était le seul qui n'eût rien à conter. Tout alla bien durant quelques mois. Jérôme et Christophe étaient de francs marins, Jean était un franc soldat; bons compagnons tous trois, ayant les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes opinions politiques. Cependant, élevés dans le travail, taillés pour la lutte, habitués de bonne heure aux périls d'une existence aventureuse, jeunes tous trois et pleins de vigueur, ils durent en arriver bientôt à se ressentir du malaise qu'engendrent nécessairement chez les organisations de cette trempe le repos et l'oisiveté. C'étaient de braves et honnêtes natures, mais rudes et grossières, incapables de suppléer l'activité du corps par celle de l'intelligence. Les jours étaient longs et longues les soirées. Leur curiosité

une fois satisfaite, ils ne surent trop que devenir ni qu'imaginer pour abréger la durée des heures. Bignic est un assez misérable village, qui ne leur offrait aucune ressource; Saint-Brieuc ne les attirait guère. N'étant gens ni d'imagination ni de fantaisie, ils se trouvèrent tout aussi embarrassés de l'emploi de leur richesse qu'ils l'étaient de l'emploi de leur temps. Ils avaient gardé la modestie de leurs goûts et la simplicité de leur ancienne condition. Leurs repas n'étaient guère plus somptueux que par le passé; le linge et l'argenterie étaient complètement inconnus sur leur table. L'élégance de leurs vêtemens répondait au luxe de leur service; ils usaient moins d'habits que de vestes, plus de sabots que de souliers. Quant au château, c'était un abominable bouge. Abandonné durant plus de vingt ans, les murs en étaient humides, les plafonds effondrés, les lambris rongés par les rats. Toutes les cheminées fumaient; pas une croisée, pas une porte ne fermait. Les Legoff, en s'y venant installer, s'étaient bien gardé de rien changer à un si charmant intérieur; c'est à peine s'ils avaient osé remplacer par du papier huilé les carreaux qui manquaient à toutes les fenêtres. Quelques meubles de première nécessité grelottaient çà et là dans de vastes salles froides et sans parquet. Joseph, qui avait des instincts distingués, et à un haut degré le sentiment de l'ordre et de l'harmonie, qui manquait essentiellement à ses frères, s'était efforcé de mettre la maison sur un pied plus convenable; mais on l'avait prié brutalement de garder pour lui ses avis, ce qu'il avait fait sans murmurer, avec sa résignation habituelle. Ce n'était pas que ces braves gens fussent avares, bien loin de là; seulement, nés dans la pauvreté, ils manquaient complètement d'un sens qu'on pourrait appeler le sens de la fortune. Ce qu'il y avait de plus triste dans l'arrangement de leur vie, c'est que, pour se venger du temps où ils n'avaient pas d'autres serviteurs que chacun ses deux bras, ils s'étaient avisés de prendre une demi-douzaine de domestiques, qui se trouvaient, en réalité, n'avoir d'autre occupation que celle de voler leurs maîtres. C'était le seul tribut qu'ils payassent à cet orgueil de parvenus, à cette vanité de paraître, qui atteignent toujours sur quelque point les meilleurs esprits. C'était aussi le seul moyen qu'ils eussent de se convaincre eux-mêmes du changement de leur condition, car, à vrai dire, ils n'en avaient pas d'autres révélations que le bruit que faisait cette valetaille et le pillage qu'elle exerçait dans la maison.

L'oisiveté les jeta dans l'ennui; l'ennui les poussa naturellement dans la voie des distractions vulgaires. Ils se mirent à boire, à fumer,

à jouer aux cartes; leur demeure devint peu à peu une espèce de taverne, point de réunion de tous les mauvais garnemens du pays. Christophe et Jérôme attirèrent les anciens marins de leur bord; Jean recruta tous les vieux grognards qu'il put découvrir à dix lieues à la ronde; chaque jour, on put voir au Coat-d'Or l'armée de terre et l'armée de mer fraterniser le verre à la main. Encore, s'ils s'en étaient tenus à fraterniser! Mais ainsi qu'il arrive à coup sûr entre gens désœuvrés, la désunion s'était glissée entre le soldat et les deux marins. Bien qu'il fût revenu de ses campagnes dans un assez piètre équipage, Jean avait pris tout d'abord des airs de vainqueur et de conquérant : bavard, hâbleur par excellence, affectant des prétentions au fin langage et aux belles manières, profondément pénétré du sentiment de son importance, il n'avait pas attendu longtemps pour en accabler ses deux frères. A l'entendre, il avait vécu dans l'intimité de l'empereur, qui ne pouvait se passer de lui et le consultait dans les circonstances difficiles. Ajoutez à tant d'impudence qu'il ne se gênait point pour témoigner à ses frères le peu d'estime qu'il faisait du métier qui les avait enrichis, ni pour leur donner à entendre qu'ils n'étaient, à tout prendre, que des pirates et des voleurs. Jérôme et Christophe commencèrent par se dire que leur aîné abusait quelque peu de leur crédulité; ils finirent par s'indigner de le voir trancher du grand seigneur, dans ce château où il n'avait eu que la peine d'entrer, où il était entré sans habits, presque sans souliers. Un beau jour, la guerre éclata. Jean ne disait pas précisément aux corsaires qu'ils n'étaient que des mécréans ayant vingt fois pour une mérité la corde ou les galères; Christophe et Jérôme ne disaient pas précisément au soldat qu'il n'était qu'un va-nu-pieds qui mendierait son pain, si ses frères ne se fussent chargés du soin de lui gagner des rentes. Mais ces petits complimens réciproques étaient toujours implicitement renfermés dans les débats qu'ils entamaient, sous prétexte de décider laquelle des deux l'emportait sur l'autre, de l'armée ou de la marine, et qui devait céder le pas, du drapeau ou du pavillon. A voir l'acharnement qu'ils y mettaient, on eût dit d'une part Jean Bart et Duguay-Trouin, de l'autre Turenne ou le grand Condé, se disputant l'honneur d'avoir sauvé la France. Christophe et Jérôme se vantaient de tous les exploits de la marine française et reprochaient à Jean tous les désastres qui avaient amené la chute de l'empire; à son tour, Jean prenait sur son compte toutes les victoires de l'empereur et accusait ses frères de toutes les défaites que la France avait essuyées sur les flots. On comprend aisément

quel échange de gracieusetés devait entraîner une pareille polémique, entre gens qui maniaient la parole avec autant d'aménité qu'ils en mettaient autrefois à jouer de la carabine et de la hache d'abordage. Mais c'était surtout lorsqu'ils se trouvaient en présence, Christophe et Jérôme avec leurs anciens corsaires, Jean avec les débris de la grande-armée qu'il était parvenu à ramasser de côté et d'autre, c'était surtout alors que ces discussions, échauffées par le vin, par l'eau-de-vie et par la fumée, enfantaient des luttes véritablement homériques. Ces séances orageuses débutaient toujours par une tendre fraternité : on commençait par porter des toast à la gloire de l'empereur, à la ruine de l'Angleterre; on s'embrassait, on buvait à pleins verres; mais il ne fallait qu'un mot pour rompre ce touchant accord. A ce mot, jeté dans la conversation comme une étincelle dans une poudrière, les passions rivales s'allumaient, éclataient, et, l'ivresse aidant, arrivaient à des tempêtes qui couvraient parfois la voix de l'Océan. Les marins battaient les soldats à Waterloo, les soldats battaient les marins à Aboukir. De chaque côté, on criait, on brisait les verres, on se lançait de temps en temps les bouteilles vides à la tête, et cela durait jusqu'à ce que vainqueurs et vaincus roulassent sous la table ivres-morts.

Or, Joseph vivait dans cet antre, comme un ange dans un repaire de damnés. A le voir sous le manteau de la cheminée, avec ses cheveux blonds et son doux visage, dans une attitude triste et songeuse, tandis que ses frères, assis autour d'une table chargée de verres et de bouteilles, jouaient, s'enivraient, fumaient et juraient, n'eût-on pas dit en effet un ange d'Albert Dürer dans une kermesse de Teniers, contemplant d'un air de mélancolique pitié la joie bruyante des buveurs? Imaginez encore un daim dans une tanière de loups, un ramier dans une aire de vautours. D'ailleurs, il n'assistait guère à ces scènes d'orgie que pour tâcher d'intervenir entre les partis, lorsque l'ivresse étant à son comble, on en venait à se jeter l'injure et les flacons au nez. Parfois il réussissait à calmer ces emportemens; plus souvent il en était victime, heureux alors lorsqu'on se contentait de lui faire avaler de force quelque verre de rhum ou qu'on l'envoyait coucher en le poussant par les épaules.

A part ces incidens, qui n'auraient été que burlesques sans le spectacle affligeant qui les accompagnait, la vie de Joseph s'écoulait pleine de calme et de recueillement. Il s'était arrangé, dans la partie la plus élevée de la tour, un nid d'où l'on ne voyait, d'où l'on n'entendait que les flots. Rien n'y respirait le luxe ou l'élégance, mais un gra-

cieux et poétique instinct s'y révélait en toutes choses. Les murs étaient cachés par des cadres de papillons et de scarabées, par des rayons chargés de livres, de minéraux, de plantes desséchées et de coquillages. Au-dessus du lit, blanc et modeste comme la couche d'une vierge, pendaient un christ d'ivoire et un petit bénitier surmonté d'un rameau de buis. Près du chevet, un violoncelle dormait debout dans son étui de bois peint en noir. Une table couverte de palettes de porcelaine occupait le milieu de la chambre. Tous les meubles étaient de noyer, mais si propres et si luisans, qu'on pouvait aisément s'y mirer. Une natte des Indes étendait sur le carreau son fin tissu de joncs. Le plafond, remplacé par une glace sans tain, que les goëlands effleuraient parfois du bout de leurs ailes, laissait voir la voûte céleste, tantôt bleue, tantôt voilée de nuages. C'était dans ce réduit que Joseph partageait ses jours entre l'étude, la lecture, les arts et les exercices pieux. Il aimait les poètes et composait lui-même dans la langue de son pays de chastes poésies, suaves parfums qu'il ne confiait qu'aux brises marines. Il jouait du violoncelle avec ame et peignait avec goût les fleurs qu'il cultivait lui-même. L'amour divin suffisait aux besoins de son cœur, et c'était au ciel que remontaient les trésors de tendresse qu'il en avait reçus. Jamais aucun désir n'avait altéré la sérénité de ses pensées; jamais aucune image décevante n'avait troublé la limpidité de son regard; tous ses rêves s'envolaient vers Dieu. Il ne manquait jamais d'aller, le dimanche, entendre la messe et les vêpres à Bignic. On l'adorait au village et aux alentours, au rebours de ses frères, qu'on n'aimait pas, à cause de leur fortune qu'on enviait, et dont l'origine, au dire de quelques-uns, faisait plus d'honneur à leur courage qu'à leur probité. Joseph lui-même n'était pas là-dessus sans quelques remords. Il avait poussé les scrupules jusqu'à consulter le curé de Bignic, pour savoir s'il pouvait, sans démériter de Dieu, accepter la part de butin qui lui revenait dans la succession de son père, ajoutant qu'il y renoncerait et qu'il vivrait de son travail avec joie, plutôt que de s'exposer à offenser son divin maître; ce qu'il aurait fait à coup sûr, si le vieux pasteur, ne l'en eût détourné en l'exhortant toutefois à sanctifier son héritage par de bonnes œuvres, et à rendre aux pauvres ce que son père avait pris aux riches. Pour en agir ainsi, Joseph n'avait pas attendu l'exhortation du bon pasteur; les malheureux le bénissaient. Sur l'emplacement de la cabane où il était né, il avait fait élever une chapelle et y avait fondé à perpétuité douze messes par an pour le repos de l'ame de son père. Il avait aussi fondé à Bignic une école

primaire et un hospice de dix lits pour les marins infirmes et les pauvres pêcheurs. On pense bien qu'une si pieuse vie lui attirait au logis des sarcasmes sans fin, surtout de la part de Jean, qui, en sa qualité d'ex-caporal de la grande armée, faisait profession de ne croire ni à Dieu ni au diable. A la longue, ces tendances irréligieuses ayant gagné Christophe et Jérôme, Joseph dut se voir en butte à toutes les plaisanteries de bord et de corps-de-garde que les trois frères purent imaginer. Par exemple, ils n'avaient pas de plus grand bonheur que de lui faire manquer l'heure de la messe, ou bien de chanter devant lui des chansons qui n'étaient pas précisément des cantiques, ou bien encore de l'amener, par quelque ruse plus ou moins ingénieuse, à manger de la viande un vendredi. Ils se vengeaient ainsi de sa supériorité, qu'ils subissaient sans se l'avouer, tout en refusant de la reconnaître. Ils l'aimaient au fond et n'auraient pas souffert qu'on touchât à un seul cheveu de sa tête; seulement ils lui en voulaient, à leur insu, de ne se point ennuyer comme eux. Rien ne les irritait surtout comme de le surprendre un livre à la main. Jean le traitait alors de caffard, les deux autres de pédant et de cuistre. Un jour, ils avaient profité de son absence pour s'introduire dans sa chambre, avec l'intention de jeter au feu tous ses livres; mais en reconnaissant, suspendus comme des reliques au-dessus du chevet de Joseph, la caline de flanelle et le mantelet d'indienne que portait autrefois leur mère, ces barbares avaient été saisis d'un religieux respect, et s'étaient retirés confus, sans avoir osé mettre leur projet à exécution. Joseph supportait avec une patience angélique toutes les avanies qu'il plaisait à ses frères de lui infliger. Son plus grand chagrin était de ne plus pouvoir attirer au château le vieux curé de Bignic, qu'il aimait et qu'il vénérait. Il avait dû renoncer au bonheur de le recevoir, sous peine de l'exposer aux spirituelles railleries que le terrible caporal ne lui aurait point épargnées.

Cependant le désordre allait croissant. Jean, Christophe et Jérôme en étaient arrivés à perdre toute réserve et toute retenue, et le Coat-d'Or à ressembler exactement à un cabaret un jour de foire; il n'y manquait qu'un bouchon à la porte. On y tenait table ouverte et on s'y grisait du matin au soir, quelquefois même du soir au matin. La meilleure partie des revenus de la maison s'écoulait en vins et en liqueurs de toute sorte; en même temps, on y jouait gros jeu, si bien que ce saint lieu faisait le double office d'auberge et de tripot. Les domestiques imitaient leurs maîtres, et la cuisine avait

ses saturnales aussi bien et mieux que l'antique Rome. Bref, au bout de quelques mois, la place n'était plus tenable, et Joseph, après avoir essayé à plusieurs reprises, et toujours vainement, de ramener ses frères dans une meilleure voie, songea sérieusement à se retirer de cet enfer pour aller vivre seul au village voisin. Toutefois, avant de se décider à prendre un parti qui n'eût pas manqué de déconsidérer ses frères et d'attirer sur eux le mépris des honnêtes gens, il voulut tenter un dernier effort et tâcher encore une fois de rendre ces malheureux à de plus louables sentimens. Il alla trouver d'abord le curé de Bignic, et, après s'être consulté avec lui sur les plaies de son intérieur, il revint avec un remède qu'il ne s'agissait plus que de proposer et de faire agréer à ces ames malades.

Long-temps il hésita; il savait d'avance que de répulsion il allait rencontrer, que d'antipathies il aurait à combattre. Cependant, c'était le seul remède à tant de maux, la seule chance de salut qui restât à ces égarés. Mais comment les gagner à son avis? Par quel charme soumettre et amollir ces esprits rebelles et ces cœurs endurcis? Un soir enfin, il pensa que l'heure propice était venue. C'était un soir d'automne. Tous quatre se tenaient assis devant une flamme claire et joyeuse, Joseph silencieux et songeur comme de coutume, les trois autres pâles, souffrans, et un peu honteux d'une abominable orgie qu'ils avaient consommée la veille. On les avait relevés ivres-morts pour les porter chacun dans son lit, et, bien qu'ils eussent un estomac à digérer l'acier et un front habitué depuis long-temps à ne s'empourprer que des feux de l'ivresse, ils se sentaient doublement mal à l'aise, et quand Joseph tournait vers eux son doux et limpide regard, la rougeur leur montait au visage. Joseph, qui les observait, pensa donc, avec raison peut-être, que c'était le cas ou jamais de risquer sa proposition. Après avoir prié Dieu de l'inspirer et de le soutenir, au moment où Christophe, Jérôme et Jean secouaient la cendre de leurs pipes et se préparaient à s'aller coucher, le 15 octobre de l'année 1818, à la neuvième heure du soir, Joseph prit la parole, et, d'une voix qu'il s'efforça de rendre ferme :

— Mes frères, dit-il, nous menons une triste vie, triste devant Dieu, triste devant les hommes. Que dirait notre sainte mère, si elle était encore au milieu de nous? Quelle doit être sa douleur, toutes les fois que du haut du ciel elle abaisse les yeux sur ses fils!

A ce début, ils restèrent silencieux et confus, car, au milieu de leurs égaremens, ils avaient gardé pour le souvenir de leur mère un profond sentiment d'amour et de vénération. Jean fut bien tenté de

répondre par quelque impiété; mais Christophe le prévint et lui dit d'un ton brusque :

— Jean, respecte ta mère; elle valait mieux que nous.

— Mes frères, reprit Joseph avec plus d'assurance, c'est surtout par nos actions qu'il conviendrait d'honorer sa mémoire. Hélas! si Dieu nous la rendait, pourrait-elle reconnaître en nous ces enfans qu'elle avait élevés dans l'accomplissement rigoureux de tous les devoirs de la pauvreté? Jérôme, est-ce toi? dirait-elle de cette douce voix dont l'harmonie vibre encore dans nos cœurs; est-ce toi, mon bien-aimé Christophe? est-ce toi, Jean, mon premier-né, l'enfant de ma prédilection, le premier fruit qui fit tressaillir mes entrailles? Est-ce mes quatre fils que je retrouve ainsi, eux qui promettaient de grandir pour être un jour l'orgueil et la consolation de ma vieillesse?

Jean mordit sa moustache rousse, Jérôme et Christophe se détournèrent pour essuyer leurs yeux du revers de leur main. Ils avaient du bon; il faut dire aussi que leur estomac, qui se ressentait encore des excès de la veille, les disposait merveilleusement bien à l'attendrissement et au repentir. Ce sont les lendemains d'orgie qui ont fait les anachorètes.

— C'est vrai, dit Christophe, nous vivons comme des sacripans. C'est ce gueux de Jean qui nous a infestés des habitudes de sa vie des camps.

— Halte là! s'écria Jean; à l'armée nous étions cités, l'empereur et moi, pour notre tempérance. C'est Jérôme, c'est Christophe qui m'ont inoculé les mœurs infâmes de leur vie de bord.

— Voici donc, mes frères, s'écria Joseph en les interrompant, voici à quel point nous en sommes venus! à nous accuser les uns les autres de nos vices et de nos désordres. Il fut un temps où nous vivions unis, sans querelles et sans discordes, simples et contens comme de braves enfans du bon Dieu. Nous étions pauvres alors, mais le travail remplissait nos jours, et chaque soir nous nous endormions dans la joie de nos ames et dans la paix de notre conscience.

Encouragé par le silence de l'assemblée, Joseph fit une peinture énergique et fidèle de ce qu'était l'intérieur du Coät-d'Or depuis la mort du chef de la famille; il mesura l'abîme dans lequel s'étaient plongés ses frères; il leur dévoila l'avenir qui les attendait, s'ils persistaient dans leurs égaremens; il leur prédit la honte et la ruine de leur maison. Il s'exprimait avec une conviction douloureuse. Christophe et Jérôme l'écoutaient d'un air humble : Jean, lui-même, ne

cherchait plus à cacher son émotion; tous trois entrevoyaient avec épouvante à quel degré d'abaissement ils étaient descendus. Lorsqu'il se vit maître de son auditoire, dès qu'il comprit qu'il tenait ces trois hommes comme trois grains de sable dans sa main, Joseph s'avança d'un pas plus confiant et plus sûr vers le vrai but de sa harangue.

— Mes frères, poursuivit-il, nous ne sommes pas tombés si bas qu'il nous soit interdit de nous relever. D'ailleurs, il n'est pas d'abîmes d'où la main du Seigneur ne puisse tirer les malheureux qui tendent vers lui leurs bras supplians.

— Que veux-tu que nous devenions? dit Christophe avec tristesse. Nous aurons beau tendre nos bras : nous ne sommes pas des savans comme toi, nous autres; l'ennui nous dévore et nous tue.

— Je ne suis pas un savant, Christophe, et plus d'une fois j'ai subi les atteintes du mal qui vous ronge et qui vous consume. J'ai mûrement réfléchi là-dessus. Ce qui nous tue, mes frères, c'est l'absence d'un devoir sérieux qui nous rattache à l'existence, c'est l'égoïsme, c'est l'isolement, c'est qu'en un mot nous ne sommes pas une famille. La famille est comme un arbre éternel et sacré dont le tronc nourrit les rameaux, dont les rameaux communiquent à leur tour la vie à des pousses nouvelles, destinées elles-mêmes à rendre plus tard la sève qu'elles auront reçue. Nous ne sommes, nous autres, que des branches séparées de leur tige, sans racines dans le passé, sans rejetons dans l'avenir. Nous ne tenons à rien, et rien ne tient à nous. Nous ne vivons que par nous et pour nous, mauvaise vie dont nous portons la peine. Dites, ô mes amis, dites si, aux heures de dégoût et de lassitude, vous n'avez jamais rêvé un intérieur plus calme et plus honnête? Dites, mes frères, si, dans l'ivresse même de vos plaisirs, vous n'avez jamais aspiré à des joies plus pures, à des félicités plus parfaites? Souvenez-vous, Christophe, vous aussi, souvenez-vous, Jérôme, du temps où notre jeune frère remplissait nos cœurs d'allégresse. Par son âge et par sa faiblesse, il était moins notre frère que notre enfant. Rappelez-vous quel charme il répandait autour de nous et de quelle grace il égayait notre maison. Vous entendez encore les frais éclats de sa voix joyeuse; vous voyez encore sa bouche souriante et ses bras caressans. Comme nous nous plaisions, le soir, à l'endormir sur nos genoux! comme nous nous disputions ses caresses et sa blonde tête à baiser! Comme Jean eût aimé le suspendre à son cou et sentir ses petits doigts roses lui tirer ses longues moustaches!

— A quoi bon, dit Christophe, réveiller ces souvenirs? Hubert est mort; la mer qui nous l'a pris ne nous le rendra pas.

— Dieu peut nous le rendre, mes frères! s'écria Joseph avec entraînement. Que de fois n'ai-je pas vu dans mes songes une femme, chaste créature, venir s'asseoir à notre foyer! Celui d'entre nous qui l'avait choisie l'appelait du beau nom d'épouse; les trois autres, respectueux et tendres, l'appelaient du doux nom de sœur. Elle entrait grave et sereine, suivie du pieux cortége des vertus domestiques; le bonheur entrait avec elle. Elle avait en même temps la prudence qui dirige, la bonté qui encourage, la raison qui convainc, la grace qui persuade. Sa seule présence embellissait notre demeure. A sa voix, les passions s'apaisaient; elle rappelait l'ordre exilé et resserrait le lien de nos ames. Rêve charmant! bientôt de blonds enfans se pressaient autour de l'âtre, et notre mère, ange du ciel, bénissait l'ange de la terre qui nous faisait ces félicités.

Joseph partit de là pour montrer sous leur jour poétique et réel les salutaires influences qu'exercerait la présence d'une épouse au Coat-d'Or; il employa tous les dons de persuasion qu'il avait reçus du ciel, pour prouver à ses frères combien il était urgent que l'un d'eux se mariât, Jean, Christophe ou Jérôme, car Joseph se mettait tacitement en dehors de la question. Plus chaste que son chaste homonyme des temps bibliques, il n'avait jamais envisagé une autre femme que sa mère, et ses goûts, sa piété, son extrême jeunesse, sa frêle santé, son caractère timide et craintif, le dispensaient si naturellement de descendre dans la lice qu'il ouvrait à ses frères, qu'il ne lui vint même pas à l'esprit de s'en défendre et de s'en expliquer.

Les paroles de Joseph déroulèrent devant les trois frères toute une série d'idées qu'ils n'avaient même pas soupçonnées jusqu'alors. Ils étaient par nature si peu portés vers le mariage, qu'ils ne s'étaient jamais avisés d'y songer. A voir leur surprise, il eût été permis de croire qu'ils avaient jusqu'à ce jour ignoré l'existence du dieu Hymen, et que ce dieu venait de se révéler à eux pour la première fois. De l'étonnement ils passèrent à la réflexion. Les poétiques argumens que Joseph avait développés à l'appui de sa proposition n'avaient guère touché ces trois hommes; mais la perspective des avantages réels et positifs les avait saisis tout d'abord. A parler franchement, ils étaient las et même un peu honteux de la vie qu'ils menaient; ils s'en accusaient réciproquement et ne demandaient pas mieux que d'en sortir. Aussi la harangue de leur jeune frère éveilla-t-elle en eux plus de sympathies qu'on n'aurait dû raisonnablement s'y at-

tendre. Christophe et Jérôme pensèrent que la présence d'une femme au logis imposerait à Jean; de son côté, Jean pensa que la présence d'une épouse au Coät-d'Or apporterait nécessairement un frein aux déréglemens de Jérôme et de Christophe. Joseph, qui avait compté sur une vive opposition, dut être surpris à son tour de voir avec quelle faveur on accueillait sa proposition.

Ce fut le caporal qui rompit le premier le silence.

— Joseph a raison, dit-il; il est certain que, si l'un de nous prenait une maîtresse femme qui s'entendît aux soins du ménage, les choses ici n'en iraient pas plus mal; nos domestiques ont changé le Coät-d'Or en un coupe-gorge; nous sommes volés comme au coin d'un bois.

— Sans compter, ajouta Jérôme, que, lorsque nous serons vieux et malades, nous ne serons pas fâchés de trouver à notre chevet une petite mère qui nous soigne et nous fasse de la tisane.

— Et puis, s'écria Christophe, ce sera gentil de voir une femme trotter, comme une souris, dans la maison. Ensuite viendront les bambins; ça crie, ça rit, ça pleure, et, comme dit Joseph, ça vous distrait toujours un peu.

— Ajoutez, dit Jean, que, s'il ne nous pousse pas un héritier, à la mort du dernier survivant notre fortune retourne à l'état.

— C'est pourtant vrai! s'écrièrent à la fois Christophe et Jérôme avec un mouvement de stupeur.

— Décidément, reprit Jean, ce petit Joseph a eu là une excellente idée. D'ailleurs une femme au logis est toujours bonne à quelque chose; ça va, ça vient, ça veille à tout.

— Ça raccommode le linge, dit Christophe.

— Et ça donne des héritiers, ajouta Jérôme en se frottant les mains.

— Est-ce entendu? s'écria le caporal.

— Entendu! répondirent les deux marins.

Jean se leva d'un air solennel, et, s'adressant à Joseph, qui triomphait en silence et craignait seulement que ses frères ne voulussent se marier tous trois :

— C'est une affaire arrêtée, lui dit-il; il faut que tu sois marié dans un mois.

— Je te donne mon consentement, dit Christophe.

— Et moi, dit Jérôme, ma bénédiction.

A ces mots, le pauvre Joseph devint pâle comme la mort. Il voulut se récrier, mais la soirée était avancée; les trois frères levèrent brus-

quement la séance et se retirèrent chacun dans sa chambre, laissant Joseph sous le coup de foudre qu'il venait lui-même d'attirer sur sa tête.

A partir de ce jour, les trois Legoff ne lui laissèrent pas un instant de répit. Vainement il objecta ses goûts, ses habitudes, sa nature timide, ses vœux de chasteté, sa santé délicate, sa constitution débile, Christophe, Jérôme et Jean se montrèrent impitoyables. Après l'avoir harcelé et traqué comme une bête fauve, ils l'attaquèrent par ses bons sentimens; ils lui donnèrent à entendre qu'il tenait leur salut entre ses mains, et qu'il en répondrait désormais devant Dieu et devant les hommes. Ils le prirent aussi par sa vanité, car, pareille au fluide invisible qui réchauffe le monde et qu'on retrouve partout, dans le silex et jusque sous la glace, la vanité se faufile dans les esprits les moins accessibles; il n'en est pas qui n'en recèle au moins un ou deux grains. Ils lui démontrèrent que, par son éducation autant que par ses manières, il était le seul de la famille qui pût légitimement prétendre à un mariage honorable, en rapport avec leur position. Poussé à bout, il consulta le curé de Bignic, qui lui fit de beaux discours, et lui enjoignit, au nom de Dieu, de se sacrifier pour les siens. Dès-lors, Joseph n'hésita plus; il se décida, nouveau Curtius, à se jeter, pour sauver ses frères, dans le gouffre du mariage qu'il avait lui-même imprudemment ouvert sous ses pas.

En ce temps-là, aux alentours de Bignic, dans une ferme isolée qu'elle faisait valoir, vivait seule, sans parens, sans amis, Mlle Maxime Rosancoët. C'était une austère et pieuse fille de trente-deux ans; elle avait quelque fortune, elle avait eu jadis quelque beauté. Il n'est point rare de trouver ainsi, en Bretagne, des filles de bonne maison qui se retirent dans leur ferme, aimant mieux vieillir et mourir dans le célibat que mésallier leur cœur et leur esprit. Comme celle-ci allait, tous les dimanches, entendre la messe à Bignic, Joseph avait fini par la remarquer; et comme elle était la seule femme qu'il eût remarquée durant sa vie entière, qu'en outre elle avait dans la contrée une grande réputation de sainteté et de bienfaisance, quand il fut question pour lui du choix d'une épouse, Mlle Rosancoët dut nécessairement se présenter à l'esprit de notre héros. Il avait été décidé au Coät-d'Or qu'on laisserait à la victime la liberté pleine et entière de choisir l'instrument de son supplice. Joseph ayant nommé Mlle Rosancoët, ils allèrent tous quatre la demander en mariage. Ce fut Jean qui porta la parole; mais, voyant qu'il s'embarrassait dans ses phrases, Jérôme l'interrompit et raconta

simplement l'histoire, tandis que Joseph, rouge commn un coquelicot et les yeux baissés, ne savait à quel saint se vouer. Jérôme s'exprima comme un franc marin qu'il était. Mlle Rosancoët mêlait à ses idées religieuses des instincts d'abnégation et de dévouement. Elle avait entendu parler des Legoff en général, de Joseph en particulier. L'étrangeté de la proposition ne l'effaroucha point; il faut dire aussi que le curé de Bignic, que Joseph avait consulté en ceci comme en toutes choses, s'était déjà mêlé de cette affaire, et qu'il avait eu, quelques jours auparavant, un long entretien à ce sujet avec la plus pieuse et la plus docile de ses ouailles. Bref, Mlle Maxime Rosancoët, après avoir entendu Jérôme, tendit à Joseph sa main et consentit à quitter sa ferme pour aller vivre au Coat-d'Or. On prit jour, séance tenante, pour la signature du contrat, et Joseph, en se retirant, osa baiser le bout des doigts de sa fiancée.

Chemin faisant, tandis que Jean prodiguait à Joseph des encouragemens et des consolations :

— Comment la trouves-tu? dit Jérôme à Christophe.

— Et toi? demanda Christophe à Jérôme.

— Point jeune, sacrebleu!

— Point belle, mille tonnerres!

— C'est une vieille frégate désemparée, dit l'un.

— Un vieux brick échoué sur les rivages de l'éternité, dit l'autre.

— Il a fait là un joli choix, notre ami!

— Que le diable l'emporte! s'écria Christophe. Je parierais que cette péronnelle va nous faire damner au logis.

Ainsi causant, ils arrivèrent au Coat-d'Or. On s'occupa sans plus tarder de tout disposer pour recevoir dignement la reine de céans. On fit blanchir les murs à la chaux, poser des vitres aux fenêtres et des carreaux où le parquet manquait. Le premier tailleur et le premier bijoutier de Saint-Brieuc furent appelés : on commanda les habits de noces, et Joseph choisit pour sa future une magnifique parure de perles fines. Il s'efforçait de faire bonne contenance; mais plus l'heure fatale approchait, plus le jeune Legoff devenait mélancolique et sombre. Il négligeait ses livres, son violoncelle et jusqu'à ses pieux exercices, pour aller seul errer sur la grève, le front baissé, les yeux mouillés de larmes.

Cependant le jour de la signature du contrat arriva. Dès le matin, Jean, Christophe et Jérôme étaient sur pied, vêtus chacun d'un superbe habit noir, et le cou emprisonné dans l'empois d'une cravate blanche. Tous trois avaient un air passablement railleur et gogue-

nard. Quand l'heure fut venue de se rendre à la ferme de Mlle Rosancoët, on appela Joseph, qui n'avait point encore paru; Joseph ne répondit point. On le chercha : point de Joseph! Faut-il le dire? au moment décisif, il avait senti son courage fléchir, ses forces chanceler. Il s'était échappé le matin, après avoir laissé dans sa chambre quelques lignes touchantes, par lesquelles il annonçait à ses frères qu'il n'avait pas l'énergie de consommer le sacrifice. Il les priait de lui pardonner et promettait de ne jamais reparaître devant leurs yeux. A cette nouvelle, le soldat et les deux marins se regardèrent d'abord d'un air consterné, puis éclatèrent en transports de rage et de colère. Le cas, à vrai dire, était embarrassant. Les paroles étaient engagées; depuis plus d'un mois, il n'était question que de ce mariage dans tout le pays. Il s'agissait de sauver l'honneur des Legoff et de ne point porter atteinte à la réputation d'une Rosancoët. Mais que faire et comment s'y prendre? C'est ce qu'aucun d'eux ne put imaginer.

— Je ne sais qu'un moyen, dit Jean en se frappant le front.

— Lequel? demandèrent à la fois les deux frères.

— C'est qu'un de vous deux, répliqua Jean, remplace Joseph et épouse la demoiselle. En fin de compte, celui qui s'y résignera ne sera pas trop à plaindre; entre nous, c'est un assez beau brin de femme.

— Puisqu'elle te plaît, que ne t'en arranges-tu? dit Christophe.

— Pourquoi pas Jérôme? répondit Jean.

— Pourquoi pas Christophe? riposta Jérôme.

— Pourquoi pas Jean? s'écria Christophe.

Chacun d'eux avait une excuse. Jean faisait valoir les rhumatismes qu'il avait gagnés en Russie, Jérôme un coup de sabre, Christophe un coup de feu, qu'ils avaient reçus l'un et l'autre à leur bord. Ainsi, durant près d'une heure, ils se renvoyèrent la pauvre fille comme une balle ou comme un volant, non sans accompagner cet exercice de blasphèmes contre Joseph, ni sans appeler sur sa tête toutes les malédictions de l'enfer. Cependant le temps fuyait: Mlle Rosancoët attendait.

— Eh bien! s'écria Jean, que le sort en décide!

Aussitôt dit, aussi fait. Chacun écrivit son nom sur un carré de papier qu'il roula entre ses doigts, puis qu'il déposa dans la casquette de Christophe. Cette opération achevée, les trois frères croisèrent leurs mains droites sur l'urne fatale, et chacun s'engagea par serment à se soumettre sans murmurer à l'arrêt du destin. Jérôme ayant

glissé deux doigts dans la casquette que Jean tenait à demi fermée, il en tira, non sans hésiter, un carré de papier qu'il déroula lui-même en tremblant. Une sueur froide inondait son visage. De leur côté, Christophe et Jean n'étaient guère plus rassurés; mais, tout d'un coup, en entendant Jérôme pousser un rugissement de tigre blessé, ils se prirent à rire, à chanter et à danser, comme deux cannibales, autour de la victime que venait de désigner le sort. Jérôme espérait que Mlle Rosancoët refuserait de consentir à une substitution. Il en arriva tout autrement. L'austère fille était aussi jalouse de sa bonne renommée que les Legoff de leur honneur; elle aima mieux accepter la main de Jérôme que de prêter au ridicule et aux sots propos que les méchans ne lui auraient pas épargnés. On signa le contrat; les bans furent publiés, et, à quelque temps de là, Jérôme Legoff et Mlle Maxime Rosancoët échangèrent leur anneau au pied des autels. Joseph manqua seul à la cérémonie. Le fuyard n'avait point reparu.

Le lendemain de ce grand jour, entre sept et huit heures du matin, l'époux se promenait seul, sur la côte, d'un air sombre et préoccupé. Il pensait que, si Joseph lui tombait jamais sous la main, il lui couperait les deux oreilles. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que Joseph osa reparaître au Coät-d'Or. Durant ces deux mois, qu'il avait passés en proscrit dans les villages environnans, Joseph était devenu diaphane. En le voyant si pâle, si maigre et si chétif, Jérôme consentit à l'épargner; mais il déclara devant sa femme qu'il ne pourrait jamais lui pardonner.

D'ailleurs, ce mariage n'eut pas les bons résultats qu'on en attendait. Mme Jérôme n'avait rien de ce qui peut embellir un intérieur. Aux qualités qu'elle possédait, il manquait la grace et le charme. Elle ne réalisa ni les rêves poétiques de Joseph, ni les espérances des trois autres : elle réforma la maison, mais ne la rendit pas plus aimable. Jean disait que rien n'était changé, et qu'il n'y avait qu'un hibou de plus au logis. Grave, austère, un peu sèche, et même un peu revêche, comme presque toutes les femmes qui ont passé leur jeunesse dans la dévotion et dans le célibat, elle gouverna son ménage avec une sévérité dont son mari fut la première victime. Elle proscrivit la pipe et garda la clé de la cave. Il en résulta que Jean, Christophe et Jérôme lui-même désertèrent peu à peu le Coät-d'Or, pour aller à Bignic boire et fumer à leur aise. Ils commencèrent par s'observer assez pour pouvoir rentrer au gîte sans trahir l'emploi de leurs journées : ils ne tardèrent pas à s'oublier, et il arriva qu'un soir Jérôme se présenta devant sa femme dans

un déplorable état. Mme Legoff se plaignit amèrement, et demanda si c'était là ce qu'on lui avait promis, lorsqu'elle avait consenti à quitter sa retraite pour venir s'établir au Coät-d'Or. Quoi qu'elle pût dire, Christophe et Jean n'en reprirent pas moins le cours de leurs habitudes; mais Jérôme, troublé par les remontrances de sa femme moins encore que par les reproches de sa propre conscience, se voua résolument au culte des vertus domestiques. On le vit renoncer brusquement au tabac et à la boisson, et accompagner assidûment Mme Legoff à l'église. Pour prix de sa conversion, il fut atteint, au bout de quelques mois, d'une profonde mélancolie qui se changea bientôt en un sombre marasme. Il perdit l'appétit, et devint, en peu de temps, jaune et maigre comme un hareng saur. Il passait des jours entiers au coin du feu, dans une attitude affaissée, sans qu'il fût possible de lui arracher une parole ni même un regard. Il n'y avait que la présence de Joseph qui parvînt à le distraire. Jérôme l'avait pris en une telle aversion, qu'il ne pouvait plus l'apercevoir sans entrer dans d'horribles colères, au point que Joseph avait dû se résigner à ne plus paraître devant lui.

C'est là qu'en étaient les choses, lorsqu'on apprit au Coät-d'Or qu'un officier de la marine anglaise se permettait de tenir, à Saint-Brieuc, des propos outrageans sur l'origine de la fortune des Legoff. Christophe ne fit ni une ni deux. Il courut à la ville, insulta l'officier anglais, et prit jour avec lui pour une rencontre. A cette nouvelle, Jérôme sortit de son apathie; le dégoût de l'existence lui inspira une résolution désespérée. Sans en rien dire autour de lui, il prévint Christophe de vingt-quatre heures, et, assisté de deux témoins, logea une balle dans le flanc de l'Anglais, qui lui rendit politesse pour politesse, car tous deux tombèrent en même temps, mortellement atteints l'un et l'autre. Jérôme fut rapporté au Coät-d'Or, presque sans vie, sur un brancart. Près d'expirer, il ouvrit de grands yeux, et s'écria : « Je me suis marié pour Joseph, et me suis fait tuer pour Christophe. » Sa femme et ses frères pleuraient autour de lui. Après quelques instans de silence, il tendit la main droite à Christophe, et lui dit : « Je te remercie. » Puis il tendit la main gauche à Joseph en disant : « Je te pardonne. » Et là-dessus il expira. On persuada à Mme Legoff que son mari, dans le trouble des derniers momens, avait pris sa main droite pour sa main gauche.

Mme Jérôme suivit de près son mari dans la tombe. Elle mourut en donnant le jour à une fille qu'elle confia solennellement à la garde de Joseph et de ses deux frères. A son heure dernière, cette femme

épancha sur la tête de son enfant et sur les mains de Joseph tous les flots de tendresse qu'elle avait soigneusement comprimés jusqu'alors. Il est ainsi des cœurs qui ne se révèlent qu'au moment suprême, pareils à ces vases qui ne répandent qu'en se brisant les parfums recélés dans leur sein. Elle inonda sa fille de larmes et de baisers; elle appela sur ce petit être la protection de ses trois frères. Sa parole était grave et solennelle. Près de s'envoler, l'ame projetait un lumineux reflet sur cette pâle figure d'où la vie allait se retirer. Lorsqu'elle eut exhalé son dernier souffle, Joseph prit l'enfant entre ses bras et le présenta à Christophe et à Jean, qui jurèrent chacun de veiller sur elle avec l'affection d'un père. A quelques jours de là, l'orpheline fut baptisée à Bignic. En sa qualité de parrain, Jean lui donna le nom de sa patrone; mais Christophe voulut qu'elle portât en même temps le nom du brick sur lequel les Legoff avaient fait fortune, et c'est ainsi qu'elle fut inscrite sur les registres sous les deux noms de Jeanne et de Vaillance.

Dès-lors on put voir au Coät-d'Or un spectacle étrange et touchant. Ce que n'avaient pu faire ni les prières de Joseph, ni le mariage de Jérôme, ni la présence d'une grave épouse, une petite fille blanche et rose le fit par enchantement. Sur le bord des deux tombes qui venaient de s'ouvrir sous leurs yeux, Christophe et Jean avaient déjà senti leurs mauvaises passions chanceler; ils les virent s'abattre et s'éteindre peu à peu au pied d'un berceau. Ces deux hommes en arrivèrent sans efforts à toutes les puérilités de l'amour; ils rivalisèrent de maternité avec Joseph, et ce fut un spectacle touchant en effet de les voir tous trois penchés sur ce nid de colombe, épiant les premiers gazouillemens et les premiers battemens d'ailes. L'enfant grandit; avec elle grandit l'affection des trois frères. C'était une belle enfant, vive, pétulante, pleine de vie et de santé, portant bien le nom que lui avait donné Christophe. Chez elle toutefois, le caractère viril n'excluait aucun charme; à peine échappait-elle au berceau qu'elle avait déjà le gracieux instinct des coquetteries de la femme. Cet instinct, où l'avait-elle pris? C'est ce que nul ne saurait dire. Le lis sort blanc et parfumé d'une bulbe noire et terreuse; le papillon sort de sa chrysalide étincelant d'or et d'azur. Elle s'éleva en pleine liberté, dans le robuste sein d'une âpre et sauvage nature. Le soleil de la côte et le vent de la mer brunirent la blancheur de son teint; sa taille s'élança, ses membres s'assouplirent, elle poussa svelte et vigoureuse, comme la tige d'un palmier. Christophe et Jean la formèrent aux exercices du corps, Joseph prit la direction de son cœur

et de son esprit. Les deux premiers la bercèrent avec de belliqueux récits; le troisième lui inspira le goût de l'étude et des arts. Christophe la familiarisa avec les jeux de l'Océan, Jean avec l'équitation et les armes; Joseph surveilla l'épanouissement de cette jeune intelligence. Il en tempéra la fougue aventureuse et s'appliqua de bonne heure à modifier les mâles tendances que Jean et Christophe se plaisaient à développer en elle. Il n'y réussit qu'à demi; mais Jeanne était douée d'une distinction native et d'une instinctive élégance qui, à défaut de Joseph, auraient combattu victorieusement les influences d'un entourage vulgaire. Non-seulement elle ne prit rien de son oncle le marin et de son oncle le soldat, mais ce fut elle au contraire qui les embellit d'un reflet de ses graces. Au contact de cette aimable créature, leurs mœurs s'adoucirent, leurs façons s'ennoblirent un peu, et leur langage s'épura. Elle ne fut d'abord entre leurs mains qu'un jouet précieux et adoré; un sentiment de respect et de déférence se mêla insensiblement à l'expression de leur tendresse. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que cette tendresse éveilla tout d'abord en eux ce sens de la fortune dont nous parlions tout à l'heure, et qui leur avait manqué jusqu'alors. Pour eux, ils ne changèrent rien à la simplicité de leurs habitudes; mais, pour leur nièce, ils eurent toutes les vanités, toutes les fantaisies du luxe, toutes les perceptions du bien-être. Enfant, ils l'avaient enveloppée de langes à humilier la fille d'un roi; plus tard, pour parer sa chambre, ils s'épuisèrent en folles imaginations et en dépenses extravagantes. Paris envoya ses meubles les plus recherchés, ses plus riches étoffes; rien ne sembla trop beau ni trop ruineux pour égayer la cage d'un oiseau si charmant. Le reste à l'avenant; ils firent pleuvoir sur elle les diamans, les bijoux; le velours, la soie, la dentelle, arrivèrent par ballots au Coat-d'Or. Le goût et l'à-propos ne présidaient pas toujours à ces prodigalités; mais Joseph se chargeait d'en corriger les excentricités, et d'ailleurs Jeanne préférait aux parures dont on l'accablait la robe d'indienne avec laquelle elle courait sur les brisans et les brins de bruyères en fleurs qu'elle tressait dans ses cheveux.

A quinze ans, Jeanne était l'orgueil du Coat-d'Or. Elle tenait de Dieu l'intelligence et la bonté, de Joseph la chaste réserve d'une fille pieuse et charmante, de Christophe et de Jean l'ardeur et l'intrépidité d'une Amazone. Avec Joseph, elle cultivait les lettres et les arts; avec Jean, elle montait à cheval, tirait le pistolet, chassait le lièvre dans les landes; avec Christophe, elle pêchait le long de la côte, et courait la mer sur une yole légère comme le vent. Mais c'é-

tait toujours à Joseph qu'elle revenait de préférence. Il avait été, il était encore son maître en toutes choses. Il avait mis à parer son esprit autant d'amour et de soin qu'en mettaient Jean et Christophe à parer sa beauté naissante. Il lui avait enseigné ce qu'il savait de peinture et de musique; ils lisaient ensemble les poètes, et, durant les beaux jours, étudiaient dans les champs l'histoire des insectes et des fleurs. Pendant les soirées d'hiver, l'enfant se mettait au piano, Joseph prenait son violoncelle, et tous deux exécutaient de petits concerts, tandis que les deux autres, assis au coin du feu, écoutaient dans un ravissement ineffable. Jeanne jouait sans talent, elle chantait sans beaucoup d'art ni de méthode; mais elle avait une voix fraîche, un goût pur, un sentiment naïf : on l'écoutait comme on écoute les fauvettes, sans se demander si elles chantent bien ou mal; on se sentait charmé, sans savoir comment ni pourquoi. Elle avait ainsi dans toute sa personne un charme indicible que Christophe et Jean subissaient en esclaves amoureux de leur chaîne. L'affection de Joseph semblait plus grave et plus réfléchie. Jeanne était, dans la plus large acception du mot, ce qu'on est convenu d'appeler une enfant gâtée : fantasque, volontaire, mobile comme l'onde, elle avait tous les caprices d'une reine de quinze ans. Joseph la grondait bien parfois, mais c'était, dans le fond de son cœur, une adoration qu'on pourrait comparer à celle des anges aux pieds de la Vierge. Cette ame tendre et poétique avait enfin rencontré une jeune sœur à son image; le ramier n'était plus seul au nid; le daim avait trouvé sa compagne.

Quant à l'affection du marin et du soldat, ce devint un culte insensé. Les mères elles-mêmes n'auraient pas de mot pour exprimer un semblable délire. Enfant, ils l'avaient bien aimée; mais quand ces deux hommes qui n'avaient eu jusqu'à présent aucune révélation de la beauté, de la grace et de l'élégance, virent sous leur toit, à leur foyer et à leur table, une jeune et belle créature, élégante et gracieuse, aimable autant que belle, vivant familièrement de leur vie, tendre, caressante, rôdant autour d'eux, et leur rendant en cajoleries de tout genre les attentions qu'ils avaient pour elle, ces deux hommes en perdirent la tête, et leur amour, exalté par l'orgueil, ne connut plus de bornes ni de mesure. Toutefois, ils l'aimaient surtout, parce que c'était sa blanche main qui les avait tirés tous deux du gouffre des passions honteuses. Ils se plaisaient à établir de mystérieux rapports entre cette enfant et l'ancien brick dont elle portait le nom. L'un avait été l'arche de leur fortune; l'autre était devenue, pour ainsi dire, l'arche de leur honneur. Il leur semblait

qu'en portant le nom du vieux corsaire, Vaillance ennoblissait et purifiait la source de leurs richesses. Cet amour prit à la longue tous les caractères de la passion, et ce furent de part et d'autre des jalousies et des rivalités qui remplirent le Coät-d'Or de coquetteries adorables. Jaloux de Joseph, Jean et Christophe étaient en même temps jaloux l'un de l'autre. Les vieilles haines du drapeau et du pavillon s'étaient réveillées; mais la jeune fille avait un art merveilleux pour faire à chacun sa part et tenir la balance des amours-propres dans un parfait équilibre; elle appelait Christophe son oncle l'amiral, et Jean son oncle le colonel. Une lutte inavouée n'en existait pas moins entre eux. Chacun se tenait à l'affût pour surprendre les fantaisies de Jeanne; ils la questionnaient en secret et usaient de mille ruses pour se vaincre mutuellement en munificence. Voici par exemple ce qui arriva pour le quinzième anniversaire de la naissance de Vaillance.

Plusieurs mois auparavant, Christophe et Jean s'étaient consultés entre eux pour savoir ce qu'ils donneraient à leur nièce à l'occasion de ce solennel anniversaire. — Toute réflexion faite, avait dit Jean, cette fois, je ne donnerai quoi que se soit à Jeanne. Sa dernière fête m'a ruiné. D'ailleurs l'enfant n'a besoin de rien. Je me réserve pour l'année prochaine. — Puisqu'il en est ainsi, s'était écrié Christophe, je suivrai ton exemple, frère Jean. Vaillance a plus de bijoux et de chiffons qu'il n'en faudrait pour parer toutes les femmes de Saint-Brieuc. Ses dernières étrennes ont mis ma bourse à sec. Je m'abstiendrai comme toi, et nous verrons l'an prochain. — C'est le parti le plus sage, avait ajouté Jean. — Nous avons fait assez de folies, avait ajouté Christophe. — Eh bien! c'est entendu, avait dit Jean; nous ne donnerons rien à l'enfant pour son quinzième anniversaire. — C'est convenu, avait dit Christophe.

Le grand jour étant arrivé, Jeanne, qui avait compté sur de magnifiques présens, s'étonna de voir ses oncles venir l'embrasser les mains vides. Il n'y eut que Joseph qui lui offrit un bouquet de fleurs écloses au premier souffle du printemps. Cependant Christophe riait dans sa barbe, et Jean avait un air de satisfaction diabolique. Sur le coup de midi, voici qu'un haquet, traîné par un cheval et chargé d'une immense caisse, s'arrêta devant la porte du Coät-d'Or. On transporte la caisse dans une des salles du château, et tandis qu'on en brise les planches et que la jeune fille rôde à l'entour en se demandant avec anxiété quelle merveille va sortir des flancs du monstre de sapin, Christophe et Jean se frottent les mains et se regardent l'un l'autre

à la dérobée et d'un air narquois. Enfin, les planches croulent, le foin est arraché; il ne reste plus que la toile d'emballage qui cache encore le trésor mystérieux. Jeanne est pâle, immobile; l'impatience et la curiosité agitent son jeune cœur. Christophe et Jean l'observent tous deux avec complaisance. Bientôt la toile crie sous les ciseaux qui la déchirent, le dernier voile tombe, la jeune fille bat des mains, et Christophe et Jean triomphent chacun de son côté.

C'était un beau piano d'ébène à filets de cuivre, d'un travail exquis, d'un goût charmant, d'une richesse merveilleuse. Jeanne, qui n'avait eu jusqu'à ce jour qu'un méchant clavecin acheté à Saint-Brieuc, dans une vente publique, demanda lequel de ses oncles elle devait remercier d'une si aimable surprise.

A cette question, chacun d'eux prit un air de modeste vainqueur.

— C'est une bagatelle, disait Jean.

— C'est moins que rien, disait Christophe.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, ajoutait le premier.

— Cela ne vaut pas un remercîment, ajoutait le second.

— Enfin, mes oncles, qui de vous est le coupable? s'écria Jeanne en souriant, car c'est le moins que je l'embrasse.

— Puisque tu le veux... dit Christophe.

— Puisque tu l'exiges... dit Jean.

— Eh bien! c'est moi, s'écrièrent-ils à la fois, en ouvrant leurs bras à Vaillance.

A ce double cri, ils se tournèrent brusquement l'un vers l'autre.

— Il paraît, dit Christophe, que notre frère Jean veut rire.

— Il me semble, répliqua Jean, que notre frère Christophe est en humeur de plaisanter.

— Je ne plaisante pas, dit Christophe.

— Et moi, dit Jean, je ne ris guère.

Le fait est qu'ils n'avaient envie de rire ni l'un ni l'autre. Les yeux de Christophe lançaient des flammes; hérissés et frémissans, les poils roux de la moustache du soldat semblaient autant d'aiguilles menaçantes prêtes à sauter au visage du marin irrité.

— Mes oncles, expliquez-vous, dit la jeune fille, qui, non plus que Joseph, ne comprenait rien à cette scène.

— Je soutiens, s'écria Christophe, que c'est moi, Christophe Legoff, ex-lieutenant du brick *la Vaillance*, qui donne à ma nièce le piano que voici.

— Et moi, j'affirme, s'écria Jean, que c'est moi, Jean Legoff,

ex-officier de la grande armée, qui donne à ma nièce le piano que voilà.

— Comment, mille diables! s'écria Christophe en serrant les poings, un piano qui me coûte mille écus!

— Mille écus que j'ai payés, répliqua Jean avec assurance.

— J'en ai le reçu, dit Christophe.

— Le reçu? je l'ai dans ma poche! s'écria Jean en tirant une lettre qu'il ouvrit et qu'il mit sous le nez du marin, tandis que celui-ci dépliait un papier qu'il mettait sous le nez du soldat.

Heureusement un second haquet venait de s'arrêter devant la porte du château, et, au plus fort de la dispute, les serviteurs introduisirent dans la salle une seconde caisse exactement semblable à la première. Dès-lors tout fut expliqué. Christophe et Jean, à l'insu l'un de l'autre, avaient eu la même idée; le même jour, à la même heure, deux pianos à l'adresse de Jeanne étaient arrivés à Saint-Brieuc par deux roulages différens.

— Ah! traître, dit Christophe en s'approchant de Jean; tu devais ne rien donner! tu te réservais pour l'année prochaine!

— Et toi! maître fourbe, répliqua Jean; tu prétendais que ta bourse était vide!

— A bon chat bon rat.

— A corsaire corsaire et demi.

Cependant que faire de deux pianos? L'un était d'ébène, l'autre de palissandre, tous deux également riches, admirablement beaux tous deux. Christophe vantait celui-ci et Jean exaltait celui-là; entre les deux long-temps Jeanne hésita. Il se fût agi pour Jean et pour Christophe d'un arrêt de vie ou de mort, que leurs angoisses n'auraient été ni moins vives ni moins poignantes. Pour contenter à la fois son oncle l'amiral et son oncle le colonel, la jeune fille décida qu'on porterait dans sa chambre le piano de palissandre, et qu'on laisserait au salon le piano d'ébène.

Ainsi passait le temps. Afin qu'aucun des caractères de la passion ne manquât à l'amour de ces hommes pour cette enfant, cet amour, sans s'en douter, en était arrivé, même dans le cœur de Joseph, à un naïf et monstrueux égoïsme. Jamais il ne leur était venu à l'esprit que cette jeune fille pût avoir d'autres destinées à remplir que de distraire et d'occuper leurs jours. Ils croyaient ingénument que cette fleur de grace et de beauté ne s'était épanouie que pour embaumer leur maison. Telle était en ceci leur aveugle sécurité, qu'ils

n'avaient même pas abordé l'idée que ce trésor pût leur échapper. Jeanne, de son côté, ne semblait pas se douter qu'il y eût sous le ciel des êtres plus aimables que ses trois oncles, ni une existence plus délicieuse que celle qu'on menait au Coät-d'Or. Bignic était pour elle le centre du monde; ses rêves n'allaient pas au-delà de la distance que son cheval pouvait mesurer en une demi-journée. Jamais elle n'avait tourné vers l'horizon un regard ardent et curieux; elle n'avait jamais entendu dans son jeune sein ce vague murmure qui s'élève au matin de la vie, pareil au bruissement mystérieux qui court dans les bois aux blancheurs de l'aube. L'activité d'une éducation presque guerrière l'avait préservée jusqu'à présent du mal étrange, nommé la rêverie, qui tourmente l'oisive jeunesse. Son imagination dormait: ce fut une imprudence de Jean et de Christophe qui l'éveilla.

Nous l'avons dit, Christophe et Jean étaient moins jaloux l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient tous deux de leur frère. Quoi que pût faire la jeune fille pour cacher les préférences de son cœur, et quoi qu'ils pussent eux-mêmes imaginer pour se les attirer, ils comprenaient que Joseph était préféré et ne se faisaient point illusion là-dessus, bien que ce fût pour eux un sujet d'étonnement continuel. — C'est inoui! se disaient-ils parfois, Joseph ne lui a jamais rien donné que des fleurs; nous nous sommes ruinés pour elle! Il la gronde souvent et ne craint pas de la reprendre; nous sommes à genoux devant ses défauts! C'est un blanc-bec qui n'a jamais vu que le feu de la cheminée et qui mourra dans la peau d'un poltron; nous mourrons l'un et l'autre dans la peau d'un héros! Eh bien! c'est ce maraud qu'on aime et qu'on préfère! — C'est un savant, ajoutait Christophe en hochant la tête; il a inspiré à Jeanne le goût de la lecture; l'enfant aime les livres, et Joseph lui en prête. — Si Jeanne aime les livres, dit un jour le soldat fatalement inspiré, nous lui en donnerons, un peu plus propres et un peu plus galamment vêtus que les sales bouquins de Joseph. — En effet, dès le lendemain ils écrivirent à Paris, et, au bout de six semaines, en rentrant d'une longue promenade qu'elle avait faite sur la côte, Jeanne trouva dans sa chambre une bibliothèque composée de volumes magnifiquement reliés. C'était, hélas! la boîte de Pandore. Ce fut la perte du repos de Jeanne.

Rien de plus honnête pourtant que cette collection de livres; seulement, comme l'élite des poètes et des romanciers y brillait au premier rang, et que la littérature contemporaine s'y montrait en majorité, c'étaient pour la plupart de très honnêtes empoisonneurs. Jeanne et Joseph lui-même, car il ne put résister à la tentation,

puisèrent avidement à ces sources enivrantes. Ils y perdirent l'un et l'autre la sérénité de leur ame. Bien qu'il eût laissé depuis long-temps derrière lui les rapides années de la jeunesse, Joseph avait le cœur aussi jeune que celui de sa nièce; l'innocence et la chasteté avaient conservé dans son bouton virginal la fleur du printemps de sa vie. Ainsi, jusqu'à présent, ces deux cœurs étaient au même point et s'ignoraient encore; ce furent les mêmes influences qui hâtèrent la floraison de l'un et décidèrent le tardif épanouissement de l'autre.

A la lecture de ces poèmes étranges qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'ils avaient lus déjà, à ces lectures passionnées faites en commun, assis l'un près de l'autre, le jour sur le sable fin et doré des baies solitaires, le soir à la lueur de la lampe, Joseph se troubla. Que se passa-t-il en lui? Dieu seul a pu le savoir. Pour Jeanne, elle devint tout à coup inquiète, rêveuse, agitée, passant tour à tour d'une folle gaieté à une sombre mélancolie, sans qu'elle pût se rendre compte de sa joie ou de sa tristesse. Bientôt elle se demanda si le monde finissait à l'horizon, si Bignic était la capitale de l'univers, et si sa vie devait s'écouler tout entière sous le toit enfumé du Coät-d'Or. Vainement ses oncles, pour la distraire, redoublèrent autour d'elle de tendresses et de soins; elle s'irritait de leurs soins et de leurs tendresses. Joseph assista silencieusement à ces premiers troubles du cœur et des sens qui s'éveillent; long-temps il fut seul dans le secret de cette ame qui ne se connaissait pas elle-même. Cependant, à la longue, éclairés par leur égoïsme plutôt que guidés par la délicatesse de leurs perceptions, Jean et Christophe arrivèrent à leur tour à confusément entrevoir la cause du mal qui tourmentait leur nièce. Joseph n'en avait saisi que le côté poétique et charmant; natures moins élevées et médiocrement idéales, Christophe et Jean en saisirent le côté physique et réel. Ces avares comprirent enfin que le trésor qu'ils avaient enfoui dans leur demeure pouvait leur échapper d'un jour à l'autre; ils comprirent que l'oiseau qu'ils avaient mis en cage avait grandi, qu'il avait des ailes, et qu'au premier cri de quelque oiseau voyageur qui l'appellerait dans les plaines de l'air, il s'envolerait à travers les barreaux de sa prison dorée. En un mot, pour nous servir d'un langage moins figuré et plus en rapport avec les idées des deux oncles, ils découvrirent que l'enfant avait seize ans, et qu'un jour viendrait inévitablement où il faudrait songer à la marier.

Or, ils ne se dissimulaient pas que marier Jeanne, pour eux, c'était la perdre. Ils se rendaient justice mutuellement. Jean se disait qu'un

homme que Jeanne aurait choisi ne se déciderait jamais à vivre près d'un être aussi grossier que l'était le forban; Christophe pensait, de son côté, qu'un époux du choix de leur nièce ne consentirait pour rien au monde à mêler son existence à celle d'un personnage aussi mal élevé que l'était son frère le caporal. Ils convenaient ensemble que le Coät-d'Or n'était rien moins qu'un lieu de délices, et que deux tourteraux s'ennuieraient bientôt de roucouler dans un pareil nid. Enfin, en admettant que le jeune ménage se résignât à vivre auprès d'eux, l'égoïsme de leur folle tendresse se révoltait à l'idée que Jeanne, cette fille adorée, leur amour, leur joie et leur orgueil, pourrait cesser d'être leur enfant et passer dans les bras d'un homme qui oserait l'appeler sa femme au nez de Jean et à la barbe de Christophe.

Les choses en étaient là, quand, par un soir d'orage, un coup de canon retentit sur les flots de la mer en courroux.

III.

Les trois frères, suivis de tous leurs serviteurs, coururent aussitôt sur la dune. Ils y trouvèrent les pêcheurs de Bignic, accourus comme eux aux signaux de détresse. Christophe fit allumer de grands feux de distance en distance. A partir du moment où le navire en perdition eut remarqué qu'on répondait à ses signaux et qu'on était à portée de le secourir, il ne cessa point de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. Il était si près de la côte, qu'on entendait du rivage, malgré le bruit de la tempête, les cris des matelots et le sifflet du maître qui commandait la manœuvre; mais la mer était trop mauvaise pour qu'on pût mettre aucun bateau dehors, et la nuit si sombre et si épaisse qu'on ne distinguait sur les flots que la lueur qui précédait chaque détonation. On présumait que c'était un bâtiment près de sombrer sous voiles ou bien échoué sur un des bancs de sable assez communs dans ces parages. En effet, au lever du jour, on aperçut, à quelques encâblures de la plage, les vergues d'une frégate engravée dans le sable, et qu'on reconnut, au pavillon, pour appartenir à la marine anglaise. Il y avait des instans où la mer, en se retirant, laissait à découvert tout le corps du navire, d'autres où, revenant sur ses pas avec une incroyable furie, elle l'ensevelissait sous des montagnes écumantes. Le pont semblait désert; le canon ne tirait plus, et déjà les lames avaient jeté plus d'un cadavre sur

la grève. On pouvait supposer que tout l'équipage avait péri, lorsqu'à l'aide d'une longue-vue Christophe s'assura qu'il restait des vivans à bord.

— Allons, enfans! s'écria-t-il en s'adressant aux pêcheurs; il paraît que tout n'est pas fini là-bas. Ce sont des Anglais, c'est vrai; mais lâche est celui qui, pouvant sauver un chien qui se noie, ne lui tend pas une main secourable.

A ces mots, aidé de Jean et de Joseph, il poussa vers la mer une des chaloupes qu'on avait tirées bien avant sur la plage, et lorsque la frêle embarcation fût près d'être soulevée par les vagues :

— Enfans! s'écria Christophe en saisissant une rame de chaque main; pour gagner le navire, et ramener ici ce qui survit de l'équipage, il ne me faut plus que six bras!

— Bien, mon oncle! bien, mon brave Christophe! s'écria Jeanne en l'embrassant avec effusion.

Après avoir passé toute la nuit, debout, à sa fenêtre ouverte, la jeune fille, au lever du jour, était accourue sur la falaise. Elle se tenait près de ses oncles, enveloppée d'un manteau, tête nue, les cheveux au vent.

Cependant nul n'avait répondu à l'appel de Christophe. Quoiqu'un peu calmée, la mer était encore furieuse; pas un des pêcheurs ne bougea.

— Comment, tas de gueux! dit Christophe avec colère, vous restez immobiles et les mains dans vos poches, lorsqu'il y a là-bas des malheureux qui vous appellent! Quoi! sur quinze ou vingt drôles que vous êtes ici, il n'en est pas trois de courage et de volonté!

Les pêcheurs se regardaient entre eux d'un air embarrassé.

— Allez, dit Jeanne avec mépris, ne vous exposez pas plus longtemps au grand air; la bise est froide, vous courriez risque de vous enrhumer. Retournez à Bignic et envoyez-nous vos femmes; elles prendront vos rames, tandis que vous filerez leurs quenouilles. En attendant, à nous quatre, mes oncles! ajouta l'intrépide enfant, prête à sauter dans la chaloupe, les bras de Joseph et les miens ne seront pas d'un grand secours, mais Joseph priera Dieu pour le succès de l'entreprise, et moi, je chanterai pour égayer la traversée.

En voyant chez cette jeune fille tant de résolution, les pêcheurs rougirent de leur pusillanimité, et pour trois qu'avait demandés Christophe, il s'en présenta vingt. Christophe prit trois des plus vigoureux, les arma de rames solides, puis, après avoir embrassé sa nièce et serré la main à ses frères, il s'élança dans la chaloupe, suivi

de ses trois compagnons. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à mettre la barque à flot; enfin une vague terrible la souleva et l'emporta en rugissant.

Les yeux au ciel, les mains croisées sur sa poitrine, Joseph priait avec ferveur. Silencieux et groupés çà et là sur les rochers du rivage, la jeune fille, Jean et les pêcheurs suivaient d'un regard avide les évolutions de la chaloupe, qui apparaissait de loin en loin sur la cime d'une vague pour disparaître presque aussitôt dans un abîme. On eût dit que l'Océan, irrité de tant d'audace, avait redoublé de fureur. Le découragement et l'épouvante se peignaient sur tous les visages; il n'y avait que Jeanne qui gardât encore quelque espoir. Vainement les lames se brisaient à quelques pieds au-dessous d'elle avec un horrible fracas; exaltée par l'héroïsme de Christophe, elle était calme, presque sereine, et, confiante en Dieu, semblait dominer la tempête. Cependant il y eut un instant où un cri de terreur sortit de toutes les poitrines : une énorme voûte d'eau, pareille à un édifice qui s'écroule, venait de s'abattre sur la chaloupe, qu'elle avait, pour ainsi dire, ensevelie sous ses liquides décombres. Il y eut dix minutes de mortelle attente. Enfin un cri de joie retentit sur la plage : la barque avait reparu à une portée de fusil du navire. Ayant appuyé sur l'épaule de son oncle la longue-vue dont on s'était servi déjà une fois, Jeanne colla son œil sur le petit verre de la lunette.

— Jeanne, que vois-tu? lui demanda son oncle le soldat.

Après quelques instans de muette observation :

— Je vois, dit-elle, un bâtiment qui me fait l'effet d'être bien malade : tous les mâts sont brisés; les flots le soulèvent de l'arrière à l'avant comme s'ils voulaient le mettre sens dessus dessous. Il y a des instans où la carène est droite en l'air. — Sur le pont, pas une ame.... Attendez pourtant! Si! je vois un homme, un seul, qui se tient aux bastingages. Les autres auront péri : pauvres gens! — Il fait des signes, — sans doute à Christophe. — On dirait qu'il lui crie de s'en retourner. — Il n'a pas l'air d'avoir peur. — Il est vêtu d'un frac bleu et porte une épée au côté.

— C'est un officier, dit Jean.

— La chaloupe, voici la chaloupe! s'écria-t-elle. Seigneur! elle va se briser contre le flanc du navire... Non, Dieu soit béni! une lame amortit le choc. — On jette un câble à l'officier. — Pourquoi ne se hâte-t-il pas de descendre? qu'attend-il? que de temps perdu! — Il parle à Christophe, Christophe lui répond. Quelle folie! c'est bien de causer qu'il s'agit! — Christophe est en colère, je le devine

à ses gestes; il jure comme un damné; je ne l'entends pas, mais je le parierais. — Bon! il s'élance sur le pont de la frégate, — il prend l'officier à bras le corps, — l'enlève comme une plume et le jette dans la chaloupe, — à son tour il y descend. Que Dieu protége leur retour!

Le retour fut rapide. Le vent et la mer poussaient l'embarcation vers la côte. Lancée par la vague comme une flèche par un arc de fer, elle vint, en moins de quelques minutes, labourer le sable de la plage. A peine Christophe eut mis pied à terre, que Jeanne lui sauta au col et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Je suis fière de vous, lui dit-elle avec un sentiment d'orgueilleuse tendresse dont Jean et Joseph purent être un instant jaloux.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Christophe, qui pensait n'avoir rien fait que de simple et de naturel. Nous sommes arrivés trop tard et n'avons pu en ramener qu'un seul; encore, mille tonnerres! ce n'aura pas été sans peine, car ce diable d'homme avait décidé qu'il périrait avec sa frégate. Cet enragé a fait plus de façons pour se laisser sauver qu'on n'en fait généralement pour se laisser conduire à la mort. Enfans, ajouta-t-il en s'adressant aux marins qui l'avaient assisté, vous allez nous suivre au château, où l'on aura soin de vous. — Puis, se tournant vers l'officier anglais, il s'apprêtait à l'interpeller, mais il resta muet et respectueux devant la douleur de cet homme.

L'étranger contemplait d'un air sombre les cadavres que la mer avait jetés sur la grève. Il allait à pas lents de l'un à l'autre et les appelait par leur nom. Il en avait nommé plusieurs, quand tout d'un coup il en reconnut un dont la vie sans doute lui avait été particulièrement chère, car aussitôt qu'il l'aperçut, il s'agenouilla près de lui avec un morne désespoir et demeura long-temps à lui parler, comme si le mort avait pu l'entendre.

Tous les témoins de cette scène étaient profondément émus.

— Infortuné! dit Jeanne; il pleure un frère ou un ami.

— Oui, dit Christophe, qui entendait un peu l'anglais, il l'appelle son frère, son ami, son cher et malheureux Albert. Ç'a beau être des Anglais, c'est égal, ç'a vous brise l'ame... Allons, milord, ajouta-t-il en s'approchant de l'officier, vous verseriez toutes les larmes de votre corps que vous ne rendriez pas ces braves gens à la vie. C'est un malheur, mais vous n'y pouvez rien, et, en fin de compte, vous avez fait votre devoir. Je vous tiens pour un homme d'honneur, pour un brave et loyal marin, et, s'il en est besoin, j'irai témoigner pour vous devant le conseil de l'amirauté britannique. Que diable, milord, ayez du courage! on fait naufrage, on échoue, on perd son navire,

cela se voit tous les jours et peut arriver au premier amiral de France ou d'Angleterre; on n'est pas déshonoré pour si peu. L'Océan est notre maître à tous; c'est un mauvais coucheur qui, au moment où on y pense le moins, vous jette brutalement dans la ruelle du lit. Je vous affirme, moi, que vous êtes un homme de cœur, et si nous nous étions rencontrés, voici quelque vingt-cinq ans, sur la mer que voici, à portée du boulet, vous sur votre frégate et moi sur le brick *la Vaillance*, je vous jure que nous nous serions dit bonjour d'une singulière façon.

Christophe ajouta quelques mots pour l'engager à venir au Coät-d'Or; mais l'étranger ne paraissait pas entendre ce qu'on lui disait. Debout, les bras croisés sur sa poitrine, il se tenait immobile, les yeux attachés sur sa frégate, que les flots continuaient de battre à coups redoublés. Il resta long-temps ainsi, sans qu'il fût possible de l'arracher à ce spectacle déchirant. Enfin, sous les assauts incessans de la lame, le corps du navire craqua, s'entr'ouvrit, et, en moins de quelques secondes, les vagues roulèrent sans obstacle sur la place qu'il avait occupée. L'officier pressa sa poitrine avec désespoir, et des larmes silencieuses roulèrent le long de ses joues.

Par un brusque mouvement de pitié, Jeanne et Joseph lui prirent chacun une main. Il abaissa un regard triste et doux sur la jeune fille, puis, sans rien dire, il lui offrit machinalement son bras et se laissa emmener comme un enfant.

On s'achemina vers le Coät-d'Or. Jean et Christophe marchaient en avant; Jeanne les suivait, appuyée sur le bras de l'officier anglais. Joseph était resté sur la grève pour s'occuper des cadavres que la mer y avait jetés. Le trajet fut silencieux. Une fois dans le salon :
—Monsieur, dit Christophe en s'adressant à l'étranger, vous êtes en France, sur les côtes de Bretagne, dans le château des trois frères Legoff. Voici Jean; je suis Christophe; le troisième veille sur vos morts; cette belle enfant est notre nièce bien-aimée. Je ne vous aurais pas sauvé à votre corps défendant que nous n'en serions pas moins disposés à remplir vis-à-vis de vous tous les devoirs de l'hospitalité. Veuillez donc regarder cette maison comme la vôtre, et croire que nous ne négligerons rien pour vous aider à supporter le malheur qui vous a frappé.

—Vous êtes notre hôte, ajouta Jean.

—Nous sommes vos amis, dit Jeanne.

—Nobles cœurs! généreuse France que j'ai toujours aimée! s'écria l'étranger d'une voix attendrie en portant à ses lèvres les doigts de la jeune fille.

Puis, reprenant le flegme britannique, il tendit la main à Christophe, et lui dit :

— Je m'appelle George, officier de marine, ce matin encore capitaine de frégate, au service de l'Angleterre. Vous m'avez sauvé malgré moi ; je voulais, je devais mourir à mon bord. Cependant je vous remercie.

— Pour m'exprimer votre reconnaissance, attendez, sir George, que vous ayez goûté de nos vieux vins de France, répliqua Christophe en l'invitant à s'asseoir à une table qu'on venait de servir. Je prétends vous prouver, monsieur, qu'il n'est point de si triste vie qui n'ait encore plus d'un bon côté.

Sir George était épuisé par le besoin autant que par l'émotion. Toutefois, avant de s'asseoir à la place que Christophe lui indiquait, il demanda à se retirer dans la chambre qu'on lui avait préparée à la hâte, mais à l'arrangement de laquelle la prévoyance de Jeanne avait présidé. Lorsqu'il revint, il s'était débarrassé du caban qui recouvrait son uniforme, et avait réparé, autant qu'il l'avait pu, le désordre de sa toilette. Dans le trouble du premier instant, Jeanne n'avait pas songé à remarquer si l'hôte que lui envoyait la tempête était beau ou laid, jeune ou vieux ; elle n'avait vu que la douleur, elle n'avait été préoccupée que du désastre de cet homme. D'ailleurs, il eût été difficile alors de pouvoir juger des avantages extérieurs de sir George. Un caban du Levant l'enveloppait tout entier ; il avait son chapeau enfoncé sur la tête ; ses cheveux humides lui cachaient à moitié le visage ; ses mains se ressentaient du rude métier qu'il venait de faire. Lorsqu'il reparut, Jeanne et ses oncles ne purent s'empêcher d'être frappés de sa jeunesse et de son bon air. C'était un grand et beau jeune homme qui pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans au plus ; il avait le teint d'une mate blancheur qui faisait ressortir le limpide azur de ses yeux ; deux moustaches blondes et fines relevaient fièrement de chaque côté d'une lèvre pâlie par la fatigue, mais qui devait être habituellement fraîche et rose. Ses cheveux blonds et soyeux, négligemment rejetés en arrière, laissaient voir un front dont la tristesse et les ennuis n'avaient point altéré l'albâtre intelligent et pur. Sa taille était souple et mince, l'uniforme lui seyait à ravir. A peine entré, il alla droit à Jeanne et lui offrit gravement, pour la conduire à table, une main blanche et délicate.

— Pardieu ! monsieur, s'écria Christophe en le faisant asseoir près de lui, vis-à-vis de sa nièce ; vous avez dû rire tout à l'heure quand je vous ai parlé de ce qu'on aurait pu voir dans le cas où mon brick et

votre frégate se seraient rencontrés voici vingt-cinq ans : c'est à peine alors si vous étiez né. Capitaine de frégate, à votre âge! vous n'avez pas perdu votre temps. Et vous vouliez mourir, jeune homme! En vérité, c'eût été dommage, car, pour peu que vous continuiez, vous serez amiral à trente ans.

Sir George ne répondit d'abord que par un pâle sourire; puis il conta dans tous ses détails l'histoire du sinistre qu'il venait d'essuyer. Chargé de protéger les intérêts du commerce anglais sur les côtes de France, il avait été surpris, la veille, par un coup de vent furieux qui, après lui avoir fracassé sa mâture, l'avait jeté sur les haut-fonds semés de rescifs et de bancs de sable qui le séparaient du rivage. Il avait tiré le canon toute la nuit. Vers le matin, un peu avant le lever du jour, comme le bâtiment menaçait à chaque instant de s'entr'ouvrir, on avait mis le canot à la mer; tout l'équipage, peu nombreux d'ailleurs, s'y était précipité, et lui-même se préparait à y descendre, lorsque l'embarcation avait été violemment emportée par les vagues. Aux cris de détresse qui s'étaient tout à coup élevés sur les flots, puis au silence de mort qui les avait suivis, sir George avait compris que le canot avait chaviré, et que c'en était fait de ses marins et de ses amis.

— Oui, s'écria-t-il, je voulais mourir, et, à cette heure encore, dussiez-vous m'accuser d'ingratitude, je regrette que vous m'ayez sauvé! Je voulais mourir, puisque tous les miens avaient péri et que je ne devais plus revoir mon cher Albert, la meilleure partie de moi-même. Je voulais que la mer, qui l'avait englouti, me servît de tombeau, et mon navire de cercueil. Hélas! c'était mon premier commandement, ajouta-t-il en rougissant d'une noble honte. J'aimais ma frégate comme on aime une première amante; elle était pour moi comme une jeune et belle épouse. Il m'eût été doux de périr avec elle.

— Ce langage me plaît, dit Jean, et vous êtes un brave jeune homme, ajouta-t-il en lui tendant la main par-dessus la table. Quant à votre gouvernement, merci! c'est une autre affaire; nous en reparlerons.

— Buvez un coup! s'écria Christophe en lui remplissant son verre; il en est des frégates comme des amantes et des épouses : pour une perdue, on en retrouve dix.

— Cet Albert était votre frère? demanda la jeune fille avec un curieux intérêt.

— Il était mon ami. Les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes ambitions nous avaient rapprochés dès l'enfance. Nous avions

suivi les mêmes études, partagé les mêmes travaux. On connaissait si bien notre amitié, qu'on aurait craint de nous séparer. Où l'un allait, l'autre était sûr d'aller. Que de doux rêves n'avons-nous pas échangés, sur le pont de notre navire, durant les nuits sereines, à la clarté des cieux étoilés! Que d'espérances n'avons-nous pas mêlées et confondues au bruit harmonieux de ces vagues perfides qui devaient si tôt nous désunir! Nous n'avions qu'une volonté, nous n'étions qu'une ame à nous deux. Et cependant il n'est plus, et je vis!

A ces mots, il s'accouda sur la table, et, la tête appuyée sur ses mains, il sembla s'abîmer dans une méditation douloureuse.

— Pauvres jeunes gens! s'écria Jeanne avec un naïf attendrissement.

— Ces Anglais ont du bon, dit Jean en vidant un verre de vin de Bordeaux.

— Il y a d'honnêtes gens partout, dit Christophe.... Voyons, mon capitaine, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de sir George, ne vous laissez point abattre ainsi. Vous êtes jeune, partant destiné à perdre encore bien des frégates et bien des amis. L'homme de mer doit être prêt à tout. Vous savez le proverbe : les femmes et la mer, bien fou est qui s'y fie. Moi qui vous parle, j'en ai vu de sévères. Nous avons un ennemi commun : l'Océan vous a pris un ami; il nous a pris, à nous, notre vieux père et notre jeune frère. Remplissez votre verre; je veux que nous portions un toast à la mémoire de ceux que nous avons aimés.

Sir George se leva, et, près de porter à ses lèvres le verre que Christophe venait de remplir :

— A la mémoire du père et du frère de mon sauveur! dit-il, et puissent descendre sur cette maison hospitalière toutes les bénédictions du ciel!

Jean, Christophe et la jeune fille s'étaient levés en même temps.

— A la mémoire de sir Albert, qui fut l'ami de notre hôte! répliqua Christophe, et puissent descendre dans le cœur de sir George toutes les joies et toutes les consolations de la terre!

— A vous aussi! ajouta l'officier en saluant Jeanne avec une grave politesse; à vous, jeune et belle miss, qui, pour me servir des expressions d'un vieux poète anglais, vous trouvez mêlée à ces souvenirs de deuil comme un myrte en fleurs à la sombre verdure des cyprès!

A ces mots, ils se rassirent tous, et la conversation reprit son cours. Sir George parlait la langue de ses hôtes avec une remar-

quable facilité, et l'accent étranger qu'il y mêlait donnait je ne sais quelle grace à chacune de ses paroles.

Cependant la jeune fille l'observait avec un étonnement qu'on peut imaginer sans peine. Jeanne avait été élevée dans la haine de l'Angleterre. Grace à l'éducation politique que Christophe et Jean avaient donnée à leur nièce, jusqu'alors l'Angleterre n'avait été pour elle que la perfide Albion, la patrie d'Hudson Lowe, une cage de fer dans laquelle l'empereur Napoléon était mort à petit feu, une île d'ogres et d'antropophages, un nid de serpens au milieu des flots. En outre, elle savait, depuis le berceau, que son père avait été tué par un officier de la marine anglaise. Enfin, elle avait naïvement pensé jusqu'ici que tous les marins, excepté dans les poèmes de Byron, juraient, buvaient, fumaient, avaient de larges mains, un gros ventre, une longue barbe, et ressemblaient, en un mot, à l'ex-lieutenant du brick *la Vaillance*. Aussi peut-on se faire aisément une idée du charme imprévu qui entoura tout d'abord à ses regards l'apparition de sir George au Coät-d'Or. Tout en lui la surprenait, tout la jetait dans des étonnemens ingénus qui touchaient presque à l'extase : l'élégance de son langage, la distinction de ses manières, la délicatesse de ses traits, la pâleur de son teint, le bleu de ses yeux et jusqu'à la blancheur aristocratique de ses mains, elle remarquait tout, elle examinait tout avec la chaste curiosité d'une enfant, comme si cet homme n'était pas de la même espèce que Christophe et Jean.

Le repas achevé, sir George alla, sans plus tarder, faire son rapport au consul anglais résidant à Saint-Brieuc. Christophe et Jean l'accompagnèrent et appuyèrent sa déposition de leur témoignage. Ainsi que cela se pratique en pareille occurrence, il fut décidé que sir George attendrait, pour aller se présenter devant le conseil d'amirauté, le départ du premier bâtiment qui ferait voile pour l'Angleterre. D'ici là, le consul lui offrit l'hospitalité; mais, ne voulant point désobliger les Legoff, qui insistaient chaleureusement pour qu'il s'en revînt avec eux, sir George demanda qu'il lui fût permis d'établir sa résidence au Coät-d'Or, où d'ailleurs sa présence était nécessaire pour opérer, s'il y avait lieu, le sauvetage des débris du navire.

Le soir du même jour, une cérémonie touchante eut lieu à Bignic. A la tombée de la nuit, les trois Legoff, Jeanne et leurs serviteurs accompagnèrent sir George au cimetière du village. En marchant le long de la plage, l'officier aperçut les lambeaux de son pavillon que la mer y avait déposés; il les releva, les baisa tristement et les plaça religieusement sur son cœur. Grace aux soins de Joseph, tous les

cadavres ramassés sur la grève avaient été portés dans une fosse commune, creusée à l'angle du cimetière qui touchait de plus près à l'Océan. Le vieux curé avait dit pour eux la messe des morts, sans se soucier de savoir s'ils avaient été durant leur vie catholiques ou protestans. Ce fut lui qui, après les avoir bénis dans leur dernier asile, jeta sur eux la première pelletée de terre; sir George jeta la seconde; puis, quand le fossoyeur eut achevé l'œuvre, au milieu du silence et du recueillement des assistans, sir George planta lui-même sur le sol fraîchement remué qui recouvrait ses frères une croix de bois qu'il avait enveloppée des lambeaux du pavillon anglais. Après leur avoir dit une dernière fois adieu, il s'éloigna à pas lents, et la petite caravane reprit le chemin du château.

Le souper fut court, triste et silencieux, véritable repas des funérailles. D'ailleurs, à part les impressions lugubres qu'ils avaient rapportées, tous les convives étaient harassés. La nuit et le jour qui venaient de s'écouler avaient été rudes et laborieux pour tous. N'étant plus exalté par le sentiment impérieux des devoirs qu'il venait de remplir, sir George se soutenait à peine.

Jeanne était la seule qui ne sentît point de lassitude; chez elle, l'émotion et la curiosité, le charme du nouveau, l'attrait de l'inconnu, avaient triomphé de la fatigue. Retirée dans sa chambre, au lieu de chercher le repos, elle resta long-temps accoudée sur l'appui de sa fenêtre, à contempler le magique tableau qui se déroulait devant elle. La tempête s'était calmée : la lune montait, pleine et radieuse, dans l'azur du ciel rasséréné; l'Océan quittait ses rivages, et, mystérieusement attiré, gonflait son sein encore ému, comme pour aller se suspendre aux lèvres de sa pâle amante. A la même heure, Joseph veillait de son côté, en proie à un malaise et à une oppression qu'il ne savait comment s'expliquer. Ainsi que Jeanne, il avait été frappé de la distinction de sir George; plus d'une fois, durant la soirée, il avait surpris les regards de sa nièce attachés sur le jeune étranger, et il souffrait sans deviner pourquoi.

Jeanne veilla bien avant dans la nuit. Lorsque enfin le sommeil lui eut fermé les paupières, elle vit passer dans ses rêves, sous des traits vagues et confus qu'elle crut pourtant reconnaître, tous les types gracieux que les livres lui avaient récemment révélés.

IV.

Le lendemain, Jeanne se leva avec le jour. Elle ouvrit sa fenêtre; l'air était doux et le ciel pur : le soleil promettait une de ces belles journées d'hiver qui semblent annoncer le retour du printemps. Excepté les serviteurs, tout le monde dormait encore au château. Sous prétexte de tuer le temps jusqu'à l'heure du déjeuner, la jeune fille revêtit son amazone, fit seller son alezan et partit au galop, accompagnée, cette fois, d'Yvon, qui la suivit à cheval, conformément aux ordres que lui avait donnés Joseph depuis la dernière équipée de l'enfant. Elle glissait, vive et légère, le long de la côte. Jamais elle ne s'était sentie à la fois si calme et si joyeuse. Pourquoi? elle l'ignorait et ne se le demandait pas. A quelque distance du Coät-d'Or, elle aperçut de loin sir George, qui, debout et immobile, contemplait avec mélancolie la mer, en cet instant unie comme un miroir. Explique qui pourra les divinations de ces jeunes cœurs! Aucun des serviteurs n'avait vu sortir l'étranger; on pouvait présumer, sans faire tort à sa vigilance, qu'après les fatigues de la veille sir George reposait encore; cependant, à l'insu d'elle-même, Jeanne, en partant, était sûre de le rencontrer. Au bruit du galop qui s'approchait, sir George tourna la tête et vit la jeune fille venir à lui, belle, fière et gracieuse comme la Diana du poète anglais. A quelques pas de l'officier, le cheval qui portait Jeanne se cabra sous la pression presque imperceptible du mors, et demeura immobile au temps d'arrêt.

Après l'échange des politesses obligées en pareille rencontre : — Sir George, dit la jeune fille, vous devez être plus à l'aise sur le pont d'un navire que sur la selle d'un cheval; cependant, s'il ne vous déplaisait pas de faire avec moi un temps de galop, je vous offrirais de prendre la monture d'Yvon et de m'accompagner; nous pousserions jusqu'à Bignic et reviendrions ensemble au château.

A ces mots, Yvon, qui venait de rejoindre sa jeune maîtresse, ayant mis pied à terre, le capitaine de frégate sauta en selle non sans quelque grace, et presque aussitôt les deux coursiers partirent de front et suivirent le sentier étroit qui se dessinait, comme un ruban sinueux, sur la côte. Jeanne remarqua tout d'abord que, pour un officier de marine, sir George était un très agréable cavalier, et qu'il

aurait pu, quant à l'élégance, en remontrer sans peine à l'oncle Jean. Après avoir galopé pendant quelques instans en silence, ils ralentirent le pas de leurs bêtes, et peu à peu se prirent à causer. Jeanne raconta naïvement l'histoire du Coät-d'Or et la façon étrange dont elle avait été élevée. Plus grave et plus réservé, sir George ne conta rien de sa vie; mais il arriva qu'en toutes choses ils avaient les mêmes instincts, les mêmes goûts, les mêmes sympathies. Jeanne n'était point tout-à-fait étrangère à la littérature britannique; sir George avait un peu de littérature française : ils échangèrent leurs idées et leurs sentimens. On ne saurait calculer de combien de passions naissantes les écrivains se sont ainsi trouvés les complices. Les cœurs se rencontrent dans la même admiration, et ce qu'ils n'oseraient se dire l'un à l'autre, c'est le poète qui le chante.

Après avoir gravi une côte assez rapide, ils s'arrêtèrent, pour laisser souffler leurs chevaux, sur un plateau d'où l'on découvrait une vaste étendue de pays : la mer d'un côté, de l'autre, les champs d'ajoncs et de bruyères; ici le clocher élancé de Bignic, là-bas la tour massive du Coät-d'Or. A cette vue, à tous ces aspects, tandis que la jeune fille flattait de la main l'encolure nerveuse de son alezan, sir George avait laissé tomber la bride sur le cou de sa monture, et promenait autour de lui un regard étonné et rêveur. Frappée de l'attitude de son compagnon, Jeanne en demanda la raison.

— Je ne saurais trop vous l'expliquer, jeune miss, répliqua-t-il en ramassant dans sa main la bride de son coursier; mais vous-même, n'avez-vous jamais éprouvé ce que j'éprouve à cette heure? Ne vous êtes-vous jamais surprise à songer qu'avant de revêtir cette enveloppe charmante, vous aviez déjà vécu sur une autre terre et sous d'autres cieux? N'est-il pas des parfums et des harmonies qui réveillent parfois en vous de vagues souvenirs d'une patrie mystérieuse? Me voyant étonné et rêveur, vous demandez ce qui se passe en moi? Ce qui devra se passer en vous, belle enfant, lorsque vous reverrez le ciel. Il me semble reconnaître ces lieux, que je vois cependant pour la première fois; il me semble que mon ame, avant d'animer le corps qu'elle habite aujourd'hui, a jadis erré sur ces grèves désertes et sur ces landes solitaires..... N'ai-je pas, en effet, respiré déjà les âpres parfums de cette sauvage nature? ajouta-t-il en aspirant avec lenteur l'odeur des bruyères et des genêts, mélangée des exhalaisons de la mer. Ainsi, chose étrange! toutes les fois qu'à l'horizon j'ai vu blanchir un rivage inconnu, j'ai senti mon cœur palpiter et mes yeux se mouiller de pleurs; je n'ai jamais touché une terre étrangère sans

être tenté de m'y agenouiller aussitôt et de la baiser avec attendrissement en la nommant ma mère.

— Cette contrée mystérieuse dont nous nous ressouvenons, ce n'est point ici-bas que nous devons la chercher, sir George, dit avec gravité la jeune fille, qui se rappelait les pieuses leçons de Joseph.

— Enfant, vous dites vrai, ajouta George avec tristesse; les malheureux et les exilés n'ont point de patrie sur la terre.

Jeanne comprit qu'il y avait un secret douloureux dans la destinée de son hôte. Elle n'osa point l'interroger; mais leurs regards se rencontrèrent, et, lorsqu'ils rentrèrent au Coät-d'Or, un lien invisible existait déjà entre ces deux ames.

La présence de sir George donna une vie nouvelle au château. Les repas devinrent plus animés; les conversations abrégèrent, en l'égayant, le cours des soirées. Sir George avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé. Sous un flegme apparent, sous un fonds de tristesse réelle, il cachait un cœur prompt à l'enthousiasme, un esprit facile et parfois enjoué. Pour employer les expressions énergiques de Christophe, c'était un Français cousu dans la peau d'un Anglais. Chez lui toutefois, l'expansion et la gaieté étaient tempérées par une longue habitude de réserve et de mélancolie. Il ne parlait jamais de lui, se mettait rarement en scène; mais il racontait avec charme ses voyages en lointains pays. Quoique jeune encore, il avait navigué dans toutes les mers et doublé tous les continens; les glaces de la Norvége, les rives du Bosphore et les bords de l'Indus lui étaient aussi familiers qu'à Jeanne les falaises de l'Océan qui s'étendent du Coät-d'Or à Bignic. Il connaissait le monde ancien aussi bien que le nouveau monde; il avait visité les ruines de la vieille Égypte et les forêts de la jeune Amérique. Il disait en poète ce qu'il avait vu, ce qu'il avait senti; à tous ces récits, le nom d'Albert se mêlait sans cesse, et Jeanne écoutait, comme suspendue aux lèvres de l'étranger.

Puis venaient les vieilles querelles de la France et de l'Angleterre. C'était surtout sur ce terrain que Christophe et Jean se plaisaient à attirer leur hôte. Sir George soutenait noblement l'honneur du pavillon britannique, mais on pouvait deviner que son cœur était pour la France. Il en aimait toutes les gloires, il en respectait tous les malheurs, et presque toujours, à leur grand désappointement, Christophe et Jean trouvaient en lui un complice au lieu d'un adversaire. Sir George apportait dans toutes ces discussions une élégance de formes, une élévation d'idées et une éloquence chevaleresque qui

exaltaient d'autant plus l'imagination de Jeanne, que Jean et Christophe ne l'y avaient point habituée.

Assis sous le manteau de la cheminée, Joseph se mêlait rarement à ces entretiens; les mains sur ses genoux, les pieds sur les chenets, plus que jamais triste et réfléchi, il observait tour à tour avec un secret sentiment de chagrin et de jalousie sir George et Jeanne, qui n'avait plus d'yeux et d'oreilles que pour voir et pour entendre le jeune officier. Tout deux étaient jeunes et beaux, et le pauvre Joseph, en les contemplant l'un et l'autre, ne pouvait se défendre d'un mouvement de tristesse et d'envie. Il souffrait; comment n'aurait-il pas souffert? Depuis le jour où cet étranger avait franchi pour la première fois le seuil du Coät-d'Or, c'est à peine si l'ingrate avait eu pour son oncle quelques paroles affectueuses et quelques bienveillans sourires. Sir George l'absorbait tout entière, et Joseph n'était plus qu'un roi détrôné sous ce toit où il avait tenu si long-temps le double sceptre des affections et de l'intelligence. Hélas! le spectacle de ces deux jeunes cœurs qui s'aimaient sans se le dire et peut-être sans le savoir lui révéla dans toute son étendue le mal de son ame, qu'il ignorait encore. Il le connut enfin, le secret de ce mal étrange qui, depuis quelque temps, troublait sa veille et son sommeil. Confus et misérable, agenouillé chaque soir devant son prie-dieu, il appela le ciel à son aide. Quant aux deux autres Legoff, ils ne remarquaient rien, ils ne soupçonnaient rien; leur hôte les amusait, et, en voyant leur nièce reprendre la sérénité de son humeur, Christophe et Jean, sans s'en alarmer davantage, avaient repris leur sécurité. Ils jouaient ainsi tous trois, sans s'en douter, Joseph le rôle d'un amant trompé et jaloux, Christophe et Jean celui de deux maris confians et aveugles.

Il fallait toute l'inexpérience qu'avaient ces deux hommes de la passion, non-seulement pour ne rien voir de ce qui se passait sous leurs yeux, mais aussi pour n'avoir point prévu, dès l'apparition de sir George au Coät-d'Or, ce qui allait nécessairement arriver. Oui, sans doute, ils s'aimaient, ces deux cœurs. Par quel charme aurait-il pu en être autrement? Depuis long-temps Jeanne était pour l'amour une proie toute prête. Elle entrait dans cet âge où l'amour est comme une flamme inquiète qui cherche à se poser; elle touchait à cette heure matinale où le blond essaim de nos rêves s'abat autour de la première ruche qui lui est offerte, où nous saluons comme un ange, tout exprès pour nous descendu du ciel, le premier être que nous envoie le hasard ou la Providence. Age charmant! heure trop vite envolée! La jeunesse est comme un arbre en fleurs sur le

bord d'un chemin; c'est toujours sur le front du premier voyageur qui s'assied sous ses branches qu'elle secoue sa fraîcheur, ses illusions et ses parfums.

Ainsi, au point où en était Jeanne, le premier venu, il faut bien le dire, aurait eu des chances pour absorber à son profit cette sève exubérante qui ne demandait qu'à s'épandre. Or, il se trouva que la destinée servit cette enfant au gré de ses rêves, et que son imagination n'eut rien à créer à côté de la réalité. Rien n'y manqua, pas même la mise en scène, qui dépassa de beaucoup les exigences du poète. La nuit sombre, la mer en furie, le canon mêlant sa voix terrible et solennelle aux mugissemens de la tempête, une frégate échouée en vue de la côte, tout l'équipage englouti par les flots, le capitaine seul arraché, malgré lui, au gouffre près de le dévorer : c'était là, assurément, plus qu'il n'en fallait pour émouvoir un cœur romanesque et le disposer en faveur du héros d'une telle aventure. Pour mettre le comble à tant d'enchantemens, ce héros avait en lui toute l'étrangeté de sa position. Il était jeune, intrépide et chevaleresque, grave et réservé, mélancolique et tendre. Enfin, comme s'il n'eût pas suffi de tant de séductions, il y avait dans sa vie un secret douloureux qui l'enveloppait d'un poétique mystère et donnait le dernier trait à sa ressemblance avec les pâles figures que toutes les jeunes filles ont plus ou moins entrevues dans leurs songes. Jeanne l'aima; comment ne l'eût-elle pas aimé? Et lui-même, à moins d'être indigne d'inspirer un si chaste amour, comment ne l'aurait-il point partagé? Comment n'aurait-il pas, en dépit de toute raison, subi le charme de tant de grace et de beauté? Ils s'aimèrent comme deux nobles cœurs qu'ils étaient, sans y songer, sans le savoir, irrésistiblement attirés.

Vingt fois Joseph, qui suivait d'un œil inquiet les progrès que ces deux jeunes gens faisaient, à leur insu, dans l'esprit l'un de l'autre, avait été sur le point d'interroger sa nièce; la crainte d'éclairer ce cœur, en y touchant, l'en avait toujours empêché. Il comptait d'ailleurs sur le prochain départ de sir George. Cependant des semaines s'étaient écoulées sans qu'il en eût été question. Par un sentiment de délicatesse que les natures les moins déliées n'auront pas de peine à comprendre, les Legoff s'abstenaient scrupuleusement de toute allusion à ce sujet. Jeanne, enivrée, n'y songeait même pas, et sir George semblait oublier lui-même qu'il dût partir d'une heure à l'autre. Joseph comptait les jours avec anxiété; plus d'une fois il était allé, en secret, à Saint-Brieuc, s'assurer s'il ne s'y trou-

vait point quelque bâtiment en partance pour l'Angleterre. Ce n'était pas seulement la jalousie qui le poussait; il tremblait aussi pour le repos de Jeanne, il s'effrayait avec raison en songeant à la destinée de cette enfant. Bien souvent il avait tenté d'inquiéter la sollicitude de ses frères; mais, par une fatalité qui n'est pas sans exemple parmi les maris, il se trouva que Christophe et Jean, si susceptibles et si jaloux à l'endroit de leur nièce, s'étaient engoués tout d'abord du seul homme qui dût leur porter naturellement quelque ombrage, et qu'ils avaient en lui la confiance la plus naïve et la plus absolue, ce que nous pourrions appeler une confiance conjugale.

Jeanne et sir George continuaient donc de se voir à toute heure, en pleine liberté. Christophe et Jean n'y voyaient aucun mal; ils n'étaient point fâchés de faire savoir à un officier de la marine anglaise de quelle façon on entendait l'hospitalité sur les côtes de France; ajoutez qu'ils se paraient de leur nièce comme d'un joyau qu'ils étaient fiers d'exposer à l'admiration d'un étranger. Plus clairvoyant, Joseph les surveillait avec une vigilance ombrageuse; mais, quoi qu'il pût imaginer, le pauvre garçon y perdait son temps et sa peine. La jeune fille trouvait toujours, pour lui échapper ou pour l'éloigner, quelque ruse innocente, quelque prétexte ingénieux. Les accompagnait-il dans leurs excursions sur la grève, si la brise fraîchissait, Jeanne s'apercevait bientôt qu'elle avait oublié son châle ou son manteau; si le soleil brillait à pleins rayons, c'était son voile ou son ombrelle. Et le bon Joseph de courir au Coat-d'Or, pour revenir à toutes jambes, un cachemire sur le bras ou bien une ombrelle à la main. Mais vainement cherchait-il des yeux Jeanne et sir George; vainement criait-il leurs noms à tous les échos du rivage. Les deux ramiers s'étaient envolés, et quand le soir les ramenait au gîte, si Joseph faisait mine de vouloir sermonner l'enfant, Jeanne se récriait aussitôt, affirmait qu'elle avait attendu Joseph, le grondait de n'être point revenu, se plaignait à l'avance d'un rhume ou d'un coup de soleil qu'elle devrait à coup sûr à sa négligence, tout cela avec tant d'esprit et de gentillesse, que Christophe et Jean se rangeaient bien vite de son côté, et que Joseph se voyait tancé par tout le monde. Ce qui le tourmentait surtout, c'étaient les courses à cheval du matin. Jeanne partait seule, au soleil levant, accompagnée d'Yvon. Sir George ne manquait jamais de se trouver, à cette heure, sur la côte, et le serviteur lui prêtait sa monture, qu'il reprenait ensuite pour rentrer au château avec sa jeune maîtresse. Joseph, qui se doutait de ce petit manége, s'avisa de vouloir, un matin, accompagner sa

nièce à la place d'Yvon. Jeanne y consentit de bonne grace et fit faire à son oncle huit lieues au galop avant l'heure du déjeuner. Quand Joseph rentra au Coät-d'Or, il fallut l'enlever de dessus sa selle et le déposer doucement sur le coussin le plus moelleux qu'on put trouver dans la maison. Il était brisé, moulu et point tenté de recommencer.

Ainsi la cruelle enfant se jouait sans pitié de l'ame la plus tendrement dévouée. Mais telle est l'histoire de tous ces jeunes cœurs : à peine s'éveillent-ils à la passion, que tout le reste n'est plus compté pour rien. Amis, parens, famille, les affections les plus sacrées, les tendresses les plus légitimes, tout pâlit et s'efface aux premières clartés de l'amour. Rosine se serait jouée de son tuteur, quand même celui-ci eût été le meilleur des pères. L'amour est le premier chapitre du grand livre des ingratitudes.

Quel besoin d'ailleurs ces deux jeunes gens avaient-ils de ruses et de mystères? Craignaient-ils que Joseph ne surprît leurs regards ou leurs discours? Leurs discours étaient tels que l'ange gardien de Jeanne put se réjouir en les écoutant; les regards qu'ils échangèrent ne furent jamais que les plus purs rayons de leurs nobles et belles ames. Le monde entier aurait pu, sans que la rougeur montât à leur front, les observer et les entendre. Comment se seraient-ils dit qu'ils s'aimaient? chacun d'eux ne se l'était point encore dit à lui-même. Ils allaient doucement le long des grèves, s'entretenant des choses qu'ils savaient, enjoués parfois, graves plus souvent, Jeanne appuyée sur le bras de George, tous deux s'abandonnant sans défiance au charme qui les attirait. Le but le plus ordinaire de leurs petites excursions était le coin de terre qui renfermait les compagnons de George; Jeanne se plaisait à l'entendre parler de ce jeune Albert qu'il avait tant aimé et qu'elle se surprenait elle-même à regretter. Quand le soleil avait échauffé le sable fin et doré de la plage, ils se retiraient dans quelque baie mystérieuse, et là, assis l'un près de l'autre, tandis que les vagues expiraient à leurs pieds, ils lisaient un livre qu'ils avaient emporté, et qu'ils fermaient bientôt pour reprendre leurs entretiens. C'est ainsi que passaient leurs jours, et le bonheur de Jeanne eût été sans trouble, de même qu'il était sans remords, si les sombres mélancolies auxquelles sir George se laissait aller parfois n'avaient rempli son cœur d'une préoccupation incessante, mêlée d'inquiétude et d'effroi. Plus d'une fois elle avait essayé de soulever d'une main délicate le voile qui enveloppait la destinée de ce jeune homme, mais toujours vainement, et, sous

peine de paraître indiscrète, Jeanne avait dû se résigner à ne rien savoir de cette vie qu'elle n'aurait voulu connaître que pour en consoler les douleurs.

Un jour, tous deux étaient assis, ainsi que nous venons de le dire, sur le sable d'une de ces petites anses naturelles que les flots ont creusées dans le flanc des rochers qui bordent le rivage. On touchait au printemps; avril venait de naître. De petites fleurs blanches et roses, épanouies çà et là dans les anfractuosités du roc, se réjouissaient sous les chauds baisers du soleil. Les oiseaux chantaient dans les landes; la terre rajeunie mêlait ses doux parfums aux âpres senteurs de la mer. Jeanne et sir George avaient subi à leur insu ces influences amollissantes. La jeune fille était rêveuse, George silencieux et troublé. Ils avaient essayé de lire, mais le livre s'étant échappé de leurs mains, ni lui ni elle n'avait songé à le reprendre. Ils étaient si près l'un de l'autre, que parfois les cheveux de l'enfant, que lutinait la folle brise, effleuraient le visage du jeune homme enivré. Ils se taisaient; les flots jetaient à leurs pieds leurs franges d'argent; l'Océan les berçait de son éternelle harmonie; le soleil les inondait d'or et de lumière. Ce qui devait arriver arriva. Depuis long-temps attirées, leurs ames se confondirent. Sans y songer, Jeanne appuya son front sur l'épaule de George; leurs mains se rencontrèrent, et long-temps ils restèrent ainsi, muets, immobiles, abîmés et perdus dans le sentiment de leur bonheur.

A quelques pas de là, debout sur la grève, Joseph les contemplait d'un air souffrant et d'un œil jaloux. Ils étaient là tous deux, si jeunes, si charmans, pareils à deux printemps en fleur! On eût dit que le soleil les regardait avec amour, que la brise était heureuse de les caresser, et que les champs, la mer et toute la nature étaient complices de leurs félicités. A ce tableau, Joseph sentit son cœur qui s'éteignait dans sa poitrine. Il cacha son visage entre ses mains, et le pauvre garçon pleura.

Cependant le soleil commençait à descendre vers l'horizon. Jeanne et sir George se levèrent et reprirent le chemin du Coat-d'Or. Ils n'avaient point échangé une parole; c'est à peine si leurs regards s'étaient rencontrés, mais ils s'étaient compris l'un l'autre. Ils revinrent à pas lents, silencieux, écoutant le langage muet de leurs ames. Tous deux rayonnaient d'une vie nouvelle; mais tout à coup, à l'insu de Jeanne, le cœur de sir George se serra, et son front se chargea de nuages.

Lorsqu'il entra dans le salon, Joseph était si pâle et si défait, que

Christophe et Jean, qui achevaient en cet instant une partie d'échecs, se levèrent, tout effrayés du bouleversement de ses traits. Leur esprit alla droit à Jeanne.

— Que se passe-t-il? qu'est-il arrivé à Vaillance?

Tel fut leur premier cri à tous deux. Joseph s'était laissé tomber sur une chaise et tenait sa tête cachée entre ses mains.

— Parle donc, malheureux! s'écria Christophe en le secouant par le bras.

— Que se passe-t-il? répéta Jean avec anxiété.

— Ce qui se passe, mes frères! dit enfin Joseph d'une voix tremblante; vous me demandez ce qui se passe! Comment, grand Dieu! ne le savez-vous pas?

— Mais, triple oison! s'écria Jean en frappant du pied, si nous le savions, nous ne le demanderions pas.

— Eh bien! dit Joseph en faisant un effort sur lui-même, Jeanne, notre nièce, notre enfant bien-aimée, la joie de ce foyer, l'orgueil du Coät-d'Or, notre amour, notre vie enfin...

— Morte! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Morte pour nous, si nous n'y prenons garde, dit Joseph avec désespoir.

— Mais parle donc, malheureux, parle donc! s'écria Christophe d'un ton de colère suppliante.

— Eh bien! reprit Joseph, cet étranger que nous avons reçu sous notre toit, cet officier, cet Anglais, sir George.... Mes frères, maudit soit le jour où cet homme a franchi le seuil de notre maison!

Jean et Christophe étaient sur des charbons ardens.

— Eh bien! s'écrièrent-ils; Jeanne et sir George....

— Ils s'aiment!

Une aérolithe, crevant le toit du Coät-d'Or et tombant aux pieds des deux frères, les aurait frappés de moins de stupeur et de moins d'épouvante. Ils restèrent atterés, sans voix, sans mouvement, foudroyés sur place.

— C'est impossible, dit enfin Christophe; Vaillance Legoff ne peut pas aimer un Anglais.

— Jeanne n'oublierait pas à ce point, ajouta Jean, ce qu'elle doit à son nom, à son pays, à la mémoire de son père, aux cendres de Napoléon.

— Jeanne a seize ans, elle aime, elle oublie tout, s'écria Joseph.

Et il raconta ce qu'il avait vu, ce qu'il avait observé depuis l'entrée de sir George au Coät-d'Or. Non-seulement il prouva que ces deux

jeunes gens s'aimaient, mais encore il démontra clairement qu'ils ne pouvaient pas ne point s'aimer, et qu'il n'y avait d'étrange en tout ceci que l'aveuglement et la sécurité des deux oncles. Toutefois, dans tout ce qu'il put dire, il n'y avait rien de bien alarmant; mais, emporté par le sentiment jaloux qui l'aiguillonnait, Joseph mit à ce récit tant d'émotion et de chaleur, que les deux autres durent naturellement supposer le désastre plus grand que Joseph ne le pensait lui-même.

— Malédiction! s'écria Jean; puisque tu voyais tout, que n'as-tu donc parlé plus tôt?

— J'attendais, je doutais encore, répondit humblement Joseph. Je comptais sur le prochain départ de notre hôte; je craignais de troubler inutilement votre repos et celui de Jeanne.

Le marin et le soldat marchaient à grands pas dans la chambre, comme deux loups-cerviers dans leur cage. Pour bien comprendre la fureur et l'exaspération de ces deux hommes, il faut avoir bien compris déjà quel amour insensé ils avaient pour leur nièce. Qu'on s'imagine deux bêtes fauves auxquelles on vient de ravir leurs petits.

— Allons, s'écria brusquement Christophe en se jetant sur une paire de pistolets suspendus au manteau de la cheminée dans un étui de serge verte, vengeons du même coup la mort du père et l'honneur de l'enfant!... Si je suis tué, Jean, tu me remplaceras. Si Jean succombe, une fois dans ta vie, auras-tu du cœur, toi? demanda-t-il énergiquement à Joseph.

— Si tu n'as pas le courage de te battre, ajouta Jean, jure devant Dieu que tu le prendras en traître, comme il nous a pris, et que tu l'assassineras.

— Tue-le comme un chien, dit Christophe.

— C'est un Anglais, s'écria Jean; les hommes te béniront, et Dieu te pardonnera.

Ils étaient de bonne foi dans leur haine et s'exprimaient avec plus de sang-froid et de conviction qu'on ne pourrait croire. L'amour qu'ils avaient dans le cœur pouvait faire de ces hommes des chiens caressans ou des tigres furieux.

— Voici ce que je craignais, s'écria Joseph avec effroi; voici pourquoi j'hésitais, encore aujourd'hui, à vous entretenir de ces choses. Mes frères, le mal n'est pas si grand que vous l'imaginez, et ce serait l'aggraver que de s'y prendre de la sorte. Dieu merci, l'honneur de Jeanne n'est point en question; il ne s'agit ici que du bonheur et du repos de notre nièce. Vous calomniez notre enfant et notre hôte. Ils

n'ont fait qu'obéir, peut-être sans s'en douter, au charme de la jeunesse qui les entraînait l'un vers l'autre. Jeanne est aussi pure que belle; sir George...

— Est un misérable! s'écria Christophe; je le tiens pour un lâche, et me charge de le lui dire en face!

A ces mots, la porte s'ouvrit, et sir George entra, plus grave que de coutume. Il avait l'air si froid, si calme et si digne, que les trois frères restèrent un instant muets sous son regard. Enfin, Christophe déposa sur une table les pistolets qu'il tenait à la main, et marcha droit à l'étranger.

— Je répète, monsieur, que je vous tiens pour un lâche! dit-il en lui mettant une main sur l'épaule.

Après avoir ôté poliment la lourde main que Christophe venait d'appuyer sur lui :

— Monsieur, répondit sir George avec sa froideur habituelle, je doute que ce soit à moi que s'adresse un pareil langage.

— A vous-même, sir George, à vous seul. Écoutez-moi, monsieur, reprit aussitôt Christophe sans lui laisser le temps de répondre. En vous sauvant la vie au péril de la mienne, je n'ai fait que mon devoir; je ne m'en vante pas. Seulement, ce devoir accompli, j'étais quitte envers vous et ne vous devais rien. Rien ne m'obligeait, en effet, à vous ouvrir cette maison. En danger de mort, vous étiez un homme pour moi; vivant et sauvé, vous n'étiez plus qu'un Anglais. Notre nation a de tout temps détesté la vôtre. Nous autres Legoff, nous vous haïssons comme peuple, comme gouvernement, comme individus. Ce nom d'Anglais résonne mal à nos oreilles. C'est un Anglais qui a tué notre frère Jérôme. Cependant, touchés de votre malheur, nous vous avons reçu comme un frère. Vous avez pris place à notre table, vous avez dormi sous notre toit; en un mot, vous êtes devenu notre hôte. Dites, nous est-il arrivé de faillir aux lois de l'hospitalité? Avez-vous jamais rencontré céans d'autres cœurs et d'autres visages que des cœurs amis et des visages bienveillans?

— Je n'oublierai jamais, dit sir George, votre hospitalité généreuse.

— Veuillez croire que notre mémoire sera aussi fidèle que la vôtre, monsieur, et que nous nous souviendrons toujours de quelle façon vous l'avez reconnue, cette hospitalité qui a du moins eu le mérite d'être franche, cordiale et sincère.

— Que voulez-vous dire? demanda sir George avec fierté.

— Je veux dire, monsieur, s'écria Christophe d'une voix tonnante, que vous avez honteusement trahi notre confiance. Je veux dire que nous avions un trésor auquel nous tenions plus qu'à notre propre vie, et que vous avez cherché lâchement à nous le ravir. Je veux dire que vous avez indignement abusé de votre jeunesse et de notre sécurité pour séduire un cœur sans défense. Je veux dire enfin qu'en échange de l'accueil que vous y receviez, vous avez apporté à ce foyer le trouble, la honte et le désespoir.

— C'est l'action d'un traître et d'un félon, ajouta Jean. Nous sommes trois ici pour en tirer vengeance.

Immobile dans son coin, Joseph ne soufflait mot. Il s'était retiré sous le manteau de la cheminée pour laisser éclater la mine dont il avait allumé la mèche.

— Je vous comprends, messieurs, dit enfin sir George avec dignité. C'est vrai, ajouta-t-il en élevant la voix et en s'adressant aux trois frères, j'aime votre nièce. Si c'est une lâcheté et une félonie que de n'avoir pu contempler, sans en être épris, tant de grace et de charme, tant d'innocence et de beauté, vous ne vous trompez pas, je suis un félon et un traître; mais, j'en atteste le ciel, et vous en pouvez croire un homme qui ne sait point mentir, je n'ai jamais touché qu'avec vénération à ce jeune cœur, que vous m'accusez d'avoir voulu troubler et surprendre. Vis-à-vis de cette noble enfant, mon attitude a toujours été celle d'un frère grave et respectueux. Je l'aime; mais jamais mes lèvres n'ont trahi devant elle le secret de mon ame.

— Si vous l'aimez, c'est tant pis pour vous, répliqua brutalement Christophe, qui, bien que rassuré d'ailleurs, pensa que sir George voulait en arriver à une demande en mariage. Tenez, monsieur, ajouta-t-il d'un ton radouci, je vais vous parler franchement. Notre nièce, voyez-vous, c'est notre vie; nous séparer d'elle, autant vaudrait nous arracher à tous trois les entrailles. Vous êtes jeune, le monde est grand, et les femmes ne sont pas rares; vous en trouverez vingt pour une, et n'aurez que l'embarras du choix. Nous nous faisons vieux, nous autres; cette enfant est toute notre joie. Nous l'aimons au-delà de tout ce que je pourrais exprimer. Interrogez Jean et Joseph; tous deux vous répondront, comme moi, que, tant que l'un de nous vivra, Jeanne ne se mariera pas.

— Mais qui vous dit.... s'écria sir George.

— Tout ce que vous pourriez ajouter serait inutile, dit Jean en l'interrompant. Nous avons décidé que Jeanne ne se marierait jamais, et vous comprenez bien, monsieur, ajouta-t-il en appuyant sur chaque

mot, que, si nous devions nous départir d'une pareille résolution, ce ne serait point en faveur de l'Angleterre.

— Nous ne voulons pas, ajouta Christophe, que les os de notre frère se lèvent pour nous maudire.

— Ni que les os de notre empereur, reprit Jean, se dressent pour nous accuser d'avoir mêlé le sang français au sang d'Hudson Lowe.

— Sir George, dit à son tour Joseph avec douceur, que votre cœur essaie de nous comprendre. Jeanne est notre enfant adorée; elle est l'air que nous respirons et le soleil qui nous réchauffe. Songez que nous étions perdus, et que notre famille menaçait de s'éteindre dans la honte et dans la débauche, quand Dieu, pour nous retirer de l'abîme, nous envoya cet ange sauveur! Quelque digne que vous puissiez être de posséder un semblable trésor, jamais nous ne consentirons...

— Encore une fois, messieurs, s'écria sir George avec un léger mouvement d'impatience, à quoi bon tous ces discours? Je ne suis point ici pour vous demander la main de miss Jeanne; je sais mieux que personne à quel titre tant de bonheur m'est interdit et quelle serait ma folie d'y prétendre. Dieu m'est témoin, ajouta-t-il avec mélancolie, que je ne me suis pas un seul instant bercé d'un si doux espoir. Voici quelques heures à peine, j'ignorais encore le secret de mon cœur. J'ai compris, en le découvrant, qu'il ne m'était plus permis désormais d'habiter parmi vous sans forfaire à l'honneur, et je suis venu, sans hésiter, pour prendre congé de vous, mes hôtes.

A ces paroles, Christophe et Jean restèrent presque aussi stupéfaits qu'ils l'avaient été en recevant les révélations de Joseph. Joseph, de son côté, se sentit délivré d'un grand poids et se mit à respirer plus à l'aise. Tous trois furent touchés de la loyauté de sir George; mais ils se hâtèrent de la prendre au mot, peu curieux qu'ils étaient de garder plus long-temps un tel hôte, et pensant avec raison que le plus honnête loup du monde ne saurait être à sa place dans une bergerie. D'ailleurs, tout en reconnaissant que sir George venait de se conduire en tout ceci comme un galant homme, ils n'en étaient pas moins portés contre lui par un vif sentiment de rancune et de jalousie.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, dit assez sèchement Christophe, je retire les paroles un peu dures que je vous ai adressées dans un mouvement de colère que je croyais légitime alors. Si je savais quelque autre réparation qui pût vous être plus agréable, je n'hésiterais point à vous l'offrir.

— Je n'ai pas besoin de réparation, monsieur, répondit sir George avec noblesse; les paroles que vous adressiez à un lâche ne sont point arrivées jusqu'à moi.

— Nous reconnaissons sir George pour un galant homme, dit Joseph.

— Sans doute, sans doute, ajouta Jean, et, puisque sir George tient absolument à coucher ce soir à Saint-Brieuc, je vais donner des ordres pour qu'on lui selle un cheval; Yvon l'accompagnera.

— Comme il s'agit de votre repos plus encore que du nôtre, dit Christophe, je pense, monsieur, que nous aurions mauvaise grace à vouloir vous garder plus long-temps. Votre probité nous est un sûr garant que vous ne chercherez point à revoir notre nièce.

— Je vous en donne ma parole, répondit sir George avec une expression d'héroïque résignation.

Deux chevaux sellés et bridés piaffaient dans la cour du château. Près de s'éloigner, sir George promena autour de cette chambre qu'il allait quitter pour jamais un long et triste regard, puis d'une voix solennelle :

— Mes hôtes, dit-il, adieu! adieu, franchise, honneur et loyauté que j'ai trouvés assis à ce foyer! Adieu, grace et beauté dont j'emporte le parfum dans mon cœur! Adieu, demeure hospitalière dont le souvenir me suivra partout! Si mes vœux montent jusqu'au ciel, mes hôtes, vous aurez de longs jours exempts d'ennuis et de misères, et vous vieillirez dans la joie de vos ames, sous les ailes de l'ange qui habite au milieu de vous. Allons, messieurs, ajouta-t-il en tendant sa main; ma main est digne de toucher les vôtres.

A ce moment suprême, les trois Legoff se sentirent émus. Ils s'étaient pris pour ce jeune homme d'une affection vive et sincère; Joseph lui-même, malgré toutes les amertumes dont il l'avait abreuvé durant son séjour au Coät-d'Or, n'avait pu s'empêcher de rendre justice aux aimables qualités de sir George. En le voyant près de partir, sa paupière se mouilla de pleurs. Christophe lui ouvrit ses bras et le tint long-temps embrassé. Jean l'embrassa aussi à plusieurs reprises. Enfin, quand ce fut le tour de Joseph, ils se pressèrent l'un contre l'autre avec effusion et répandirent des larmes abondantes. Ils souffraient du même mal; on eût dit que leurs douleurs se comprenaient.

— Vous êtes un noble cœur! s'écria Joseph en sanglotant.

— Mais, mille tonnerres! disait Christophe en essuyant ses yeux, pourquoi ce brave garçon a-t-il été s'amouracher de cette petite fille?

— Que le diable emporte les amours! ajouta Jean avec un geste de colère.

— Adieu! adieu! s'écria sir George d'une voix déchirante, en s'arrachant des bras de Joseph; pour la dernière fois, adieu!

A ces mots, il sortit d'un air égaré, se précipita dans la cour, se jeta sur la selle du cheval qui l'attendait, et, suivi d'Yvon, partit au galop pour ne s'arrêter qu'à Saint-Brieuc.

Cependant, que faisait la jeune fille? La joie est, comme la douleur, amie du silence. Jeanne, en rentrant au Coät-d'Or, s'était retirée dans sa chambre, et, tandis que sir George s'éloignait de ces lieux pour n'y plus revenir, l'enfant s'emparait avec ivresse du bonheur qui lui échappait; elle s'abandonnait follement aux promesses de l'avenir, elle élevait avec complaisance l'édifice gracieux de sa destinée. A cet âge, l'amour n'entrevoit point d'obstacles; habituée d'ailleurs à voir ses oncles obéir en esclaves à ses plus frivoles caprices, cette jeune reine pouvait-elle supposer qu'ils résisteraient à un désir sérieux de son cœur? Il ne lui vint même pas à l'idée d'y songer. Elle refusa de descendre à l'heure du dîner, car telles sont les vraies joies de l'amour, qu'elles préfèrent parfois la solitude à la présence de l'être aimé. Jeanne avait besoin d'être seule pour écouter les mille voix charmantes qui chantaient dans son sein. Pour la première fois, elle prit plaisir à se regarder dans sa glace et à se trouver belle. Elle pleurait et riait à la fois. Elle se jetait sur son lit tout en larmes, puis courait toute joyeuse à sa fenêtre, pour contempler avec un sentiment de reconnaissance la mer, moins vaste et moins profonde que la félicité qui remplissait son ame, cette mer dont elle bénissait les fureurs, car Jeanne se rappelait avec délices la nuit orageuse qu'elle avait passée tout entière, debout, à cette même place, tandis que le canon grondait au milieu des cris de la tempête. — Il est triste, se disait-elle, je le consolerai; il est pauvre sans doute, je le ferai riche; il aime la France, je la lui donnerai pour patrie. Il me devra tout, et je serai son obligée. Nous vivrons au Coät-d'Or, nous l'embellirons de nos tendresses mutuelles. Nos oncles achèveront de vieillir près de nous; notre bonheur les rajeunira, et les caresses de nos enfans égaieront la fin de leurs jours. — A ce tableau, elle battait des mains et se plongeait dans de longs attendrissemens mêlés de pleurs et de sourires.

Yvon la surprit au milieu de ces rêves et de ces transports. Il entra sans bruit, lui remit une lettre à la dérobée, comme si Jeanne

n'avait pas été seule, puis s'esquiva d'un air mystérieux, sans avoir dit une parole.

Le frisson de la mort passa sur le cœur de la jeune fille. Elle pâlit et resta plusieurs minutes les yeux fixés avec terreur sur cette lettre qu'elle tenait sans oser l'ouvrir. Enfin elle brisa le cachet, déplia d'une main tremblante le papier qu'enfermait l'enveloppe, et lut d'un seul regard ces quelques lignes tracées à la hâte :

« J'ai dû m'éloigner sans vous voir; mais je ne veux point partir sans vous envoyer l'éternel adieu. Votre vie sera belle, si le ciel, comme je l'en prie, ajoute ma part de bonheur à la vôtre; puisse ainsi la destinée se racquitter envers moi, jeune amie! Je vais reprendre le fardeau de mes jours; mais il est une étoile que je verrai briller dans mes plus sombres nuits. Allez parfois vous asseoir sur le gazon qui couvre les restes de mon cher Albert : songez qu'il fut long-temps ce que j'aimai le mieux et le plus sur la terre. Quand le printemps émaillera les prés, cueillez quelques fleurs sur sa tombe et jetez-les une à une à la mer; souvent mes yeux les chercheront et croiront les apercevoir dans le sillage de mon navire. Vous êtes jeune, vous m'oublierez sans doute : je voudrais vous laisser un gage qui me rappelât sans cesse à votre cœur; mais les flots ne m'ont rien laissé, rien que cette petite relique. Portez-la, miss Jane, en souvenir de moi; je l'ai bien souvent interrogée; bien souvent, en la couvrant de mes baisers et de mes larmes, je lui ai demandé le secret de ma triste vie. Puisque je n'attends plus rien ici-bas, acceptez-la, c'est mon seul héritage. Il m'est doux de penser, en la détachant de mon col, que vous la suspendrez au vôtre.

« GEORGE. »

A cette lettre, était jointe une petite relique d'argent, suspendue à une chaîne de cheveux éraillés par le temps et par le frottement.

Élevée en toute liberté, nature franche et primitive, Jeanne ignorait la feinte et la dissimulation tout aussi bien que la résignation et la patience. Si chaste et si pure qu'elle ne soupçonnait même pas la réserve que les convenances imposent à la passion, elle devait, sous le coup d'une impression vraie, agir spontanément, sans réflexion, sans frein et sans entraves. Elle ne fit qu'un bond de sa chambre au salon.

Les trois Legoff s'y trouvaient encore réunis. Assis autour de

l'âtre, ils se concertaient sur la façon dont ils devaient s'y prendre pour annoncer à Jeanne le départ de sir George; ils ne se dissimulaient pas qu'il leur restait encore fort à faire, et qu'ils auraient difficilement raison de leur nièce. Joseph surtout, qui était descendu dans ce cœur, en pressentait avec effroi les révoltes et le désespoir. Ils s'effrayaient aussi tous trois de l'avenir, car ils savaient déjà par expérience combien une jeune fille est un trésor difficile à garder.

— J'espère, disait Jean, que nous voici guéris pour long-temps du mal de l'hospitalité! Le père éternel viendrait frapper lui-même à la porte du Coat-d'Or, que je ne lui ouvrirais pas.

— Mon frère, répondit Joseph, qu'effarouchait toujours l'impiété de l'ancien caporal, rappelez-vous que c'est pour avoir empêché le fils de Dieu de s'asseoir sur le banc de sa porte, que le juif errant fut condamné à marcher sans cesse ni repos.

— Que le diable vous emporte, toi et ton juif errant! s'écria Jean en haussant les épaules avec humeur. Penses-tu qu'il soit agréable d'avoir au logis un pèlerin qui lampe votre vin de Bordeaux et vous exprime sa reconnaissance en enlevant le cœur de votre nièce?

— Ils peuvent bien tous se noyer comme des rats! ajouta Christophe; que je sois pendu si je leur jette seulement le bout d'une ficelle!

— Oui, dit Jean, le sauvetage t'a bien réussi! c'est un joli succès, tu peux t'en vanter!

— Mes frères, répliqua Joseph, il ne sied pas de regretter le bien qu'on a pu faire : Dieu nous en récompense tôt ou tard, ici-bas ou là haut, dans ce monde ou dans l'autre.

— Merci! dit Jean; en attendant, tire-nous de là, ajouta-t-il en voyant la porte du salon s'ouvrir violemment et Jeanne apparaître, pâle comme un marbre, les cheveux en désordre et l'œil étincelant.

— Sir George, où est sir George? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Mon petit ange, répondit Christophe de son air le plus doux et de sa voix la plus caressante, sir George a reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Saint-Brieuc; un sloop en partance pour l'Angleterre n'attendait plus que lui pour mettre à la voile. Notre hôte a bien regretté de ne pouvoir te baiser la main avant son départ; mais tu conçois qu'il n'avait pas de temps à perdre.....

— Parti! s'écria Jeanne d'une voix ardente et brève : c'est impossible, mes oncles; sir George ne doit point partir.

— Chère enfant, dit Joseph, il reste à sir George de graves devoirs à remplir. Il a des comptes à rendre devant le conseil d'amirauté de son pays. Il y va de bien plus que sa vie, puisqu'il y va de son honneur.

— Je vous dis, moi, que c'est impossible, s'écria Jeanne avec fermeté. Il y a des raisons pour que sir George ne parte point. Il faut courir et le ramener. Ce n'est point de son gré que sir George a quitté ces lieux, je le sais, je le sens, j'en suis sûre. Il n'y a point de sloop à Saint-Brieuc prêt à partir pour l'Angleterre : le vent est contraire; je m'y connais. Vous me trompez.

— Voyons, voyons, dit à son tour Jean d'un air patelin, voici des enfantillages! En fin de compte, qu'y a-t-il de changé autour de toi? Ne sommes-nous plus tes vieux oncles?

— Oui! s'écria-t-elle en passant tout d'un coup de l'exaltation à l'attendrissement; oui, vous êtes toujours mes vieux oncles, mes bons et vieux amis, n'est-ce pas? Oui, je suis toujours votre enfant bien-aimée, ajouta-t-elle d'une voix suppliante, en allant de l'un à l'autre et en les embrassant tour à tour. Mon oncle l'amiral, vous m'avez appelée du nom de votre brick. Mon oncle le colonel, vous êtes mon parrain; je porte votre nom. C'est vous qui le premier m'avez bercée sur votre noble poitrine; c'est vous qui m'avez appris à chérir les armes de la France et la gloire de votre empereur. Et toi, mon bon Joseph, toi dont les prières sont si agréables à Dieu, je suis ton élève, ta sœur et ta compagne.

— Ah! syrène! ah! serpent! murmura Christophe en essayant, mais vainement, de surmonter son émotion.

— Puisque vous m'aimez, reprit-elle, vous ne voulez pas que je meure, car elle en mourrait, votre Jeanne!

— Mourir! s'écrièrent-ils tous trois, en se pressant autour de leur nièce.

— Mes oncles, dit Jeanne avec une noble fierté, j'aime sir George, il m'aime. Je l'ai déjà nommé mon époux dans mon cœur; si je le perds, votre nièce est veuve, et n'a plus qu'à mourir.

— Quelle folie! dit Jean; un méchant petit officier de marine qui n'a pas le sou!

— Je l'aime et je suis riche, répondit la jeune fille.

— Un maladroit, dit Christophe, qui ne sait même pas les élémens de son métier, et que l'amirauté britannique devrait faire passer par les verges, sur l'une des places de Londres!

— Qu'importe, si je l'aime? répondit Jeanne avec orgueil.

— Un jeune homme, dit Joseph, dont nous ne connaissons ni les antécédens ni la famille.

— Je l'aime et veux être sa femme, répliqua l'inflexible enfant.

— Mais, Jeanne, tu n'y réfléchis pas! s'écria Christophe. Tu oublies que sir George est Anglais, que c'est un Anglais qui a tué ton père et t'a faite orpheline au berceau!

—Songe, mon enfant, dit Joseph, que sir George appartient sans doute à la religion protestante!

—Tout cela m'est égal, répondit Jeanne. Je l'aime et le veux pour mari.

Ainsi l'on put voir aux prises, d'un côté l'égoïsme de l'amour, de l'autre l'égoïsme de la famille. Tous deux furent inexorables. On procéda d'abord, de part et d'autre, par la prière et par les larmes; on finit par en arriver aux récriminations et à la colère. Christophe, Jean et Joseph lui-même pensaient au fond que l'amour de Jeanne n'était guère qu'un enfantillage; mais, quand bien même ils en eussent apprécié toute la gravité, ces hommes n'auraient jamais consenti à donner leur nièce à sir George, tant ils étaient convaincus qu'ainsi mariée, leur nièce était perdue pour eux. Vainement donc elle les supplia; ils se montrèrent impitoyables. Vainement ils s'efforcèrent de l'amener à leur sentiment; ils la trouvèrent inébranlable.

— Chère et cruelle enfant, s'écria Joseph, qui voulut tenter un dernier effort, n'es-tu donc pas bien heureuse ainsi, et quel besoin insensé te presse d'échanger ta jeune liberté contre les soucis du mariage! Tu commences la vie à peine, et voici que déjà tu veux t'enchaîner par des liens éternels! Que manque-t-il à ton bonheur?

— Sir George, répondit Jeanne avec un implacable sang-froid.

Le pauvre Joseph ne se sentit pas le courage de pousser plus loin un discours dont l'exorde venait d'obtenir un si brillant succès.

—Va, tu n'es qu'une ingrate! s'écria Jean avec amertume.

— Oui, s'écria Christophe avec emportement, et je ne pense pas qu'il y ait jamais eu sous le ciel un cœur si ingrat que le tien. Oublie donc ce que tes oncles ont été pour toi; hâte-toi d'en perdre tout-à-fait la mémoire, si tu ne veux pas que ta propre conscience se soulève pour te maudire.

—Je vous comprends, dit Jeanne en pleurant, et je lis enfin dans vos ames. Allez, vous ne m'avez jamais aimée! Non, jamais vous ne m'avez aimée, barbares! J'ai maintenant le secret de vos égoïstes tendresses. Je n'ai d'abord été pour vous qu'un jouet, qu'un amusement, qu'une distraction. Plus tard, c'est votre orgueil qui m'a

parée et non pas votre amour. Je n'ai dû qu'à votre vanité vos caresses et vos présens. Il ne vous a plu d'embellir ma jeunesse que pour animer votre maison, égayer vos loisirs. Encore à cette heure, ce n'est point votre affection qui tremble de me perdre, c'est votre égoïsme qui se révolte et qui s'indigne à l'idée que ma destinée pourrait ne plus se borner à charmer vos journées oisives. Et c'est moi que vous accusez de cruauté et d'ingratitude! Si je pouvais vous ouvrir ce cœur, vous y verriez, hommes sans pitié, que je vous associais avec joie à tous mes rêves de bonheur. Quand je serais ingrate, d'ailleurs! s'écria-t-elle avec désespoir. Est-ce ma faute, à moi, si dans votre Coät-d'Or on se meurt de tristesse et d'ennui? Est-ce ma faute, si vous n'êtes pas à vous trois le monde entier et la vie tout entière? Que me font vos parures, vos diamans, vos bijoux, si je ne dois être jeune et belle que pour les goëlands de ces rivages! Mes oncles, prenez-y garde! j'ai de votre sang dans les veines. Vous m'avez appelée Vaillance : je suis fille à vous prouver tôt ou tard que j'étais digne de me nommer ainsi.

— Mais, malheureuse égarée! s'écria Christophe, inspiré par le diable; tu ne vois donc rien, tu ne comprends donc rien! Le mystère dont s'enveloppait sir George, la mélancolie de ce jeune homme, sa répugnance à nous entretenir de sa vie et de sa personne, tout cela ne t'a donc rien dit? Il ne t'est donc jamais arrivé de penser que sir George n'était plus libre, et qu'il était marié peut-être?

Ce fut pour Jeanne une horrible lueur. Elle se leva, fit quelques pas, poussa un cri d'oiseau mortellement atteint, et tomba sans vie dans les bras de Joseph, qui s'était approché pour la recevoir.

— Ah! s'écria Joseph, le remède est pire que le mal; vous avez tué notre enfant! Et puis, c'est un mensonge, Christophe; Dieu ne permet le mensonge dans aucun cas.

— Un mensonge! qu'en savons-nous? dit Christophe; c'est peut-être la vérité.

— Au fait, ajouta Jean, ces Anglais sont capables de tout.

On porta Jeanne dans sa chambre. A l'évanouissement succéda une fièvre ardente. Le délire s'ensuivit, et l'on dut craindre pour ses jours. Ce fut Joseph qui la veilla, car il était le seul que la jeune malade voulût souffrir à son chevet. Elle repoussait les deux autres avec horreur. Qui pourrait exprimer le désespoir de Christophe et de Jean? Surtout qui pourrait dire les remords du pauvre Joseph? — Ah! misérable, s'écriait-il la nuit, agenouillé près du lit de sa nièce et tenant dans ses mains les mains brûlantes de l'enfant; c'est moi qui

ai fait tout le mal! Mon Dieu, pardonnez-moi! pardonne-moi, ma chère infortunée! — Mais Jeanne ne l'entendait pas. Elle appelait sir George avec amour, puis tout d'un coup elle poussait un cri déchirant et cachait sa tête sous les couvertures, comme pour ne point voir un fantôme menaçant qui venait toujours se placer entre elle et son fiancé. Et vainement Joseph lui criait-il qu'on l'avait trompée et que George était libre; la malheureuse n'entendait que les cris de son propre cœur. En présence d'une si grande douleur, Joseph avait noyé ses mauvais instincts dans les larmes du repentir; volontiers il eût donné sa vie pour pouvoir assurer le bonheur de sa chère souffrante, et racheter ainsi un moment d'erreur et d'égarement. Plus d'une fois il alla supplier ses deux frères de rappeler sir George; mais Christophe et Jean répondaient, l'un qu'il fallait voir, l'autre qu'il fallait attendre. Entre leur égoïsme et leur tendresse, ce fut, on le peut croire, une lutte acharnée et terrible. Sans doute la tendresse aurait fini par l'emporter; mais le danger n'avait duré qu'un jour, et le danger passé, l'égoïsme triompha.

Le délire avait cessé, le feu de la fièvre s'était abattu. Jeanne semblait résignée, mais, en voyant son pâle et triste visage, on pouvait aisément deviner qu'elle était morte à toute joie aussi bien qu'à toute espérance. Christophe et Jean profitaient de son sommeil pour se glisser à pas de loup dans sa chambre, car elle s'était obstinée à ne point les recevoir. Ils s'approchaient de son lit, la regardaient d'un air attendri et se retiraient en pleurant comme de vrais enfans qu'ils étaient.

— Tiens, dit un jour Jean à Christophe, ça me fend le cœur de la voir ainsi! Je crois que nous ferions bien de rappeler cet enragé de sir George. Je ne l'aime pas, mille canons! mais vois-tu, Christophe, que ce soit lui ou un autre, il faudra bien tôt ou tard en passer par là.

— Je ne conçois pas, répondit Christophe, cette manie qu'ont les petites filles de vouloir se marier!

— Que diable veux-tu, mon pauvre Christophe! répliqua Jean en soupirant; il paraît que c'est partout comme ça.

— Il faut voir, il faut attendre, dit Christophe; d'ailleurs sir George est parti.

— Qui le sait? dit Jean.

— Je suis sûr qu'il est parti, affirma Christophe avec assurance.

— En ce cas, ajouta Jean avec une secrète satisfaction, nous aurons fait notre devoir et n'aurons rien à nous reprocher.

Un incident imprévu changea tout à coup la face des choses.

Durant les nuits qu'il avait passées près d'elle, Joseph avait bien remarqué que Jeanne portait souvent à ses lèvres une relique suspendue à son col. Le pieux garçon, sans s'en préoccuper autrement, s'était félicité de voir qu'au milieu de ses chagrins, sa nièce eût recours aux saints du paradis.

— Tels sont, se disait-il, les fruits d'une éducation religieuse! Quand tout nous abandonne ici-bas, les anges et les saints descendent du ciel pour essuyer nos larmes.

Cependant, une nuit que Joseph veillait seul dans la chambre de la jeune fille, il trouva par hasard la lettre de sir George que Jeanne, sous le coup de l'émotion qu'elle en avait reçue, avait négligé de serrer. Joseph lut cette lettre à la lueur voilée de la lampe; les dernières lignes le troublèrent. Il se leva, courut au lit de Jeanne; l'enfant reposait, calme et presque sereine. Joseph, en se penchant doucement, aperçut autour de son col la chaîne de cheveux qui retenait la relique de George. A cette vue, ses jambes se dérobant sous lui, il fut obligé de s'asseoir sur le bord de la couche. Enfin, d'une main tremblante, il détacha la chaîne, s'approcha de la lampe, et le jour levant le surprit à la même place, pâle, immobile, les yeux fixés sur la chaîne et sur la relique.

Ce fut le froid du matin qui le tira de la profonde stupeur dans laquelle il était plongé. Il porta ses mains à son visage pour s'assurer qu'il veillait, et que ce n'était point un rêve.

—O mon Dieu! s'écria-t-il enfin en tombant à genoux, vos desseins sont impénétrables. Vous nous frappez d'une main et vous nous relevez de l'autre. Votre bonté est plus grande encore que vos colères ne sont terribles. Soyez béni, Seigneur, et faites que ce jeune homme n'ait point encore quitté nos rivages!

A ces mots, il se précipita hors de la chambre, fit seller un cheval, et, sans prévenir ses deux frères, s'éloigna au galop en se dirigeant vers Saint-Brieuc.

— Faites, mon Dieu, qu'il ne soit point parti! répétait-il en pressant les flancs de sa monture.

Aux approches de la ville, il s'arrêta pour parler à des ouvriers du port qui se rendaient à leurs travaux. Joseph leur demanda si quelque navire n'avait pas mis récemment à la voile pour les côtes d'Angleterre.

— Non, dit l'un d'eux, à moins pourtant que le capitaine du *Waverley* n'ait appareillé cette nuit, comme il en avait l'intention.

— Impossible! dit l'autre; la brise était mauvaise.

— A minuit, le vent a tourné, ajouta un troisième, qui prétendit avoir vu, au soleil levant, du haut de la côte, un bâtiment gagner la haute mer à toutes voiles.

— Dans ce cas, dit le premier, c'était *le Waverley*.

— Ou *le Washington*, dit le second, faisant route pour l'Amérique.

— Je crois plutôt, ajouta le troisième, que c'était le brick du capitaine Lefloch se rendant à La Rochelle ou à Bordeaux.

Tandis qu'ils se disputaient pour soutenir chacun son dire, Joseph, dévoré d'angoisses, reprit sa course, et ne s'arrêta qu'à la porte du consul anglais.

En apprenant que *le Waverley* n'avait pas quitté le port, et qu'étant en réparation, il ne pourrait appareiller encore de quelques jours, Joseph rendit grace au ciel, et se fit conduire à la chambre de sir George. Lorsqu'il entra, George était accoudé sur une table, la tête entre ses mains. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se retourna et reconnut Joseph. Son premier cri fut pour miss Jane; mais Joseph, au lieu de lui répondre, s'arrêta et se prit à le considérer avec une muette et ardente curiosité. Enfin, il tira de son sein la chaîne et la relique qu'il avait détachées du col de sa nièce, et les présentant à sir George :

— Est-ce bien de vous, monsieur, lui dit-il d'une voix émue, que ma nièce tient cette relique et cette chaîne de cheveux?

— Oui, monsieur, c'est de moi, répondit gravement l'officier.

— Ne sauriez-vous me dire aussi, reprit Joseph, de qui vous tenez ces objets? Ce n'est point une indiscrétion, monsieur : il y va de notre bonheur à tous. Qui vous a remis cette chaîne et cette relique? où les avez-vous trouvées? depuis combien de temps les possédiez-vous avant de les donner à Jeanne?

— Monsieur, dit George, qu'avait gagné déjà l'émotion de Joseph, voici bien long-temps que j'adresse les mêmes questions à la destinée. Que puis-je vous répondre? La destinée ne m'a point répondu.

— Mais, sir George, du moins savez-vous de qui vous tenez cette relique et cette chaîne de cheveux? s'écria Joseph d'une voix mourante.

Il se soutenait à peine et fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur le dos d'un fauteuil.

— Je l'ignore, monsieur, répliqua sir George, qui sentait lui-même ses jambes fléchir, car le trouble de Joseph passait peu à peu dans

ses sens. Tout ce que je puis dire, c'est que jusqu'au moment où je l'ai détachée pour l'envoyer à miss Jane comme un gage de ma respectueuse tendresse, cette relique a toujours été sur mon cœur.

— Toujours! s'écria Joseph.

— Toujours, répéta le jeune homme. Mais, monsieur, ajouta-t-il, ne sauriez-vous me dire, à votre tour, où tendent toutes ces questions?

— Vous dites donc, s'écria Joseph en poursuivant le cours de ses idées, vous dites que cette relique a reposé de tout temps sur votre poitrine! Vous ignorez, dites-vous, quelle main l'a suspendue à votre cou? Mais alors, monsieur, ajouta-t-il avec quelque hésitation et comme en faisant un effort sur lui-même....., vous n'avez jamais connu votre famille?

— Vous auriez dû, monsieur, répondit froidement sir George, le deviner à mon silence et à ma tristesse toutes les fois qu'au Coat-d'Or vous m'avez fait l'honneur de m'interroger à ce sujet. Vous auriez dû surtout le comprendre à ma prompte résignation, lorsqu'il s'est agi pour moi de quitter les lieux où je laissais mon ame tout entière.

— Parlez, monsieur, parlez! s'écria Joseph; c'est un ami qui vous en supplie. Interrogez votre mémoire, consultez bien vos souvenirs, racontez ce que vous savez de votre vie.

— En vérité, monsieur, répliqua sir George surpris autant qu'ému, je ne sais si je dois...

— Si vous devez! s'écria Joseph éperdu; si vous devez! répéta-t-il à plusieurs reprises. Cette chaîne a été tressée avec les cheveux de ma mère; cette relique, c'est moi qui l'attachai, le jour de sa mort, au cou de mon plus jeune frère! C'est bien elle, voici la date que j'y gravai moi-même avec la pointe d'un couteau.

A ces mots, George pâlit, et tous deux restèrent quelques instans à se regarder en silence.

— O mon Dieu! murmura George en se parlant à lui-même de l'air d'un homme qui cherche à se ressouvenir; que de fois ne m'a-t-il pas semblé, sous le toit de mes hôtes, entendre comme un écho lointain de mes jeunes années! Que de fois n'ai-je pas cru reconnaître ces grèves solitaires! Que de fois ne me suis-je pas surpris à chercher la trace de mes pieds d'enfant sur le sable de ces rivages!

Puis il reprit après quelques minutes de recueillement :

— Je ne sais rien de mon enfance. Il me semble que la mer fut mon premier berceau. Tout ce qu'ont pu m'apprendre ceux qui

m'ont élevé, c'est qu'en février 1817, je fus recueilli sur la cime d'une vague, cramponné aux flancs d'une barque, par un brick hollandais, qui s'alla perdre lui-même en vue des côtes d'Angleterre.

— Attendez, attendez! s'écria Joseph en l'interrompant. En février, dites-vous? en février 1817! En effet, voici bien la date, ajouta-t-il en examinant les chiffres qu'il avait gravés lui-même sur le revers de la relique, et que le temps n'avait qu'à demi effacés.

— Sauvé et recueilli pour la deuxième fois, reprit George, je fus adopté par un vieux et bon midshipman, qui me fit élever avec son fils Albert. Il mourut; j'étais bien jeune encore. J'ai vu depuis tant de contrées diverses, que tous ces souvenirs sont très confus dans ma mémoire; j'ai parlé tant de langues différentes, que je ne me rappelle plus quelle est celle que je balbutiai la première. Cependant je n'ai jamais parlé la vôtre sans que tout mon cœur n'ait vibré au son de ma propre voix; j'ai toujours pensé que c'était celle de ma mère.

— Ainsi, dit Joseph en le couvant des yeux, lorsqu'on vous a sauvé, vous n'étiez qu'un enfant?

— J'échappais au berceau.

— Et vous aviez au col...

— Cette chaîne et cette relique. Mais, à votre tour, parlez, monsieur, parlez! Dites, qu'avez-vous à m'apprendre?

Joseph, qui s'était laissé tomber dans un fauteuil, se leva brusquement, écarta de ses deux mains la chemise qui cachait la poitrine de George, et, reconnaissant la cicatrice d'une blessure qu'il avait pansée autrefois lui-même sur le sein d'Hubert, il lui jeta ses bras au cou, et le pressant contre son cœur :

— Est-ce toi? s'écria-t-il d'une voix étouffée; dernier fils de ma mère, est-ce toi?

V.

Le même jour, quelques heures après la scène qui s'était passée le matin à Saint-Brieuc, Jeanne se réveilla d'un long assoupissement. En ouvrant les yeux, elle vit assis à son chevet Jean, Joseph, Christophe, et George que les trois autres appelaient leur frère. La joie et le contentement étaient répandus sur tous ces visages. George et Joseph tenaient chacun une main de Jeanne dans les siennes.

— Rêve charmant! ne me réveillez pas, murmura-t-elle; et, refermant doucement ses paupières, elle retomba dans ce demi-sommeil

qui est à l'ame comme un crépuscule : ce n'est plus la nuit, ce n'est point encore le jour. Enfin, poursuivie par un vague sentiment de la réalité, elle ouvrit les yeux de nouveau, et, comprenant cette fois que ce n'était point un songe, elle tomba dans les bras de Joseph et ne s'en arracha que pour appeler dans les siens son oncle l'amiral et son oncle le colonel. A George, pas un mot, pas un geste, à peine un regard, mais aux trois autres les caresses les plus folles et les plus tendres baisers. Cependant une sourde inquiétude grondait encore au fond de son bonheur. Tout à coup sa figure se rembrunit : Jeanne se tourna vers Christophe, et, d'une voix tremblante :

— Mon oncle, s'écria-t-elle, vous m'aviez dit qu'il n'était plus libre?

— Je t'ai dit la vérité, répliqua Christophe avec un fin sourire.

— Mon oncle, vous m'aviez dit qu'il était marié?

— Oui, s'écria Christophe, et voici sa femme, ajouta-t-il en couvrant de baisers la tête de la belle enfant.

Les quatre frères avaient décidé entre eux que leur nièce n'apprendrait qu'à l'heure de son mariage toute la vérité. Il plaisait à George de prolonger un mystère qui lui permettait de se sentir aimé pour lui-même; d'une autre part, il ne déplaisait point aux trois oncles de paraître n'avoir cédé qu'aux vœux de leur nièce, et de la laisser un peu croire à leur désintéressement.

— Je n'ai point de patrie, disait George.

— Vous avez la France, répondait Jeanne; aviez-vous donc rêvé une patrie plus belle?

— Je n'ai point de fortune, ajoutait-il.

— Ingrat! disait Jeanne en souriant.

— Je n'ai point de famille.

— Vous oubliez mes oncles.

— Songez que je n'ai point de nom.

— George! disait Jeanne en lui fermant la bouche avec sa main.

— Puisque tu l'as voulu, s'écria Jean, il a bien fallu te le donner, ce sir George!

— T'avons-nous jamais rien refusé? dit Christophe.

— Oh! vous êtes bons, s'écria Jeanne en les attirant sur son cœur.

On eût dit que le ciel avait pris pitié de la tendresse et de l'égoïsme de ces deux hommes et de Joseph lui-même, en combinant les évènemens de telle sorte que Jeanne pût se marier sans changer de toit, de nom et de famille. Nous sommes toutefois obligé d'ajouter que Christophe et Jean ne s'accommodèrent pas avec un bien vif enthou-

siasme des décrets de la Providence, Jean surtout qui, n'ayant jamais connu le petit Hubert, se souciait assez médiocrement de la résurrection de ce nouveau Moïse.

— Ah ça ! dit-il le soir à Christophe en le prenant à part, es-tu sûr que ce soit le petit Hubert? Tout ceci me semble, à moi, un peu bien romanesque et passablement fabuleux.

— Il n'y a pas à douter, répondit Christophe en branlant la tête. J'ai reconnu sur son bras gauche l'image du brick *la Vaillance* que je dessinai moi-même en traits de poudre sur le bras de notre jeune frère.

— C'est égal, dit Jean, il faut convenir que voici un gaillard bien heureux. Nous lui avons élevé sa femme à la brochette. Il faut convenir aussi que notre père a eu de jolies idées pendant mon absence.

— Que veux-tu? répliqua Christophe; tu le disais toi-même, tôt ou tard il aurait fallu en passer par là. Mieux vaut donc Hubert que tout autre. Ça ne sortira pas de la famille. Jeanne portera notre nom et perpétuera la race des Legoff.

— C'est vrai, répondit Jean, qui ne put s'empêcher de se rendre à ces raisons; mais toujours est-il que le drôle n'est point à plaindre. Une nièce, une femme, un million de dot, une famille agréable, un nom glorieux dans les fastes de l'armée et de la marine, tout cela pour une frégate perdue! Les naufrages lui ont réussi. Il avait la vie dure, le petit. Mais, mille tonnerres! ajouta-t-il avec humeur, ce cagot de Joseph avait bien besoin d'attacher un grelot au col de ce morveux d'Hubert!

— Allons, allons! maître Jean, dit Christophe; au bout du compte, lorsque vous êtes revenu sans souliers du fond de la Russie, vous n'avez pas été fâché de trouver votre chaumière changée en château et un million pour oreiller.

— Oui, répondit Jean; mais, moi, je n'épouserai point ma nièce.

— Je le crois pardieu bien! s'écria Christophe; il ne manquerait plus que cela.

Empressons-nous d'ajouter que, passé ce premier mouvement de jalousie et d'égoïsme, ils acceptèrent franchement leur rôle, et remercièrent la destinée de leur avoir envoyé pour Jeanne le seul époux qui pût satisfaire à toutes leurs exigences. Quant à Joseph, il chantait les louanges du Seigneur, et ne se lassait point de contempler les deux jeunes têtes qu'il avait tant de fois baisées l'une et l'autre au berceau.

Le bonheur et l'amour sont de grands médecins. Au bout d'une

semaine, Jeanne était tout-à-fait rétablie. Il avait été décidé que toute la famille accompagnerait George; car, bien qu'il eût recouvré sa patrie, son nom et sa famille, Hubert n'en restait pas moins, jusqu'à nouvel ordre, l'humble sujet de l'Angleterre. En effet, ils s'embarquèrent tous à bord du *Waverley*, et ce fut un voyage véritablement enchanté, excepté toutefois pour Christophe et pour Jean, qui se résignèrent difficilement à mettre le pied sur le sol de la perfide Albion. Ils déclarèrent que Londres était un horrible bourg, bien inférieur, pour les monumens, à Bignic et surtout à Saint-Brieuc. Ils avaient, dans les rues, une certaine façon de regarder les gens, qui faillit maintes fois leur attirer une mauvaise affaire. Jean, qui s'était imaginé jusqu'alors que Saint-Hélène était une prison de Londres, demanda à visiter le cachot où son empereur était mort. En moins de quelques jours, George en eut fini avec le conseil d'amirauté britannique. Jean et Chistophe s'y présentèrent pour l'appuyer de leur témoignage. Jean trouva le moyen de faire intervenir la grande ombre de Napoléon, et s'exprima en termes si malséans pour l'Angleterre, qu'on fut obligé de lui imposer silence et de le mettre poliment à la porte. Le jeune homme n'en arriva pas moins à son but. Il offrit sa démission, qui fut acceptée, et un mois ne s'était pas écoulé depuis leur départ de la France, qu'ils en avaient regagné les rivages. Ce ne fut qu'à la mairie que Jeanne apprit qu'elle épousait son oncle. On peut juger de sa joie et de ses transports, en voyant qu'elle continuerait de porter le nom que Joseph, Christophe et Jean lui avaient appris à aimer.

A l'heure où nous achevons ce récit, sept années ont passé sur le mariage de nos deux jeunes gens; c'est toujours dans leur cœur le même amour et la même tendresse. Jeanne n'a rien perdu de sa grace et de sa beauté; grave et souriante, comme il sied à une jeune mère, elle est plus que jamais l'orgueil et la joie du Coät-d'Or. Deux beaux enfans jouent à ses pieds, et ses vieux oncles redoublent autour d'elle de respect et d'adoration; — car c'est toi, ma fille, lui disent-ils souvent, c'est toi qui nous a ouvert les voies bénies du devoir et de la famille.

JULES SANDEAU.

LA RUSSIE.

III.[1]

Le Couvent de Troïtza. — Le Clergé russe.

Il y a douze grands couvens à Moscou; il y en a à Pétersbourg, à Kieff, à Smolensk, dans toutes les villes et toutes les provinces de l'ancien empire russe. De ces nombreux couvens d'hommes et de femmes, fondés par des princes, enrichis par des dons multipliés, illustrés par des traditions pieuses, il n'en est pas un qui jouisse d'une aussi grande célébrité que celui de Troïtza. La légende religieuse lui donne un caractère auguste, l'histoire un nom glorieux. Le peuple le nomme avec vénération comme un des sanctuaires de sa foi, et avec amour comme un rempart de son pays.

Le couvent de Troïtza fut fondé au milieu du XIVe siècle par saint Serge, l'humble anachorète dont toute la vie est une longue suite de miracles. Les miracles éclatent même avant sa naissance. Sa mère enceinte s'en va un jour à l'église. « Au moment où le prêtre allait lire l'Évangile, dit le naïf biographe du saint, le métropolitain Philarète (2), l'enfant qu'elle portait dans son sein jette un cri, et le répète après la communion, si fort que toute l'assemblée l'entend. L'enfant vint au monde connaissant déjà les commande-

(1) Voyez les livraisons du 1er décembre 1842 et du 1er janvier 1843.

(2) Discours sur la vie de saint Serge, prononcé par le métropolitain Philarète. Moscou 1822.

mens de l'église et les règles de l'abstinence. Quand sa mère prenait une nourriture trop substantielle, l'enfant refusait son sein comme pour lui reprocher sa faute, et il le refusait également les jours de jeûne et de carême. » On le mit à l'école avec son frère, qui fit de rapides progrès. Quant à Serge, il ne put entrer dans la science du monde : son maître le punit, ses camarades se moquèrent de son ignorance; il s'efforça de suivre les leçons qu'on lui donnait, et ne parvint pas même à apprendre à lire. Un vieillard inconnu, vêtu d'une robe de moine, qu'il rencontra par hasard dans les champs, et à qui il raconta avec douleur les vaines tentatives qu'il avait faites pour s'instruire, prononça une prière avec Serge et lui remit un morceau de pain bénit en disant : — Je te donne ceci comme un signe de la grace de Dieu et de l'entendement des saintes Écritures. Puis il le reconduisit chez ses parens et lui ordonna de lire un psaume. L'enfant n'osait, le vieillard insista; le petit Serge se soumit enfin à l'épreuve, prit le livre qui lui était indiqué, et le lut couramment. Le vieillard disparut en disant que cet enfant serait un jour le temple de la sainte Trinité. A partir de ce jour, Serge se livra avec ardeur à l'étude des Écritures; il jeûna, pria, se macéra le corps, malgré les remontrances de sa mère, qui le conjurait de ménager ses forces. Son père, qui était un riche et puissant boyard de Rostow, fut ruiné par une invasion des Tartares, et se retira avec sa femme dans un couvent. Serge s'en alla, suivi de son frère, au milieu d'une forêt épaisse, éloignée de toute habitation; puis il construisit, à quelque distance d'un ruisseau, une hutte pour lui servir de demeure, et une église qu'il consacra à la sainte Trinité. Telle fut l'origine du riche couvent de *Troïtza* (Trinité). Bientôt le frère de Serge le quitta; le saint resta seul dans sa sombre retraite comme un anachorète de la Thébaïde, exposé à la faim, à la soif, aux rigueurs du froid et aux attaques des bêtes féroces. A l'âge de vingt-quatre ans, Serge se fit sacrer prêtre par un abbé qui vint le voir. Il soutint vaillamment les combats de la chair, la lutte des passions, se jetant à genoux chaque fois qu'il sentait une tentation mondaine s'éveiller dans son cœur, et se confiant à Dieu en face de tout danger. Un jour il rencontra dans le bois un ours affamé, et lui présenta un morceau de pain. L'ours se traîna à ses pieds, accepta la pauvre nourriture du solitaire, et revint de temps en temps lui faire une humble visite.

Cependant l'odeur de sainteté du cénobite se répandit dans les environs; des hommes pieux vinrent le trouver et lui demander la permission de s'associer à sa vie austère. Il se forma autour de lui une communauté de douze religieux, qui se bâtirent des cellules à l'imitation de la sienne, et le choisirent pour leur supérieur. Cette communauté récitait dans la petite église les matines, les vêpres, les cantiques; l'office divin terminé, Serge se livrait avec un dévouement infatigable aux plus rudes travaux. C'était lui qui fendait le bois pour les autres frères, portait le grain au moulin, pétrissait la pâte, allait puiser de l'eau pour les cellules, et cousait les vêtemens et les chaussures nécessaires à la communauté. Investi par un vote unanime de la dignité de supérieur, il ne changea rien à ses modestes habitudes; il travaillait plus

que tous les autres religieux, ne prenait que la nourriture la plus chétive, et ne portait que le plus mauvais vêtement. Il soutenait par son exemple leur courage, qui, de temps à autre, vacillait, et relevait leur piété par ses exhortations. Une fois la communauté se trouva dans un état de disette effrayant; elle n'avait plus ni pain, ni grain, et n'avait pris depuis deux jours aucun aliment. Serge se mit en prières, et le lendemain un inconnu lui envoya d'abondantes provisions. Une autre fois la communauté se plaignit de l'éloignement d'un ruisseau dont l'eau servait aux besoins du monastère; Serge s'en alla dans la forêt, trouva au pied d'un arbre un peu d'eau de pluie, la bénit, et il en jaillit une source féconde, la même que l'on voit encore aujourd'hui. Quelque temps après, il ressuscita un enfant par ses prières, il guérit un boyard de ses accès de rage. Alors il devint célèbre au loin et fut invoqué de toutes parts. Les pélerinages commencèrent; les dons affluaient dans la pauvre communauté. La forêt, jusque-là si déserte et si sauvage, fut percée de côté et d'autre, traversée par des grandes routes, et des villages s'élevèrent autour des cellules. Une nuit que Serge était en prières, il entendit une voix qui l'appelait par son nom; il ouvrit la fenêtre, aperçut au ciel une lueur extraordinaire, et devant lui une grande quantité d'oiseaux; la voix mystérieuse lui dit : — Serge, Dieu a exaucé les prières que tu lui adresses pour tes frères; le nombre de tes disciples égalera celui de ces oiseaux. — Peu à peu la communauté, agrandie, enrichie, s'organisa selon les règles des couvens, d'après les avis du patriarche de Constantinople. Déjà elle donnait l'hospitalité aux pèlerins, et distribuait aux pauvres le superflu des offrandes qu'elle recevait de toutes parts, quand tout à coup la guerre éclata; les Tartares, conduits par un chef redoutable, envahirent la Russie. Le grand-duc Dmitri Ivanovitsch consulta Serge sur ce qu'il devait faire. L'homme de Dieu, après s'être mis en prières, lui dit de prendre avec confiance le commandement de ses troupes, et de marcher au-devant de ses ennemis. Pendant que la bataille s'engageait entre l'armée du grand-duc et les hordes tartares, Serge priait comme Moïse sur la montagne. Le duc remporta une victoire éclatante, et pour témoigner sa reconnaissance à Serge, à qui il attribuait le succès de ses armes, il dota de plusieurs domaines le couvent de Troïtza.

La vie du saint fut signalée par une foule d'autres miracles; mais nous ne suivrons pas plus loin la légende, légende déjà bien longue, qui nous a paru cependant offrir quelque intérêt comme expression des croyances pieuses de tout un peuple, comme tableau fidèle de la fondation et des progrès d'une grande institution. Saint Serge mourut en 1391, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Après sa mort commence une autre légende, celle du couvent qu'il a fondé. Celle-ci se continue, d'année en année, avec le même mélange de réalité et de merveilleux. Les Russes croient à la toute puissante efficacité des reliques de saint Serge, ils regardent son couvent comme un asile assuré contre tous les fléaux, et le prouvent tantôt par des faits authentiques, tantôt par de naïves traditions. L'ancienne et la nouvelle chronique de Troïtza forment à présent toute une histoire populaire qui se détache parfois sur l'histoire gé-

nérale de la nation comme une image dorée de Byzance sur les murs sombres d'une vieille église et tout à coup s'y rejoint par une action éclatante ou un lieu miraculeux.

En 1421, le corps de saint Serge fut enlevé à la tombe pour être déposé dans une châsse, et, si on en croit la sainte chronique, après avoir été enseveli pendant trente années dans la terre, n'avait pas subi la moindre altération. En 1609, une armée de Polonais, conduite par Sapieha et Lissowski, assiégea le couvent; la main de Dieu, qui protégeait les moines, émoussa les dards des Polonais, fatigua leur courage. Après seize mois d'attaques continues, d'assauts réitérés, ils se retirèrent tout honteux, n'ayant pas même pu franchir les remparts qui entourent le saint monastère. Ils portèrent leurs armes d'un autre côté, et le supérieur de Troïtza fit vendre les vases d'or et d'argent amassés dans le couvent, pour payer la solde des troupes qui essayaient de résister à l'invasion. — Les Polonais s'emparèrent de Moscou; les religieux de Troïtza, par leurs exhortations, ranimèrent le courage des Moscovites et employèrent leurs dernières ressources à rassembler un nouveau renfort de troupes, à réunir des armes et des munitions. Les Polonais, vaincus sur plusieurs points, cernés de toutes parts, poursuivis avec ardeur, gardèrent pourtant leur conquête. Moscou, au désespoir, appela à son secours les hordes tartares, qui arrivèrent dans le pays comme alliés, et le ravagèrent comme d'implacables ennemis. Le généreux cloître de Troïtza, poursuivant sa noble mission, leur envoya, pour apaiser leur avidité, les ornemens de ses autels, les vêtemens de ses prêtres : c'était tout ce qui lui restait. Les Tartares, par un sentiment de délicatesse ou de piété qu'on ne se serait pas attendu à trouver parmi eux, refusèrent les dons des moines. Quelque temps après, les Polonais évacuèrent le pays. Trois ans plus tard, ils revinrent de nouveau assiéger le cloître miraculeux qui avait déjà lassé leur patience, essayant de s'en emparer par la ruse et la trahison, et furent comme la première fois forcés d'abandonner ces remparts infranchissables. — C'est dans les murs de Troïtza que Pierre-le-Grand se réfugia avec son frère Jean tandis que la révolte des Strélitz éclatait avec des cris de mort à la porte de son palais. C'est dans ces murs que les empereurs et les impératrices de Russie viennent tour à tour chercher les sages conseils de la sagesse ou le repos de la religion. — Sur la fin du XVIIIe siècle, la peste ravagea la ville, les environs de Moscou, et n'atteignit pas les domaines de Troïtza. Soixante ans plus tard, le choléra, plus cruel encore que la peste, porta pendant plus de quatre mois la mort et la désolation à Vladimir, à Jéroslaw, à Moscou, et le fléau s'arrêta encore à dix lieues de là, aux portes du couvent. Voici un autre fait qui n'ajoute pas peu à la gloire de Troïtza : quand les Français se furent emparés du Kremlin, disent les paysans russes, un de leurs régimens se dirigea vers Troïtza, bien décidé à s'emparer du couvent et à le piller; mais Dieu ne permit pas à ces soldats impies de reconnaître la route qu'ils devaient suivre, il troubla leur intelligence et fascina leurs regards. Après avoir erré tout un jour sur le chemin qui leur était indiqué, ils se retrouvè-

rent le soir, accablés de fatigue, sous les murs de Moscou. Une main invisible leur avait dérobé l'église de Saint-Serge et les avait égarés dans les plaines de neige. Nul autre régiment, après celui-ci, n'osa recommencer cette difficile tentative.

Tant de merveilles ne se sont pas opérées à Troïtza sans éveiller dans le cœur des souverains ces sentimens de piété fastueuse qui se manifestent par des actes de munificence. Ceux-ci ont agrandi ses domaines, ceux-là lui ont donné à pleines mains, comme des rois d'Orient, des perles et des rubis. Au xve siècle, le couvent de Saint-Serge, naguère encore si pauvre et si obscur, était propriétaire et maître de plus de cent mille paysans. Un ukase de Catherine II l'a dépossédé de cette propriété; mais il lui est resté des maisons, des fermes, des enclos, et en comptant le produit de ses terres et des offrandes des pèlerins on évalue le revenu annuel du cloître à environ 300,000 fr.

Rester à Moscou sans aller à Troïtza, c'est rester à Naples sans monter au Vésuve, à Londres sans descendre sous les voûtes du Tunnel, à Stockholm sans gravir les sentiers pittoresques du Mosebacken. Troïtza est le premier nom que les Russes citent aux voyageurs et l'un des premiers édifices qu'ils lui signalent après le Kremlin. « N'irez-vous pas à Troïtza? me dit un de ces bons Moscovites qui s'était fait avec une parfaite gracieuseté mon cicérone. — Oüi, sans doute, j'y pense depuis que je suis ici. » Et le lendemain il arrivait à la porte de mon hôtel avec une large voiture à six chevaux, un postillon en tête, un cocher sur le siége, deux de ses amis à côté de lui, et les coffres remplis de verres, d'assiettes, de provisions de toute sorte. « Que dirait l'humble saint Serge, lui demandai-je, s'il nous voyait aller ainsi en pèlerinage à son couvent, avec ces bouteilles de vin de Champagne et ces pâtés de Moscou? — Saint Serge, me répondit-il avec l'accent de l'humilité chrétienne, était un homme de Dieu, et nous autres nous ne sommes que de pauvres gens du monde assujétis encore aux besoins matériels; d'ailleurs, quand vous entrerez dans nos auberges, vous verrez que nous n'avons pas pris une précaution tout-à-fait inutile. »

Nous voilà donc roulant vers Troïtza par une large chaussée, que l'on compte au nombre des belles routes de Russie, ce qui me donna une terrible idée des autres, car à chaque instant nous étions ballottés d'ornière en ornière. Mais si les ingénieurs n'ont pu vaincre les aspérités, ni aplanir les ondulations de cette prétendue chaussée, la piété en a fait un des chemins les plus animés qui existent. Tous les jours, la route de Troïtza est sillonnée par des flots de pèlerins, des familles entières qui s'en viennent de cent ou deux cents lieues portant le havresac sur l'épaule et s'arrêtant de distance en distance au bord d'un ruisseau pour faire leur modeste repas et prendre un peu de repos. Les femmes marchent pieds nus, un léger mantelet de laine gris sur la tête, un ruban sur les cheveux. Des vieillards à longue barbe s'appuient sur leur bâton et ressemblent de loin à des patriarches, tant ils ont l'attitude imposante et la figure vénérable. Des enfans courent à côté de leur

mère, demandant peut-être, comme ceux des croisades, à chaque village qu'ils aperçoivent si ce n'est pas là Jérusalem la sainte. En même temps une longue file de voitures lourdes, grossières, s'avancent péniblement sous le poids de nombreux pèlerins, et d'élégans landaus, de riches berlines emportent au grand trot de quatre vigoureux alezans quelque noble couple dans l'enceinte sacrée du monastère. On dirait une migration de tribus. Les pauvres prient le long de la route et font des signes de croix devant chaque chapelle. Les riches se bercent mollement sur leurs coussins élastiques et parlent du dernier roman qu'ils ont lu, de l'exposition du Louvre, des eaux de Carlsbad ou du chant des bohémiennes. Les pauvres sont en vérité partout les uniques enfans de Dieu. Les riches ne s'occupent des saints et de l'église que lorsque la fantaisie leur en vient, ou lorsque certaines convenances leur en font une loi. De temps à autre, les fidèles piétons qui marchent pieds nus et tête nue sur un sol rude et sous un soleil ardent, tendent une main suppliante vers l'équipage du riche, qui leur jette en courant quelques kopeks et se replonge avec délices dans le sentiment de son bien-être.

Nous traversâmes des villages de serfs pareils à ceux que j'avais vus en venant de Pétersbourg à Moscou; nous entrâmes dans de vastes auberges où le service de la cuisine est réduit à sa plus simple expression. Il est convenu que les voyageurs auront soin de se pourvoir eux-mêmes de tout ce qu'il leur faut. Le maître du caravansérail leur fournit seulement la table, les chaises, au besoin de l'eau chaude pour faire du thé, et quelques tasses ébréchées. Exiger davantage serait une prétention exorbitante. Les pauvres qui ne craignent pas d'entrer dans la salle puante occupée par la famille de l'aubergiste peuvent prendre leur part, les jours gras, d'une épaisse soupe aux choux, espèce d'*olla podrida* composée des élémens les plus substantiels, et, les jours maigres, acheter pour quelques kopeks des tartines de pain noir couvertes d'un beurre rance, ou des queues de poissons séchées. Les lois de l'abstinence s'observent ici rigoureusement, et le vendredi ou le samedi on n'obtiendrait pas à beaux roubles comptans, dans une de ces auberges, une aile de poulet, à supposer qu'il y en eût.

Nos chevaux reposés, notre dîner fini, nous remontâmes aussitôt dans notre voiture. Mes trois compagnons de voyage me charmaient par leur entretien. Je ne me lassais pas de les interroger sur l'histoire, sur les mœurs, sur la littérature de leur patrie, et ils répondaient à toutes mes questions avec une complaisance infatigable et une lucidité parfaite. Quelquefois notre causerie errait d'une contrée à l'autre, des institutions de la Russie à celles de la France, et ils parlaient de notre pays avec une grande justesse de raisonnement et une vive sympathie. Vrais Russes de cœur, dévoués avec amour à leur patrie, à sa religion, à ses lois, ils n'en dissimulaient pourtant pas les vices et les défauts; mais ils voyaient le progrès descendre peu à peu des régions de la haute société dans l'esprit du peuple, adoucir ses mœurs, combler les lacunes de l'ancienne législation, répandre de toutes parts les germes d'une

utile instruction et d'un sage développement. Ils reconnaissaient de bonne foi la barbarie du passé, les imperfections du présent, et regardaient avec confiance l'avenir.

A vingt werstes de Troïtza, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans une grotte creusée, il y a quelques années, au sein d'une colline par un moine d'un couvent voisin. Le pauvre religieux s'était imposé ce labeur comme une punition. Il sortait le soir de son cloître, et venait toute la nuit bêcher, creuser, charrier le sable et la terre. Il a lui-même ouvert cette demi-douzaine de galeries souterraines, qui s'entrelacent, se croisent comme les allées d'un labyrinthe; il a porté sur son dos les pierres nécessaires pour les affermir, maçonné leurs parois, élevé leurs voûtes, et il accomplissait cette étonnante tâche le corps chargé d'une ceinture de fer que nous pouvions à peine soulever. Son travail achevé, le religieux est mort, tout tremblant encore de n'avoir pas vécu d'une vie assez austère et murmurant d'une voix inquiète une parole de pénitence. Sa grotte est maintenant en grande vénération. Sa lourde ceinture a été suspendue à la muraille à côté de la crosse en bois sur laquelle il s'appuyait dans ses vieux jours. Des images de saints et de la Vierge ornent le fond des galeries. Tous les pélerins qui vont à Troïtza s'arrêtent là avec un sentiment de piété; un moine les attend à la porte, et les conduit avec un flambeau de souterrain en souterrain. On se prosterne devant chaque image, et on laisse, en s'en allant, tomber quelque pièce de monnaie dans le tronc de la charité. Le bon moine, en travaillant ainsi pour son salut, s'est rendu utile à ses frères. Il n'est personne qui, en parcourant sa sombre retraite, n'y laisse une pieuse offrande ou un témoignage de son admiration pour une telle œuvre de foi et de patience.

Le soir, nous arrivâmes à Troïtza. La grande place qui touche aux murs du couvent était couverte de tentes, de boutiques en planches, d'échoppes portatives. On dirait la place de Leipzig à la foire de Pâques. Seulement ces tentes et ces échoppes ne sont pas remplies, comme celles de Leipzig, des plus belles productions de l'industrie allemande et française. On n'y trouve que des étoffes communes, des ustensiles de ménage, des étalages de boulanger et de boucher, et des amas de jouets en bois et en carton, pour que les enfans emportent aussi un doux souvenir de Troïtza. Les prières des chapelles venaient de finir quand nous traversions la grande place, le cloître était fermé, et les allées pratiquées entre les boutiques, les rues voisines, la plaine entière, étaient inondées de pélerins, les uns assis par terre, comme une famille nomade, sous un lambeau de toile posé sur un piquet, d'autres savourant un verre d'eau-de-vie ou une tasse de thé dans une taverne ouverte à tous les vents; ceux-ci regardant avec une sainte avidité les images en bois et en porcelaine qui représentent les miracles de saint Serge ou de saint Nicolas, ceux-là s'arrêtant de préférence devant les tables chargées de fruits et de légumes. Une foule bigarrée errait au milieu de ces richesses terrestres et marchait de tentation en tentation. Le marchand, debout devant sa boutique, haranguait les passans, et les tirait par les pans de leur habit ou les plis de

leur robe pour les forcer à voir ses denrées. Le vendeur d'eau-de-vie agitait ses verres et ses bouteilles; le boucher balançait fièrement son grand couteau et offrait à tout venant un quartier de bœuf ou de mouton. C'était un tumulte, un tourbillon de gens de tout âge et de toute classe, religieuses en robe noire, paysannes aux longs cheveux flottant sur les épaules, pauvres en haillons, femmes du monde coquettement parées; un mélange de cris et de paroles au milieu duquel on entendait tout à coup retentir l'horloge du cloître, vibrant comme une voix austère pour rappeler à cette foule insouciante la fuite du temps et la pensée de Dieu.

En me mêlant avec mes compagnons de voyage à cette cohue bruyante, j'aperçus au milieu des magasins d'images et de médailles une boutique de libraire où l'on vendait une traduction de Shakspeare et quelques-uns de nos romans du XVIII[e] siècle, ce qui me sembla bien profane pour un tel lieu. Des groupes de bohémiennes plus profanes encore s'en allaient çà et là en vraies mécréantes, sans faire un signe de croix, sans murmurer une seule prière, épiant une occasion de larcin, et jetant quelquefois sur leur passage, par le murmure de leur voix ou l'éclair de leurs sombres prunelles, d'affreux sortiléges. L'une d'elles m'arrêta et voulut absolument me dire la bonne aventure. Elle était jeune et belle, et je me trouvais déjà très heureux de contempler la coupe gracieuse de sa figure légèrement bronzée, ses grands yeux noirs pétillant sous de longs cils, ses boucles de cheveux qui s'échappaient des plis d'un foulard trop étroit pour les contenir, et sa taille élégante, dont un tartan, jeté négligemment sur l'épaule, ne dérobait qu'à demi les légères proportions. Je lui abandonnai donc très facilement ma main; elle la retourna, la regarda, consulta une vieille sorcière qui l'accompagnait et lui servait sans doute de guide dans cette belle science de la divination; enfin elle m'annonça le plus charmant avenir. Le moyen après cela que je ne sois pas parfaitement heureux? C'est la plus jolie fille de Bohême qui s'est portée garant de ma fortune, et il ne m'en a coûté qu'un rouble pour entendre prononcer par une voix si douce une si riante prédiction.

Le lendemain, les cloches sonnèrent dès le matin. Le carillon tinta gaiement dans toutes les coupoles. Au lever du soleil, nous vîmes se dérouler autour de nous une vaste plaine, coupée par de légères collines, parsemée de groupes d'arbres et d'habitations champêtres. Dans un affaissement de terrain est la petite ville de Troïtza, composée presque tout entière de magasins et d'hôtelleries, vivant du passage des pélerins, comme Baden ou Bagnères du séjour des baigneurs. Au centre de la cité s'élèvent les remparts du couvent, ces fiers remparts qui n'ont guère que cinq pieds d'épaisseur et qui ont soutenu pourtant deux siéges opiniâtres. Ils ont quatre à cinq toises de haut, et sont traversés au dedans de leur enceinte par deux galeries couvertes. C'était là que la troupe des religieux se rassemblait au temps des Polonais pour lancer sur ses adversaires les dards acérés et les balles ardentes; c'est là que, dans les jours pacifiques, les moines vont se promener dans l'intervalle des offices. Au-dessus de cette barrière illustrée par deux vic-

toires, on voit briller les dômes argentés, les coupoles élancées du couvent. Là chaque jour de l'année est un jour solennel; la fête d'un martyr ou d'un apôtre, d'une vierge ou d'un cénobite, qui se passe ailleurs sans faste et sans bruit, se célèbre à Troïtza par maint carillon joyeux et mainte cérémonie pompeuse. Le calendrier des autres églises n'a qu'un petit nombre de jours vraiment mémorables; celui de Troïtza est, du 1er janvier au 31 décembre, écrit en lettres d'or.

Au premier appel des cloches, nous vîmes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans sortir de toutes les maisons de la ville, de toutes les boutiques de la place, et se diriger vers la porte du couvent. Nous nous joignîmes à cette multitude, et pour la première fois je mesurai du regard, non sans surprise, l'immense espace renfermé entre les remparts du monastère. Il y a là neuf églises et une chapelle, trois corps de logis, un palais occupé par l'académie de théologie, et un autre édifice habité en partie par l'archimandrite. Toutes les églises étaient ouvertes, tous les autels éclairés par des lampes d'argent et des cierges, et les reliques exposées à la vénération des fidèles. Dans la cathédrale, l'archevêque lui-même officiait, l'encens fumait, les moines chantaient; les parois d'or et d'argent de l'iconostase, les couronnes de diamans des images de saints, étincelaient à la lueur de cent bougies. L'archevêque, la mitre en tête, s'avança entre deux prêtres revêtus comme lui de chappes éblouissantes, et traversa la nef portant à chaque main un candélabre d'or qu'il tournait de côté et d'autre pour bénir le peuple. Les moines étaient rangés sur des stalles à droite et à gauche du sanctuaire, et chantaient en chœur le *Kyrie eleison*. Il me sembla que pour des hommes qui ont fait vœu d'abstinence et qui chaque jour répètent les prières les plus humbles, ils avaient la figure bien riante et le regard bien animé. Tous portent une longue barbe arrangée avec soin; leur chevelure, partagée sur le front en deux bandeaux, tombe en grosses boucles sur les épaules; on dirait qu'elle sort des mains du coiffeur. Une longue robe noire leur descend jusque sur les talons; quelques-uns la font faire en étoffe de laine, d'autres en velours. Avec ce vêtement féminin, ces cheveux si artistement bouclés, beaucoup de petits novices qui n'ont point encore de barbe au menton ressemblent parfaitement à de jeunes filles. Ceux qui ont la physionomie plus mâle ne sont guère plus imposans. Tous ces moines paraissaient en général fort peu édifiés eux-mêmes de la cérémonie religieuse à laquelle ils prenaient part, et ils chantaient avec distraction, comme des gens qui accomplissent une tâche journalière plutôt qu'un acte de piété. Un seul (mais celui-là n'est plus moine, c'est leur chef actuel, leur archimandrite) se distinguait entre tous par son attitude sérieuse, par la majesté de sa démarche, le recueillement de sa physionomie. Il était jeune encore et d'une beauté tout orientale : une barbe noire comme de l'ébène, des yeux noirs, un étonnant mélange de fierté et de douceur dans tous les traits, une expression d'audace vaincue dans le regard et de résignation virile sur les lèvres : Faust converti ou Manfred repentant. On dit que son enfance

s'est passée dans un palais, qu'il a trouvé près de lui, tout jeune, au milieu du monde, les rêves trompeurs qui devaient le séduire et le péril qu'il n'était pas assez fort pour affronter. On dit que son cœur a fait un doux et triste roman. A Dieu ne plaise que j'arrache d'une main profane le voile mystérieux qui recouvre à présent cette vie agitée. Le noble prêtre a cherché dans les murs du couvent un refuge à ses angoisses, et dans l'exercice des devoirs religieux une consolation à ses regrets. Puisse la paix du ciel descendre comme un baume salutaire dans tous les replis de son ame! Rien qu'à le voir, on éprouve ce sentiment de sympathie qu'inspire une douleur dignement supportée, et quiconque a causé avec lui a été pénétré des graces de son esprit et de l'onction de sa parole.

Tandis que je le regardais avec une curiosité pleine de respect, les moines continuaient leur chant monotone, auquel se mêlaient de temps à autre les voix d'un chœur d'enfans qui produisaient un effet charmant. L'archevêque redescendit le long de la nef sur un tapis de pourpre, puis remonta à l'autel. La foule s'écarta à son approche, se resserra dès qu'il se fut éloigné, se pressa et s'étendit jusque dans le chœur, faisant des signes de croix, murmurant à voix basse d'inintelligibles prières, se jetant la face contre terre. Selon la loi de l'Évangile, tous les rangs ici sont confondus. Le grand seigneur avec ses plaques en diamans est debout au milieu des paysannes, la femme du monde se voit entourée de moujiks. Il n'y a de siéges réservés que pour le prélat et les prêtres. Ce mélange produit un désordre qu'on ne remarque pas dans nos églises catholiques; c'est à qui s'approchera le plus près de l'autel et des reliques, et le plus fort ou le plus hardi est le plus heureux. Le bras robuste de l'ouvrier écarte les petites mains délicates qui essaient de lui fermer le passage; le pauvre en haillons franchit intrépidement tous les obstacles pour jouir des magnificences de l'église. On se heurte, on se coudoie, on se précipite vers l'autel avec une ardeur sauvage. C'est une effervescence de piété déréglée, un tumulte qui ressemble à celui d'un spectacle populaire.

La messe terminée, une partie de cette assemblée orageuse se retira, comme fatiguée de la lutte; mais des centaines de gens étaient encore là, qui attendaient l'archevêque au sortir du sanctuaire pour lui baiser les mains et se prosterner devant lui. Pour moi, je m'éloignai en silence, comparant cet office de la religion grecque à ceux de notre religion, à ces messes d'une pauvre église de village, célébrées avec tant de simplicité et de recueillement devant une communauté qui suit en silence les mouvemens du prêtre, qui se lève à l'Évangile comme pour attester hautement les règles de sa foi, et tombe à genoux, la tête penchée vers la terre, les mains jointes sur la poitrine, au son de la clochette qu'une main d'enfant agite sur les marches de l'autel.

L'heure du dîner venait de sonner. Nous entrâmes dans le réfectoire, où tous les moines étaient assis sur deux lignes parallèles. On leur servit une soupe de gruau, du poisson, des légumes et des cruchons de *quass*. Il me parut que c'était un repas assez comfortable; seulement les convives étaient d'une saleté repoussante. Dans une chambre voisine, on servait un dîner à

peu près semblable à une douzaine de religieuses qui étaient venues là en pélerinage, et, sous une longue voûte sombre et humide, plusieurs pauvres se partageaient les chaudières de soupe et les morceaux de pain noir que la charité du couvent leur distribue chaque jour.

La demeure des moines est spacieuse et élégante. Le mot de cellule est trop modeste pour en donner une juste idée. Chacun d'eux a pour lui seul une chambre à coucher, un cabinet qui lui sert d'oratoire, et un salon de réception. J'ai trouvé là des tapis étendus sur le parquet, des canapés, des gravures assez mondaines, et des livres; mais ces livres ne donnent pas, à vrai dire, une haute idée de l'instruction des religieux. Plusieurs pauvres prêtres d'Islande ont dans leur misérable cabane des ouvrages français, allemands, danois. Dans le salon si paré et si coquet des moines de Troïtza, je n'ai vu que des ouvrages russes, des recueils de sermons, des traités de théologie, et quelques dissertations d'histoire.

Troïtza est pourtant le siége d'une de ces académies ecclésiastiques qui remplacent en Russie nos séminaires. Elle fut fondée à Moscou en 1673, sous le règne du tsar Théodore, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ce n'était d'abord qu'une simple école destinée à raviver les études du clergé, qui, par suite des troubles politiques, étaient tombées dans un déplorable état de décadence. Dix ans après, cette école fut agrandie et honorée du titre d'académie. Ses élèves furent investis de plusieurs priviléges notables; ils ne reconnaissaient d'autre juridiction que celle de leurs maîtres, et pendant tout le temps de leurs études ils ne pouvaient être arrêtés que sur l'accusation d'un crime capital. Les professeurs venaient pour la plupart de la Grèce; quelques-uns d'entre eux, choisis par le patriarche de Constantinople, étaient des hommes d'une vraie distinction, et rendirent d'importans services au pays où ils étaient appelés. Les leçons se faisaient en grec et en latin.

En 1814, toutes les écoles du clergé ayant subi une nouvelle réforme, celle de Moscou fut transportée à Troïtza. On y compte à présent quinze professeurs et cent trente élèves. Cette académie ecclésiastique possède une bibliothèque de dix-huit mille volumes environ, parmi lesquels on remarque une collection de Bibles dans toutes les langues connues, et un Pentateuque hébreu écrit sur parchemin en 1142. La durée des études à l'académie est de quatre années. Les deux premières sont consacrées à l'enseignement de la philosophie, de ses divers systèmes et de son histoire, de la littérature moderne et ancienne, nationale et étrangère, de l'histoire des autres peuples et de celle de Russie. Les élèves doivent en outre suivre le cours de statistique, de géographie ancienne et moderne, de mathématiques, de sciences naturelles, de langues grecque, française, allemande. Pendant les deux autres années, ils étudient la théologie dogmatique, le droit canon, la polémique, l'exégèse, l'archéologie biblique et ecclésiastique, et l'hébreu. Ce programme d'études est assez large, malheureusement il est restreint dans l'exécution par toutes les réserves politiques, historiques, religieuses, qui entravent l'éducation en Russie, et surtout l'éducation du clergé. L'aca-

démie est d'ailleurs placée en dehors des attributions du ministère de l'instruction publique. Elle est régie par une conférence ecclésiastique soumise à l'inspection immédiate du métropolitain de Moscou. Elle a sous sa dépendance quarante-une écoles de paroisse, quarante-une écoles de district, et neuf séminaires secondaires. Ceci m'amène à parler de l'organisation du clergé russe. Il est divisé comme on sait en deux classes, désignées sous les noms de clergé noir et de clergé blanc.

Le clergé noir est celui qui se consacre aux pratiques de la vie religieuse dans l'enceinte des couvens. Tous les moines, à quelque ordre spécial qu'ils appartiennent, portent une robe noire appelée *talar*, un grand chapeau noir, rond, sans ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme. La plupart entrent dès leur jeunesse dans le cloître, y reçoivent leur éducation, et montent de grade en grade. Les moines seuls peuvent arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ils justifient ce privilége par des études plus larges et plus fortes que celles du clergé blanc, par une existence plus austère, et vouée à un célibat perpétuel.

Les membres du clergé nommé par opposition *clergé blanc* portent une longue robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar de la même couleur, à larges plis et à larges manches. Ils laissent, comme les moines, tomber leur barbe sur leur poitrine, et flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Leur tête est couverte d'un grand bonnet en velours ordinairement brun, quelquefois rouge, et orné d'une bande de fourrure. Lorsqu'ils officient, ils se revêtent, ainsi que les moines, d'un costume beaucoup plus éclatant. Les richesses de nos églises catholiques ne sont rien, comparées à celles des églises grecques. J'ai déjà parlé de ces couronnes de diamans, de ces bouquets d'émeraudes et de rubis qui ornent les images des saints, de ces lames d'or et d'argent qui recouvrent l'iconostase. Chaque cloître, chaque grande église renferme un trésor, que la foule ne voit qu'en partie aux principales fêtes, mais que l'on déroule avec empressement les autres jours aux regards des curieux. Ce sont les chasubles, les chapes, les étoles des prêtres, les mitres des hauts dignitaires, tissues d'or et d'argent, parsemées de perles et de pierres précieuses. Une grande salle du couvent de Troïtza est du haut en bas remplie de ces vêtemens splendides, dons des princes et des empereurs, conservés depuis des siècles avec un singulier mélange d'orgueil et de piété. Le moine qui nous conduisait d'armoire en armoire nous regardait de temps à autre, comme pour jouir de notre surprise et de notre admiration. On eût dit une jeune femme étalant avec une joie naïve sa parure de fiancée et ses robes de bal. La robe en laine grossière de saint Serge, placée au milieu de ces richesses orientales comme un monument de l'antique humilité des cénobites russes, fait un étrange contraste avec les tissus d'or et de perles qui l'entourent. Plusieurs hommes du peuple qui s'étaient glissés à notre suite dans la chambre du trésor posèrent avec respect leurs lèvres sur cette robe. Aucun d'eux ne s'avisa de rendre le même hommage à la chasuble éblouissante des archevêques et des métropolitains.

Les prêtres du clergé blanc sortent en grande partie des petits séminaires, où ils ne reçoivent qu'une instruction très incomplète. Ils sont placés dans les paroisses de campagne ou dans les domaines seigneuriaux, et portent le titre de *popes*. Quelques-uns, ayant étudié dans les académies ecclésiastiques, obtiennent par là le droit d'entrer dans un presbytère plus important, et d'arriver au rang des *protopopes*, qui remplacent à peu près nos curés de canton. Dès leur entrée en fonctions, tous doivent être mariés; s'ils deviennent veufs, ils ne peuvent se remarier de nouveau, et sont forcés d'abandonner leurs cures pour se retirer dans un couvent. Aussi n'y a-t-il pas de femme plus choyée que la femme d'un pope russe, et pas un sort n'est plus enviable que le sien dans les conditions obscures de la vie. Elle peut être tant qu'elle voudra nerveuse et capricieuse : son mari, si rude qu'il soit, se gardera bien de contrarier ses fantaisies. Au moindre danger qui la menace, il a peur de perdre avec elle ses joies paternelles, son toit, sa liberté. La pauvre femme, de son côté, a grand intérêt à ménager les jours de son mari, car, s'il vient à mourir, elle est forcée de quitter l'humble domaine qui entoure le presbytère, et se trouve seule dans le monde, sans ressource aucune et sans autre espoir que celui de rencontrer par hasard quelque jeune prêtre qui, au sortir du séminaire, daigne l'épouser.

Pour se consoler de leur retraite et de leur célibat, les popes qui entrent au couvent après leur veuvage ont une perspective qui leur était rigoureusement fermée tant qu'ils vivaient dans les liens du mariage. Ils peuvent alors aspirer aux titres suprêmes de la hiérarchie ecclésiastique; mais il est rare qu'ils s'abandonnent à cette pensée ambitieuse, et bien plus rare encore qu'ils la réalisent. Leur savoir est trop borné, leurs habitudes sont trop rustiques, pour qu'ils puissent décemment remplir quelques fonctions élevées. Le progrès qui se manifeste de toutes parts en Russie n'a pas encore pénétré dans les rangs du bas clergé, ou, s'il commence à y pénétrer à présent, on n'en distingue pas encore les résultats. Tels les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui, incultes et sans élan, conservant des mœurs grossières ou souillés de vices impardonnables. Les Russes reprochent à notre clergé de s'immiscer dans l'examen des questions politiques, dans les actes du gouvernement, et ils ne remarquent pas que, si nos prêtres sont parfois un peu trop ambitieux, les leurs tombent de plus en plus dans une nullité désespérante; que les nôtres sont les premiers maîtres de l'enfance, les premiers instituteurs du peuple, et que les leurs n'exercent pas la moindre influence sur les communautés confiées à leur direction; que notre clergé enfin est souvent à la hauteur des idées les plus avancées de l'époque, et que le leur est en arrière de toutes les classes civilisées de la Russie. Non certes, il n'y a pas de danger que les pauvres popes s'avisent jamais de commenter les articles d'un ukase impérial et d'en entraver l'exécution; mais leur soumission absolue aux lois du pouvoir temporel n'est point le résultat d'une humilité éclairée : c'est le fait d'une ignorance passive, impuissante et résignée. Dans beaucoup de presbytères, les popes ne se distinguent de leurs

paroissiens les plus grossiers que par leur robe et leur coiffure. Le paysan les respecte quand il les voit à l'église; hors de là, il les traite avec une insultante familiarité. Il y a parmi le peuple russe des sarcasmes particuliers, des proverbes injurieux qui ne tombent que sur les popes, des superstitions qui les offensent et qui se perpétuent de siècle en siècle. Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné : Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois?

L'éducation religieuse que les popes donnent aux enfans n'exige pas de leur part de grandes connaissances. Ils remplacent le raisonnement par la prière, l'instruction par les pratiques traditionnelles. A peine un enfant est-il né, qu'au risque de le faire mourir on le plonge trois fois dans l'eau du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; à peine a-t-il l'usage de la parole, qu'on l'oblige à se confesser et qu'on l'admet à la communion. Quelquefois même, quand il tombe malade, on lui donne la communion comme un remède temporel. Les pauvres popes ne peuvent pas enseigner ce qu'ils ne savent point. Dans les séminaires, ils ont appris machinalement par cœur quelques résumés d'histoire et de géographie en latin et en russe sans y recueillir aucune idée. Ils s'en tiennent à la lettre même des leçons qu'on leur donne et ne poussent pas plus loin leurs investigations; les dogmes de l'église leur sont expliqués avec une précision minutieuse, systématique, et quand ils subissent un examen, ils n'ont qu'à répéter mot pour mot les réponses qu'ils ont dû graver dans leur mémoire; il ne leur est pas permis de s'écarter de la ligne rigoureuse qui leur est tracée, de se laisser aller à une fantaisie de symbole ou de dissertation. Un jeune écrivain allemand (1) qui a passé plusieurs années en Russie cite un curieux exemple d'un de ces examens. Les jeunes séminaristes sont réunis autour d'une urne qui renferme diverses questions écrites en latin; l'un d'eux prend celle-ci : *Quid est angelus?*

LE PRÊTRE. — Bien; dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un ange?

L'ÉLÈVE. — C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

LE PRÊTRE. — C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel?

L'ÉLÈVE. — Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

LE PRÊTRE. — Pardon; on peut très bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel?

UN AUTRE ÉLÈVE. — On en compte douze légions.

LE PRÊTRE. — Et combien dans chaque légion?

L'ÉLÈVE. — Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

LE PRÊTRE. — Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

(1) Kohl, *Reisen im inneren von Russland und Polen.*

L'élève multiplie quatre mille cinq cents par douze et montre un total de cinquante-quatre mille.

Le prêtre. — Bien. De quel sexe sont les anges?

L'élève. — Il serait difficile de le dire au juste.

Le prêtre. — C'est vrai ; mais quelle est leur forme extérieure? Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtemens portent-ils quand ils se montrent aux hommes?

L'élève. — Des vêtemens qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

Le prêtre. — Très bien.

Les popes sont pauvres, et cette pauvreté est une des causes radicales du peu de respect que les paysans leur témoignent, et bien souvent des vices qu'on leur reproche. Ils cultivent eux-mêmes, pour en tirer tout le produit possible, l'enclos et les champs joints à leur presbytère. Ils vivent, comme le paysan, d'une vie de labeur, et, quand ils en trouvent l'occasion, oublient, comme le paysan, avec la cruche de quass et le flacon d'eau-de-vie, le poids de leur misère. Tout en condamnant leur ignorance, leurs habitudes grossières, on ne peut en vérité s'empêcher de regarder avec un sentiment de sympathie et de pitié ces pauvres prêtres sans force et sans pouvoir, humbles d'ailleurs, patiens, et pleins de tolérance. Le simple serf les traite souvent à peu près comme ses égaux, le gentilhomme affecte à leur égard une supériorité dédaigneuse, la loi civile ne leur reconnaît aucun privilége. Ils peuvent être, comme tous les sujets de l'empire russe, envoyés en Sibérie, dépouillés de leur caractère sacerdotal, et condamnés à servir dans l'armée parmi les simples soldats.

Le clergé noir, qui a fait son éducation dans les couvens, est en général instruit, éclairé, et, sous tous les rapports, beaucoup plus respectable et plus respecté que celui des campagnes, quoique la chronique scandaleuse mêle parfois des cloîtres d'hommes et de femmes à de singulières histoires. C'est ce clergé qui enseigne, qui écrit, et occupe exclusivement les grandes dignités ecclésiastiques. La plus élevée était autrefois celle de patriarche. Au XVIe siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tsars et pouvaient entraver leur pouvoir. L'empereur de Russie n'a plus à craindre une telle rivalité; il est lui-même le chef souverain, le patriarche de son église. Il la dirige et la gouverne comme bon lui semble. Toutes les affaires ecclésiastiques doivent être, il est vrai, traitées par une sorte de sénat spécial composé de plusieurs prélats, et qui porte le titre de saint-synode. Le président actuel du saint-synode est un colonel de cavalerie aide-de-camp de l'empereur : je laisse à penser ce qu'il reste de liberté au vénérable sénat sous ce régime militaire.

Le plus haut titre qui existe à présent en Russie est celui de métropolitain. Il y a un métropolitain à Moscou, un autre à Kieff, un troisième à Pétersbourg. Les deux premiers ont les siéges les plus anciens; le troisième occupe, par sa résidence dans la capitale, le plus important. Viennent en-

suite les archevêques et évêques de première, seconde et troisième classe. Au-dessous des évêques sont les archimandrites, ou abbés des couvens; après eux la hiérarchie ecclésiastique compte encore les protopopes, les popes, les archidiacres, les diacres et les sacristains.

Tous les grands dignitaires qui officient dans les églises avec des vêtemens d'or et d'argent, des mitres chargées de perles et de pierreries, et auxquels on prodigue dans la conversation, dans les lettres qu'on leur adresse, les titres de saint et de très saint, ne reçoivent qu'un traitement très modique. Celui des métropolitains ne s'élève pas à plus de 4,000 francs par an, celui des archevêques ne dépasse pas 3,000. On leur assigne, il est vrai, encore une part dans les rentes de certains couvens, on leur donne une maison en ville, une maison à la campagne, et ils perçoivent, comme les simples prêtres, un droit de casuel pour les mariages, baptêmes, enterremens auxquels ils assistent; mais tout compté, bon an mal an, le revenu du métropolitain ne peut guère être évalué qu'à 30,000 francs, et celui de l'évêque à 10,000.

Plusieurs hommes ont illustré ce clergé par leur savoir et leurs travaux. D'une de ses académies sont sortis le premier poète russe, Lomonosoff, et le premier orateur de l'église russe, Platon. Malgré le haut rang qu'il occupe et la considération qui l'entoure, ce clergé me semble, comme le clergé blanc, isolé du mouvement général de la nation, et comme lui arrêté forcément dans une situation passive et stationnaire. Tant qu'il en sera là, il pourra entretenir le goût des pratiques extérieures chez les fidèles prosélytes de la religion grecque, inculquer à leur esprit la croyance aux miracles et le respect des images saintes; mais je ne pense pas qu'il exerce une grande influence sur le développement moral et intellectuel du peuple.

Les églises russes sont pour la plupart bâties sur un modèle uniforme. A l'extérieur, elles présentent un édifice carré sur lequel surgit une haute coupole ronde, massive, appuyée sur un rang circulaire de colonnes, surmontée d'une croix posée sur un croissant, symbole sans doute du triomphe de la religion grecque, de l'asservissement des Mongols et des hordes tartares; à chaque angle, une coupole plus petite s'élève, peut-être en l'honneur des quatre évangélistes, autour de la grande, qui représente l'image suprême du Christ. Quelquefois il n'y a que trois coupoles représentant la Trinité. Les unes sont peintes en bleu et parsemées d'étoiles d'or comme la voûte du ciel, d'autres argentées, et la plupart dorées. De loin, on les voit s'élancer au-dessus des villes et des villages, scintiller comme une flèche ardente au milieu d'une enceinte de remparts, briller comme une auréole à l'horizon. A l'intérieur s'offre une nef étroite, obscure, coupée par d'énormes piliers et revêtue du haut en bas d'images peintes sur un fond d'or, de figures gigantesques de saints, d'apôtres qui étendent de longs bras et tournent de grands yeux sombres vers l'assemblée. Point de sculptures, le dogme grec les rejette, mais une quantité de tableaux vieillis, noircis, où l'on ne voit que les mains et le visage; le reste du corps est recouvert d'une plaque d'argent ou de vermeil qui imite les plis onduleux d'un vêtement; la tête est entourée d'un cercle d'or

compact ou de plusieurs rayons de diamans; le cou et la poitrine sont très souvent parsemés de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Devant chacune de ces images sont suspendues des lampes d'argent que l'on allume aux jours de fête, des candelabres où des fidèles font brûler des cierges pour honorer le saint qu'ils invoquent ou pour donner plus d'efficacité à leur prière. Parfois ceux qui accomplissent cette œuvre pie se trouvent à une grande distance du lieu vénéré auquel ils consacrent leur hommage. Quand je partis de Pétersbourg pour Moscou, un Russe, qui venait de gagner un procès, me pria de faire brûler pour lui un cierge devant l'image de la Vierge qui orne la cathédrale de l'Assomption. Il y a des cierges à tout prix, pour toutes les fortunes et tous les degrés de piété et de reconnaissance. C'est l'église elle-même qui les vend, c'est le sacristain qui en recueille les restes pour les fondre de nouveau.

Mais toutes les richesses qui revêtent les murailles ne sont rien encore, comparées à celles de l'iconostase, haute et large barrière qui s'étend sur toute la longueur de la nef et s'élève parfois jusqu'à la voûte. C'est, comme son nom l'indique, une galerie d'images, ornées seulement de dorures dans les petites églises, couvertes, dans les grandes cathédrales, de tout ce que la dévotion a pu imaginer de plus splendide, et la générosité des empereurs, de plus éblouissant. Il y a trois portes à cette barrière : celles de droite et de gauche s'ouvrent facilement aux curieux; celle du milieu, qu'on appelle la porte impériale, est presque toujours close: l'empereur et les prêtres qui officient ont seuls le droit de la franchir. Derrière cet iconostase est le sanctuaire. A l'heure de la messe, le prêtre est là devant l'autel qui dit les prières, fait les invocations, mêle dans le calice le pain et le vin. Pendant ce temps, les moines et les autres prêtres chantent dans le chœur. Leur chant n'est pas accompagné comme le nôtre de l'harmonie solennelle de l'orgue et ne se compose pas d'autant de psaumes et de versets. C'est, du commencement à la fin de l'office, la répétition presque continue de deux seuls mots, *gospodi pomilui* (*Kyrie eleison*), modulés sur tous les tons, depuis la basse la plus vibrante jusqu'au fausset le plus aigu; puis une longue prière pour l'empereur et l'impératrice, pour leurs fils et leurs filles, leurs gendres et leurs parens.

Au moment de la consécration, la porte sacrée de l'iconostase s'ouvre; on aperçoit le prêtre penché sur son calice, le sanctuaire resplendissant d'or et de lumière. Les fidèles se jettent la face contre terre, se relèvent, se prosternent de nouveau et redoublent leurs signes de croix. Ils n'apportent point de livres de prière à l'église et n'unissent point leur voix au chant des prêtres; ils répètent seulement à voix basse le *Kyrie eleison* et manifestent leur piété par des prosternations et des signes de croix continus. La messe finie, le prêtre s'avance au bord de la nef et bénit l'assemblée au nom de la Trinité et de la Vierge, de saint Jean, de saint Joseph et de sainte Anne, de saint Antoine et de saint Nicolas et de tous les saints ermites.

Il n'y a pas de peuple qui reçoive plus de bénédictions sacerdotales que le

peuple russe. Il lui en faut pour lui et pour ses alliés, pour les maisons qu'il habite et la terre qu'il cultive, pour ses moissons et ses bestiaux, pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il veut entreprendre. Le 6 août de chaque année, les églises sont pleines de pommes et de poires que les prêtres bénissent. Jusque-là aucun vrai croyant n'aurait osé manger un fruit. A peine la cérémonie religieuse est-elle terminée, que tout le monde se précipite sur les corbeilles arrosées par la main du prêtre. Chacun s'en va les poches et les mains pleines, savourant, dévorant ces fruits consacrés. Ce n'est pas une sensualité grossière qui anime toute cette foule, ce n'est pas un hommage qu'elle rend à la païenne Pomone, c'est un sentiment de foi et de piété qui la domine. Le 6 janvier, on bénit les fleuves et les rivières. Le prêtre s'avance en grande pompe sur le rivage, fait faire une ouverture dans la glace, et y plonge par trois fois une croix en récitant des prières. Aussitôt les femmes accourent avec des vases, des seaux pour puiser cette onde consacrée; les hommes se la disputent et la boivent à longs traits. On se presse, on se heurte, on s'arrache les verres et les bouteilles. C'est une lutte de plusieurs heures, une lutte entre la force et l'adresse, l'audace et l'habileté. Une fontaine de vin coulant sur l'une de nos places publiques un jour de fête nationale ne produirait pas plus de rumeur.

Cette même église, qui bénit tant de choses, a aussi ses heures de malédiction. Il y a un certain jour où, dans la cathédrale de Pétersbourg, au milieu d'une assemblée nombreuse, le chantre de l'église qui a la voix la plus éclatante prononce tour à tour les noms des hérétiques les plus célèbres, les noms des hommes qui ont jeté le trouble et le désordre dans l'empire russe: le nom de Boris Godunow, qui usurpa le trône des tsars; de Mazeppa, le fougueux chef des Cosaques; de Pugatscheff, qui se fit passer pour Pierre III, et à chaque nom il jette le cri d'anathème, qui résonne sous toutes les voûtes. L'église est ce jour-là resplendissante de lumières et inondée d'encens comme pour une grande fête. Le métropolitain est à l'autel, revêtu de ses habits sacerdotaux; un chœur d'enfans répète d'un ton plaintif et mélodieux la sentence d'anathème. A peine cette série de condamnations est-elle terminée, que les prêtres recommencent à bénir le peuple et l'état, et tous les princes de la maison de Romanow, depuis le premier tsar de leur race jusqu'à l'empereur régnant, car la religion grecque est une religion de paix et de mansuétude. Les saints qu'elle vénère le plus sont surtout ceux qui ont vécu dans une humble retraite, construit des couvens, pratiqué les pieuses leçons de la charité chrétienne. Elle a dans ses cérémonies des invocations spéciales pour les saints ermites, et l'évangéliste qu'elle préfère, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé de Dieu (1). Je ne connais qu'un seul grand acte de persécution qu'on puisse réellement attribuer à l'église gréco-russe, c'est celle que

(1) Dans les livres religieux du culte grec, l'Évangile de saint Jean est toujours placé en tête des autres.

l'archevêque de Novogorod exerça vers la fin du xve siècle contre la secte juive (1). Les autres furent l'œuvre d'un gouvernement qui, sous une apparence de zèle religieux, cachait une intention de conquête et une idée de souveraineté absolue. L'église même a mis l'épée dans le fourreau et s'est vouée à une existence passive : elle écrit peu et prêche peu. Du commencement à la fin de l'année, elle répète son cri de miséricorde, son *Kyrie eleison*, et n'enseigne à ses prosélytes que des pratiques d'humilité. Subjuguée dès les premiers siècles de son origine par le despotisme de l'Orient, et privée par son schisme du puissant appui qu'elle aurait trouvé dans la papauté, elle n'a pu, comme l'église de Rome, se mêler aux grandes agitations sociales du moyen-âge, intervenir dans la cause des peuples et des rois, distribuer des empires et briser des couronnes. Les tsars moscovites ont assoupli le clergé russe à leur volonté, et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice. Au xvie siècle, Ivan IV, surnommé à juste titre le terrible, chassait les métropolitains de leur siége, jetait en prison ceux qui avaient le courage de condamner ses crimes, pillait les églises, enlevait les trésors des couvens. L'archevêque Levnidas, de Novogorod, ayant refusé de consacrer le quatrième mariage d'Ivan, le farouche grand-duc le fit coudre dans une peau d'ours et déchirer tout vivant par des chiens. Après avoir répudié trois femmes, assassiné son fils, il insultait encore à la religion, en envoyant, comme une suffisante expiation de ses scandales, une aumône aux quatre patriarches d'Orient.

Sur la fin de son règne, ce prince cruel gouvernait le clergé de ses états avec un pouvoir absolu. Il avait enlevé aux évêques leurs priviléges de juridiction, il assemblait lui-même les conciles et décidait en dernier ressort de toutes les affaires spirituelles. Les prélats devaient obéir à ses ordres comme s'ils venaient de Dieu même, et, par un ukase du 12 avril 1552, il institua un tribunal de laïques pour veiller à la moralité des prêtres (2). L'ordonnance qu'il rédigea pour ce tribunal est un des documens historiques les plus curieux qui existent. Elle se compose de cent articles, et offre une triste peinture de l'ignorance, de la superstition et de la grossièreté de mœurs de la Russie au xvie siècle (3). Qu'il nous soit permis d'en citer quelques

(1) Cette secte professait un dogme mêlé de judaïsme et d'athéisme. Elle fit de rapides progrès, et, pour la détruire, on eut recours aux moyens les plus barbares. L'archevêque de Novogorod condamnait les hérétiques à d'affreux supplices, et quelquefois les faisait jeter sur des bûchers ardens.

(2) J'emprunte la plupart de ces détails à un ouvrage très intéressant qui doit paraître prochainement en français et en allemand : *De l'Église ruthénienne et de ses rapports avec le saint-siége*, par M. Aug. Theiner. Chez Débécourt.

(3) On a publié, il y a quelques années, à Londres, un autre document qui donne une singulière idée de l'ignorance ou de la fourberie des prêtres russes. C'est un passeport pour l'autre monde délivré, le 30 juillet 1541, par un métropolitain de Kieff, et adressé directement à saint Pierre. Les prêtres accordaient ces recomman-

passages. Nous choisissons de préférence ceux qui se rapportent au clergé, afin de ne pas nous écarter de notre sujet. L'article 4 est ainsi conçu : « Ce n'est point le salut de son ame qu'on va chercher dans les couvens, mais bien le repos et les jouissances corporelles. Les archimandrites traitent dans leurs cellules des convives étrangers; les moines ont des domestiques; ils ne rougissent pas de faire venir des femmes; ils vivent dans la joie et les plaisirs, et dissipent les biens des couvens. Désormais il n'y aura qu'une table dans chaque couvent, les moines devront congédier leurs jeunes domestiques, et s'abstenir de rechercher aucune femme; ils ne devront avoir ni vin ni hydromel, et ne pourront aller courir les villes et les bourgades pour passer le temps. »

A l'article 12, il est dit : « Le clergé devra veiller particulièrement à ce que certains abus honteux et dignes du paganisme disparaissent entièrement. Ainsi, lorsqu'un combat judiciaire doit avoir lieu, on voit des sorciers prétendre lire dans les étoiles à qui sera la victoire. Ces hommes de peu de foi ont entre les mains d'absurdes livres aristotéliques et astrologiques, des zodiaques, des almanachs et autres ouvrages qui ne sont remplis que d'une science païenne. Le jour de la Pentecôte, ils versent des pleurs, poussent des cris, se répandent dans les cours des églises, hurlant et sanglotant, frappant des mains et chantant des chansons diaboliques. Le matin du jeudi saint, ils brûlent de la paille et appellent les noms des morts; les prêtres mettent du sel sur l'autel, et cherchent à guérir les malades avec ce sel. De faux prophètes courent de village en village, nus, sans chaussure aux pieds, les cheveux épars; ils tremblent de tout leur corps, se roulent par terre, et racontent des apparitions de saint Anastase et autres. Des troupes de possédés, qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cent hommes, tombent tout à coup dans un village, vivent aux frais des habitans, s'enivrent, et finissent par dépouiller les voyageurs. Les enfans des boyards fréquentent en foule les cabarets, où ils perdent tous leurs biens aux jeux de hasard. Les hommes et les femmes vont ensemble aux bains, et l'on a vu des moines ne pas rougir d'y aller avec des nonnes. On achète, dans les marchés, des lièvres, des canards et des coqs

dations pour le paradis à prix d'argent et plus ou moins cher, selon le rang et la fortune de ceux qui désiraient emporter un tel sauf-conduit dans leur cercueil. Voici la forme dans laquelle elles étaient ordinairement conçues : « Je soussigné, évêque ou prêtre de ....., reconnais et certifie que N....., porteur de ce billet, a toujours vécu parmi nous en vrai chrétien, faisant profession de la religion grecque, et, quoiqu'il ait quelquefois péché, il s'en est confessé et a reçu l'absolution, la communion, et la rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et les saints, il a jeûné et prié aux heures et saisons ordonnées par l'église, il s'est fort bien gouverné avec moi, qui suis son confesseur, en sorte que je n'ai point fait difficulté de l'absoudre de ses péchés et n'ai pas sujet de me plaindre de lui. En foi de quoi lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, le voyant, lui ouvre la porte éternelle. » (*British and foreign Review*, juillet 1839.)

de bruyère étouffés; on mange du sang et des boudins, contrairement aux lois écuméniques; on suit les usages des Latins, on se rase la barbe, on coupe ses moustaches, on porte des vêtemens étrangers, on jure par le saint nom de Dieu; enfin, et c'est là ce qu'il y a de plus déplorable, ce qui attire sur un peuple la colère de Dieu, la guerre, la famine, la peste, on se livre à la sodomie. »

Plus loin, le grand-duc ajoute : « De toutes ces coutumes hérétiques, il n'en est pas de plus condamnable que celle de se raser la barbe. L'effusion de tout le sang d'un martyr ne saurait racheter cette faute. Raser sa barbe pour plaire aux hommes, c'est violer toutes les lois, et se déclarer l'ennemi de Dieu, qui nous a créés à son image. » Cent ans plus tard, Pierre-le-Grand voulait obliger les Russes à se raser la barbe. De toutes les réformes qu'il osa tenter, celle-ci était sans aucun doute l'une des plus hardies.

En 1581, Boris Godunow, qui avait besoin de l'appui du clergé pour se faire pardonner le meurtre de son souverain légitime et affermir son usurpation, institua de son autorité privée le patriarcat de Moscou, et consacra lui-même dans l'église du Kremlin le prélat investi de cette dignité. « Très saint père, lui dit-il en lui mettant la mitre sur la tête et la crosse dans la main, très digne patriarche, père de tous les pères, premier des évêques de toute la Russie, patriarche de Russie, Wladimir, Moscou, etc., je te donne le pas sur tous les évêques, je te confère le droit de porter le manteau de patriarche, la calotte d'évêque et la grande mitre, et ordonne qu'en tout mon pays tu sois reconnu et honoré comme patriarche et frère de tous les patriarches. » Cette institution, qui n'avait d'autre arbitre que celui du pouvoir temporel, ne devait pas fort embarrasser, comme on le voit, les successeurs de Boris Godunow. Aussi, lorsque Pierre Ier en vint à songer qu'il ne lui serait pas inutile de joindre à son autorité de tsar l'autorité suprême de patriarche, il n'eut besoin que d'un léger subterfuge pour s'emparer de ce nouveau pouvoir. En 1720, il rassembla à Moscou les métropolitains, archevêques et évêques de son empire, et leur demanda s'ils voulaient s'unir à l'église romaine. Sur leur réponse négative, il s'écria : « Je ne reconnais d'autre légitime patriarche que le patriarche de l'Occident, le pape de Rome, et puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. » Puis il lut les nouveaux statuts du saint-synode. Tous les assistans les signèrent et jurèrent de les observer.

Depuis ce temps, les souverains russes sont restés maîtres absolus de l'église. Le saint-synode n'est qu'une assemblée délibérante à laquelle on abandonne tout au plus certains droits administratifs. C'est l'empereur lui-même qui tranche les questions importantes et juge les cas litigieux; c'est lui-même qui assigne à ses fidèles sujets un rang dans ce monde et une place éternelle dans l'autre. Par une singulière condescendance, l'église russe ne reconnaît d'autres saints que ceux qui ont été canonisés avant le schisme d'Orient, mais l'empereur peut lui-même, par le simple fait d'une ordon-

nance que saint Pierre est tenu de respecter, créer des légions d'élus auxquels il donne seulement le titre de bienheureux. Chacun de ces bienheureux a quelque vertu spéciale; celui-ci protège les pélerins, celui-là vient en aide aux plaideurs, cet autre est très utile dans un accès de fièvre. Les moines recueillent avec soin les ornemens de ces bienheureux de création impériale et les offrent aux regards de ceux qui le demandent moyennant un léger salaire. Il n'y a pas long-temps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus grand miracle, rapport du saint-synode, décision de l'empereur qui appelle à l'état de bienheureux le prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel; on transporte pompeusement les membres du nouvel élu dans une châsse splendide; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre; on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend par la rumeur publique que c'était un homme fort vicieux qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur, qui, cette fois, se fâche sérieusement et publie un autre ukase par lequel il destitue l'impudent métropolitain de ses fonctions de bienheureux et condamne son vil cadavre à être transporté en Sibérie. Voilà comment les souverains de Russie gouvernent les affaires religieuses. Dieu lui-même n'a plus guère à s'en occuper; ils mettent le ciel dans leurs églises et l'enfer dans leur Sibérie.

Cependant, en l'année 1595, l'union projetée depuis long-temps entre l'église romaine et l'église *ruthénienne* (1) fut accomplie. Les ruthéniens conservaient leur rituel en langue slavonne et leurs offices grecs; leurs prêtres conservaient le privilège de se marier, mais ils se soumettaient à l'autorité pontificale et la reconnaissaient journellement en associant le nom du pape à leurs prières; de là les persécutions exercées par les souverains russes. Catherine II, cette Sémiramis si honteusement adulée par les philosophes du XVIIIe siècle, Catherine II ne pouvait se résigner à l'idée de voir des prêtres de son empire admettre une autre suprématie que la sienne et prier pour un autre pouvoir. Elle engagea la lutte avec l'église ruthénienne, cette humble et pacifique église, et la poursuivit opiniâtrément, tantôt par la ruse, tantôt par la violence. Il y a dans le crime une sorte d'ivresse fatale, ou, pour mieux dire, un commencement de justice providentielle qui pousse le coupable d'égarement en égarement jusqu'à ce qu'il ait comblé dans son aveugle délire la mesure de ses forfaits. Le partage de la Pologne fut un de ces crimes honteux qui jettent une tache ineffaçable au front de ceux qui l'ont commis; il entraîna à sa suite

(1) L'église ruthénienne comprenait les évêchés de Kieff, Léopol, les provinces de la Podolie et de la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernemens de Smolensk, Czernikow, Poltawa, Karkow et Ecatherinoslaw, en tout plus de dix millions d'ames

mille autres crimes dont le gouvernement russe ne se lavera jamais. Par sa première et sa seconde spoliation, Catherine s'emparait de la plus grande partie des paroisses ruthéniennes; elle avait solennellement promis de respecter les priviléges et le culte religieux de ses nouveaux sujets (1); à peine les eut-elle asservis à son joug, qu'elle oublia tous ses sermens. Les prêtres de l'église ruthénienne furent circonvenus de toutes parts. Pour les ébranler dans leur foi et les rendre parjures à leurs engagemens, on employait tour à tour les offres et les menaces. S'ils résistaient aux harangues pompeuses des émissaires de Catherine, on les chassait de leurs presbytères, on les jetait dans les cachots. Les gouverneurs des provinces avaient ordre de les traiter militairement, et ils exécutaient cet ordre à la lettre. Les couvens du clergé-uni étaient frappés d'interdiction ou dépouillés de leurs biens, les prélats arrachés violemment de leur siége, les humbles pasteurs de campagne remplacés dans leur chapelle par des prêtres schismatiques, et envoyés comme des malfaiteurs en Sibérie. En vain le monde catholique se montra-t-il tout ému de ces persécutions, en vain le pape et l'impératrice Marie-Thérèse essayèrent-ils, par leurs lettres et leurs exhortations, d'en adoucir la rigueur : Catherine était sourde à toutes les remontrances. Elle voulait être le patriarche absolu de son empire; quel patriarche! Les arrêts d'une juridiction servile, le knout, les bannissemens, les pillages et les cruautés de toute sorte, servirent ses ambitieux desseins. En 1774, le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg disait : « La religion catholique a beaucoup souffert dans la partie de la Pologne qui vient d'être soumise à l'impératrice de Russie. On a enlevé plus de douze cents églises aux Grecs-unis pour les donner aux schismatiques. » En 1795, l'archevêque schismatique de Mohilew annonce « que dans l'espace d'une année, grace aux sages dispositions de l'impératrice de toutes les Russies, plus d'un million de ruthéniens-unis des deux sexes et de toutes les classes ont été ramenés à la foi russe. » Enfin, on a fait le calcul que dans le cours de vingt-trois années (1773-1796) l'église unie de Russie avait perdu cent quarante-cinq couvents, neuf mille trois cent seize paroisses et huit millions de fidèles.

Sous le règne de Paul Ier et d'Alexandre, cette malheureuse église, ainsi froissée, appauvrie, écrasée, retrouva quelque repos et respira plus librement. Alexandre avait l'ame noble et généreuse. Nous en avons eu la preuve en France, à l'époque de la restauration, lorsqu'il tempérait par son pouvoir et calmait par sa douceur les exigences de l'Angleterre et la brutalité sauvage de Blücher. Les idées de mysticisme qu'on lui a si amèrement reprochées s'alliaient dans son cœur à de hautes idées de philantropie et de liberté sociale, et ce n'est pas lui qui aurait voulu troubler la conscience de ses sujets par l'unique désir d'ajouter un prestige de plus à son pouvoir.

Les persécutions contre le clergé ruthénien ont recommencé sous le règne

(1) Manifeste publié à Saint-Pétersbourg, le 5 septembre 1772. Traité de Grodno du 13 juillet 1793.

de Nicolas, non point, comme on l'a prétendu, après la révolution de Pologne, mais dès l'année 1830, et cette révolution n'a fait que donner au tsar un nouveau prétexte pour continuer ses rigueurs. Tout ce qui avait déjà été essayé avec tant de succès par Catherine : astuce et menaces, système de séduction et d'intimidation, harangues des missionnaires, ordonnances des gouverneurs, arrêts d'exil et d'emprisonnement, tout a été renouvelé maintes fois dans les derniers temps. Dans cette œuvre de violence et d'oppression, Nicolas n'a pas, nous devons le dire, le mérite de l'invention; il n'a fait que suivre la route frayée par sa noble aïeule, mais il l'a suivie avec une merveilleuse opiniâtreté, et il l'a embellie de plusieurs ukases assez ingénieux. En 1833, il a remis en vigueur une ordonnance de Catherine promulguée en 1795. Cette ordonnance prescrit « de punir comme rebelle tout catholique, prêtre ou laïque, de condition obscure ou élevée, toutes les fois qu'on le verra s'opposer, soit en paroles, soit en action, au progrès du culte dominant, ou empêcher, de quelque manière que ce soit, la réunion à l'église russe de familles ou de villages séparés. »

Appuyés sur le texte de cet édit, les gouverneurs ont envoyé dans les villes, dans les campagnes, des missionnaires schismatiques. Quiconque essaie de résister aux exhortations de ces satellites du pouvoir est aussitôt dénoncé et traité comme un sujet rebelle. En 1835, on a vu un riche gentilhomme du district de Vitepsk, M. Makowiecki, dépouillé de ses biens et exilé en Sibérie, parce qu'il persistait dans sa foi religieuse. Souvent ces missions produisent des scènes sanglantes. Les prêtres du schisme arrivent dans un village, escortés d'une troupe de soldats : les paysans se révoltent, la lutte s'engage, et les pauvres ruthéniens, qui n'ont pu être gagnés par la persuasion, sont subjugués par la terreur et vaincus par la force. Il y a quelques années, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitans, et leur déclara qu'ils devaient, par l'ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent; les soldats fondirent sur eux le sabre à la main; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère : les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux.

Quelquefois les autorités russes, pour éviter de tels conflits, ont recours à la fourberie. On séduit par des offres d'argent, par quelques misérables denrées, souvent par un peu d'eau-de-vie, un certain nombre de paysans; on leur fait signer une pétition pour demander la réunion de leur communauté à l'église impériale, puis un beau jour arrive le délégué du gouverneur qui réunit les habitans de la paroisse et leur dit que l'empereur, dans sa sollicitude paternelle, n'a pu résister à leurs touchantes prières, et qu'il les admet tous dans le sein de l'église grecque. Le fameux acte d'union de Polock, chanté en termes si pompeux par les journaux russes, est dû à une de ces honteuses manœuvres. Trois évêques du rite ruthénien, éblouis par les pré-

sens, par les promesses de toute sorte du gouvernement, déclarèrent en 1838 qu'ils se ralliaient, eux et les fidèles de leurs diocèses, à l'église russe; mais leur métropolitain ne voulut jamais adhérer à ce pacte menteur, et la moitié des membres du clergé ruthénien le rejeta avec la même opiniâtreté.

Le gouvernement poursuit son œuvre d'oppression par tous les moyens qui sont en son pouvoir; rien ne lui coûte pour en venir à son but, ni les mesures les plus rigoureuses, ni la violation de tous les principes de justice. La guerre qu'il a livrée à l'église ruthénienne, il la dirige à présent contre l'église catholique de Pologne avec la même audace et la même violence. En 1839, il a publié une ordonnance en vertu de laquelle tout catholique condamné pour quelque crime au knout, au travail des mines, à l'exil, est libéré de tout châtiment s'il se fait schismatique. En 1842, il s'est approprié, par un simple ukase, tous les biens de l'église catholique situés dans l'empire. Par un autre édit, il ordonne que tout enfant né d'un mariage mixte, c'est-à-dire grec et catholique, sera de droit élevé dans la religion grecque. Le conseil chargé spécialement de la direction des affaires catholiques embarrassait encore le gouvernement : il lui a enlevé son autorité et l'a incorporé au synode russe. L'académie ecclésiastique de Wilna pouvait de temps à autre donner un utile conseil ou prêter un appui aux catholiques opprimés : il l'a transférée à Pétersbourg.

Tous ces actes d'illégalité, tous ces abus de pouvoir, s'accomplissent silencieusement sous le manteau de la censure et du despotisme. Nul journal n'ose signaler un seul de ces faits scandaleux. La police russe suit de près les opprimés; leurs lettres sont ouvertes, leurs relations épiées, et leurs plaintes n'arrivent pas au-delà des frontières. Le pape lui-même a long-temps ignoré les souffrances, les angoisses du clergé catholique de Russie et de Pologne. Le gouvernement russe, habile à profiter de toutes les circonstances, déclarait que, puisque le souverain pontife n'intervenait point dans cette lutte de l'église impériale contre l'église ruthénienne, c'est qu'il lui importait peu que le clergé catholique se ralliât au rite grec. Le souverain pontife a su enfin les persécutions exercées contre les catholiques, il a publié les documens qui constatent l'œuvre de spoliation et de cruauté du gouvernement russe, et il a adressé à l'empereur Nicolas de grandes et touchantes paroles (1).

Cette noble voix du père de l'église sera-t-elle entendue? Cette plainte profonde, partie de la capitale du monde chrétien, pénétrera-t-elle dans le cœur de celui vers qui elle est dirigée? Hélas! nous n'osons le croire. L'empereur de Russie veut avoir l'omnipotence absolue, il a déjà celle des nobles, de l'armée, du peuple, il lui faut encore celle de l'église : la crainte qu'inspirent ses agens dans les provinces, les rigueurs qu'il emploie, la coupable indifférence des autres nations, tout le sert dans ses projets. Il veut user du des-

(1) *Allocuzione della santita di nostro signore Gregorio*. P. P. XVI. Roma 1842. 1 vol. in-folio.

potisme dans toute l'étendue du mot, il en usera, et nous qui avons déjà assisté quatre fois aux tortures, au morcellement de la Pologne, si Dieu ne vient en aide à ce malheureux pays, nous pourrons bientôt voir la destruction d'un de ses derniers élémens d'indépendance et de vitalité, la chute radicale de ses églises catholiques. Des rives de la Vistule jusqu'aux plages d'Arkangel, des provinces de la mer Baltique jusqu'aux plaines de l'Asie, tout le clergé sera soumis à la volonté absolue du tsar. Le clergé russe est déjà depuis long-temps subjugué, terrassé, incapable par son ignorance, ses vices grossiers et sa misère, de tenter un généreux effort, d'exercer quelque ascendant moral et intellectuel sur les communautés qu'il administre. Le clergé ruthénien a été, comme nous venons de le voir, vaincu par la ruse et la violence. Le clergé catholique de Pologne, qui se distingue par sa noblesse de caractère et son instruction, qui s'appuie sur un peuple nombreux dont il a, dans toutes les époques, soutenu le courage, partagé les malheurs, résiste seul encore avec énergie à l'oppression; mais s'il n'est soutenu plus efficacement par le pape, qui est son chef principal, par les catholiques d'Allemagne, de France, d'Italie, il succombera aussi dans la lutte inégale où il est engagé. Alors l'empereur de Russie sera le pontife universel de ses immenses domaines; le couvent de Troïtza sera le temple de la religion impériale, et les colonels de cavalerie seront ses prophètes.

X. MARMIER.

LA

LITTÉRATURE ILLUSTRÉE.

S'il est une vérité qui commence à n'être plus un paradoxe, c'est que les conquêtes morales de la philosophie, de l'art, de la littérature, tendent de plus en plus à devenir les seules possibles en Europe. Désormais les peuples devront surtout leur supériorité historique à des invasions d'idées; leur influence se pèsera moins au nombre de leurs armées qu'au poids de leur génie. La France a pu gagner ou perdre des batailles, et cependant ce fut dans le siècle dernier, où elle a subi le plus de mécomptes à la loterie de la guerre, que sa prépondérance s'est le plus étendue et le plus affermie dans le monde. Matériellement et politiquement, elle était abaissée, diminuée; mais par ses livres, ses créations, ses prédications écrites, elle transformait l'Europe en se transformant elle-même. Ses chefs-d'œuvre étaient autant de victoires intellectuelles qu'elle remportait sur les nations voisines.

Si donc notre littérature a fait notre force au dehors, si elle nous a placés haut dans l'admiration des peuples, si elle a préparé partout l'application de nos principes par l'étude de notre langue, si elle a enseigné à tous le respect de notre génie, nous devons, au point de vue politique et dans un amour-propre national bien compris, pieu-

sement conserver et développer toutes nos traditions de grandeur intellectuelle. La France doit demeurer un atelier des idées, et ne pas déchirer ses titres de noblesse littéraire au milieu des nations, qui n'ont intellectuellement qu'une patrie commune.

Les peuples, comme les individus, n'obtiennent cette supériorité de l'esprit qu'à la condition d'accomplir des œuvres sérieuses. Il leur faut une foi élevée et une conscience inébranlable dans leur travail, et non pas chercher, dans le commerce de l'esprit, à frauder leurs concitoyens et les étrangers. Il faut qu'ils aient l'intention bien avouée à eux-mêmes, bien évidente pour tous, de donner à leurs ouvrages le caractère de l'utilité, de la durée. L'écrivain ne relève que de ses convictions, de ses inspirations; fausses ou justes, puissantes ou faibles, il ne doit jamais aliéner le droit de les livrer entières à la masse qui les reçoit, qui les juge et qui les classe.

Malheureusement, nos écrivains se sont laissés déposséder du plus glorieux de leurs priviléges, de l'initiative. Ils ne choisissent plus leurs sujets, ils les subissent; ils ne dirigent plus la pensée publique, ils se laissent diriger eux-mêmes et enrôler par les spéculateurs. Ainsi s'explique cette décadence toujours croissante de la littérature française; de là cette multiplication insensée d'œuvres destinées à l'oubli.

Cependant ce sont les seuls coupables de cette grande prévarication de l'intelligence qui gémissent le plus haut du discrédit de la librairie; ils s'étonnent de ce qu'on ne veut plus acheter de livres nouveaux, et, au lieu d'éditer des livres sérieux, de former ainsi le goût public, ils cherchent au contraire à le tromper en exploitant d'inintelligentes et passagères fantaisies. C'est ainsi que nous avons vu s'accroître, dans une proportion vraiment prodigieuse, cette littérature qu'on ne peut nommer d'aucun nom, qui est aux trois quarts faite par les dessinateurs.

L'industrie ne relève pas de la critique; il lui est loisible de porter ses capitaux où elle l'entend, de mettre dans la circulation les œuvres qu'il lui plait d'y jeter. Si la librairie française trouve son intérêt à se transformer en magasin d'estampes et de gravures, nous aurons sans doute le droit de nous plaindre de voir la littérature déposer la première de toutes les souverainetés et marcher à reculons vers la civilisation mercantile de l'Amérique. Nous qui savons que les grands peuples se font par les grandes littératures, que, les esprits une fois affaissés et dégradés, les institutions tombent rapidement; nous qui croyons qu'Homère n'a pas fait moins pour la nationalité grecque que toutes les victoires d'Athènes, nous pourrons voir à regret cette

dernière déroute des idées, de la science et de l'art devant les marches et les contre-marches de l'industrie. Mais nous saurons comprendre que la librairie, aveugle instrument de sa fortune, n'est pas chargée, à ses risques et périls, de l'enseignement des peuples. Simple et modeste commerce, elle livre au public ce qui lui rend des bénéfices.

Heureusement pour la France et pour le monde, ce duel illogique entre les bons livres et le succès de vente n'existe pas; la librairie se ruine à multiplier ces publications éphémères qui séduisent un moment l'acheteur, mais qui ne le trompent pas long-temps. Il en résulte néanmoins un immense préjudice pour les œuvres sérieusement pensées, consciencieusement écrites. L'intelligence, tout intelligence qu'elle est, se trouve soumise à des conditions matérielles de diverse nature.

Il y a chez les peuples, quoiqu'à leur insu, quoique sans accord préalable et sans texte écrit, un budget régulier pour toutes leurs dépenses. De même qu'on peut dire que la France consomme à peu près chaque année la même quantité de vins, de blés ou de soieries, elle consomme aussi la même quantité de livres. Il y a une économie collective dans les masses, qui fait que les dépenses sont balancées. Or, il arrive aujourd'hui que, par les commissions, les visites à domicile, les sollicitations de tout genre, les fanfares des annonces, on force la main à l'acheteur; on s'adresse à sa curiosité plutôt qu'à son esprit. Il ne reste plus au contribuable littéraire d'épargne suffisante pour les œuvres qui instruisent ou qui élèvent la pensée.

Toutes les fois qu'on veut soumettre la littérature aux caprices de la mode, il arrive que la mode passe et que l'exploitation meurt. La librairie se trouve réduite aux terribles éventualités des industries sans écoulement; son crédit est ébranlé. Les éditions complètes s'empilent sur les éditions antérieures sans avoir cette dernière ressource d'être exportées aux colonies, comme à l'époque de l'empire. Il y a quelques années, les romans étaient soutenus par cette faveur factice qui n'est pas le goût public; les éditeurs ne se lassaient pas d'en faire imprimer, les cabinets de lecture d'en acheter. Que sont devenues ces générations de romans, plus innombrables que la postérité d'Abraham? Personne n'en veut plus lire, à plus forte raison posséder. Les romans sont passés dans les journaux; là on les prend à petites potions, on les lit par désœuvrement; l'intérêt, suspendu de la veille au lendemain, tient en haleine les pacifiques et indolentes habitudes d'esprit de l'abonné.

Après le roman est venue la littérature *pittoresque;* qu'on nous pardonne ce nom de baptême. Jusqu'à ce jour, la gravure, à peu d'exceptions près, s'était bornée à la traduction des œuvres de la peinture. La difficulté, la longueur du travail sur cuivre, sur acier et à l'eau forte, élevaient assez haut le prix des produits de la gravure. Mais la lithographie et la gravure sur bois, bien moins difficiles d'exécution et bien moins coûteuses, ont retiré cet art de la position secondaire où il se trouvait. Les estampes se sont adressées, par le bas prix, à toutes les classes de la société, aux grandes comme aux petites bourses. La lithographie surtout pénétra en tous lieux; elle contribua largement, par ses bacchanales de toute sorte, à la démoralisation des esprits; elle alla chasser l'ange gardien du chevet de la jeune fille, éconduire le poète de son livre, le dramaturge de son dialogue. Au train dont elle va, nous n'aurons bientôt plus qu'un art et qu'une langue écrite, la lithographie.

Nous lui passerions encore ses albums, ses voyages, ses caricatures, ses keepsake, ses vues, ses paysages, ses matins, ses couchers, ses musées, ses femmes nues, ses Julia, ses Éléonore; tout cela peut être son domaine. L'art, et encore moins la critique, n'ont rien à revendiquer là dedans. On sait à quoi s'en tenir sur l'étiquette. Nous concevons même que des journaux se soient fondés, dont la lithographie est le principal élément de succès, dont tout l'esprit est dans la caricature, qu'on lit d'un coup d'œil et qu'on rejette ensuite. Toutes ces choses portent leur justification avec elles; leurs intentions sont claires, et le goût public n'y est pas trompé.

Mais la lithographie et ensuite la gravure sur bois, importation du mauvais goût et de l'esprit industriel de l'Angleterre, sont sorties de leurs attributions; elles sont venues se mêler à la littérature, elles ont pris une place dans les œuvres de l'esprit; d'abord associées suppliantes et timides, elles ont fini par chasser la littérature du logis et par prendre la première place dans les livres. Bientôt tous les auteurs de quelque réputation, vivans ou morts, se sont vus impitoyablement illustrés. L'illustration est devenue un prétexte pour écouler d'anciennes éditions ou pour en faire de nouvelles; les livres sérieux, qui s'adressent surtout aux hommes d'étude, se sont vus contraints d'entrer dans cette mascarade universelle et de subir les culs-de-lampe et les vignettes. Jamais aucun siècle n'avait poussé aussi loin que le nôtre cette débauche d'illustrations mercantilement conçues, qui ne profitent pas même à l'art de la typographie.

On ne saurait dédaigner avec raison les belles éditions de luxe, les

belles œuvres typographiques; mais, outre qu'elles ne peuvent réussir que dans les contrées où il existe une aristocratie assez intelligente pour les reconnaître, assez riche pour les payer, jamais la moindre pensée d'art sérieux n'a préoccupé nos éditeurs. Ils ne mettent pas leur gloire à conquérir la réputation des Pannartz, des Alde, des Elzevier, ni même des Didot. Ils sont beaucoup plus modestes, ils n'ont voulu faire que du bon marché, de la marchandise courante. Ils ont vu que la vente par livraisons accompagnées de gravures réussissait au-delà de toute espérance, ils ont compris que le public se prêtait volontiers à cet impôt déguisé, très modique en apparence et en réalité très onéreux.

Quels peuvent donc être aujourd'hui les titres de la gravure pour s'immiscer aussi largement dans les œuvres de l'intelligence? Est-elle une langue plus perfectionnée, plus sublime? a-t-elle des beautés supérieures à celles de la poésie?

Au moyen-âge, lorsque les livres étaient fort rares et par conséquent la classe des lecteurs excessivement restreinte et peu cultivée, on conçoit que les enluminures, que les représentations figurées vinssent commenter le texte, le plus souvent incompréhensible pour les intelligences simples. C'était l'époque où un évêque de Limoges appelait la cathédrale, avec ses innombrables sculptures, l'évangile des sens. Mais aujourd'hui l'image, premier alphabet des peuples, est le moyen le plus imparfait de s'adresser à l'esprit. Il faut la laisser dans les chaumières, là où elle est l'unique lecture des pauvres gens. Elle y a remplacé la ballade, qui meurt chaque jour dans la mémoire des rapsodes rustiques. La poésie, à défaut de l'art, ne peut s'empêcher d'approuver ces grossières, mais touchantes représentations de piété religieuse ou de gloire nationale. Par ces figures coloriées, suspendues au-dessus de la cheminée, entre la branche bénite, la faucille et l'épi de la Fête-Dieu, l'esprit du paysan se trouve ramené à la pensée d'un autre monde. Devant ces tableaux achetés aux foires, le travailleur entrevoit, vaguement il est vrai, mais enfin il entrevoit de grands personnages dont l'histoire exacte lui est inconnue. Ni le poète ni l'homme politique ne doivent mépriser les solennelles batailles de l'empereur à deux sous, en songeant qu'elles consolent les souvenirs du vieux soldat, et qu'elles entretiennent des traditions de courage parmi les fils ignorans de la charrue. On est tenté de s'incliner avec respect devant ces bonnes Vierges, si vigoureusement enluminées, qui surmontent le lit de paille des ménagères;

car ces madones champêtres sont compatissantes aux prières du pauvre, et dans les longues veillées d'hiver, quand la résine brûle dans le foyer et jette en tressaillant des clartés errantes sur les murailles, ces images rappellent à l'indigent, au milieu de l'abandon du monde, une idée d'assistance divine.

C'est donc aux basses classes de la société qu'il faut abandonner le luxe indigent de l'image. Elles seules en comprennent, en aiment la naïve éloquence. C'est pour elles une parole qui s'adresse à leurs yeux et qui impressionne vivement leur ame. Nous ne sommes pas iconoclastes; nous reconnaissons volontiers avec le catholicisme qu'il faut des représentations figurées aux populations primitives.

Mais autre chose sont les gravures, les lithographies isolément prises, qui ne réclament qu'un cadre et une place à la muraille; autre chose celles que l'on impose si facilement, si largement à toutes les œuvres de la littérature. Vainement on se demande quel intérêt nouveau peut ajouter l'illustration aux bons livres. Molière a été illustré, Lesage a été illustré; Homère a été appauvri de gravures, le Tasse n'y a pas plus échappé que pendant sa vie à tous les autres malheurs; le grave Bossuet s'est vu bariolé d'arabesques sur toutes les marges. Nous le demandons de bonne foi, aura-t-on mieux lu ces immortels écrivains dans leurs éditions illustrées? Y comprend-on mieux leur poésie, leurs idées? Bien au contraire. La gravure n'a donc qu'un but, celui de rendre les ouvrages littéraires plus coûteux, d'assimiler des livres à des œuvres de luxe, à des curiosités banales, de leur donner rang parmi les coquillages transatlantiques et les vases de Chine. Or, nous ne croyons pas que les livres soient faits uniquement pour être dorés sur tranche, reliés en maroquin et relégués ensuite sur des tablettes.

Non-seulement la gravure n'ajoute aucun charme aux œuvres écrites, mais encore elle leur en ôte presque toujours. Il y a une impression particulière dans le vague de la peinture par la parole. Par cela même que rien n'est précisé, que l'esprit du lecteur est continuellement obligé d'en appeler à ses réminiscences et à ses émotions personnelles, d'interpréter en quelque sorte l'idée du poète, il arrive que chacun croit retrouver dans sa lecture ce qu'il a éprouvé lui-même et qu'il pourrait y revendiquer sa part de poésie; car il ne faut pas oublier que le poète complet est non-seulement un homme, mais encore une foule, qu'il est la personnification sympathique des sentimens existans à la fois en lui et autour de lui. Il dit ce que

d'autres ont rêvé, il formule ce que d'autres ont pensé; ainsi s'explique pourquoi, dans les grandes œuvres poétiques, nous retrouvons non-seulement un individu, mais une époque.

Soit dans la description, soit dans le dialogue, l'émotion que le lecteur reçoit en lisant est graduée, successive; elle ne provient jamais d'un moment particulier, mais de l'ensemble des préparations et des artifices d'incidens. Le talent du poète et du narrateur est de s'emparer de notre esprit, de l'entraîner à sa suite, insensiblement, sans qu'il s'en aperçoive, de le mettre sous l'influence magnétique de sa volonté propre; il ne peut y parvenir qu'avec de longs développemens, des illusions produites, que la gravure vient détruire en représentant un moment unique de l'action, en détournant l'attention à chaque pas, au lieu de laisser le lecteur continuer paisiblement sa route et assister sans témoin ni interrupteur au spectacle qui se joue successivement dans son esprit.

La grande ressource de la parole écrite est de contraindre, par son côté mystérieux et infini, l'esprit de celui qui lit à travailler lui-même, à être poète avec le poète, penseur avec le savant. Nos ames ne sont pas uniquement passives dans nos lectures; elles sont, beaucoup plus qu'on ne croit, parties actives. Lorsque le dessinateur vient donner des formes précises tantôt aux rêveries, tantôt aux récits de l'écrivain, il arrive nécessairement que l'esprit ne s'habitue plus à comprendre ces récits et ces rêveries que sous les figures dont le peintre les a revêtues. Le dessinateur se substitue ainsi au poète, il impose son interprétation personnelle au lieu de cette interprétation multiple et vivante que chacun pouvait faire selon sa fantaisie ou selon son caractère. C'était ce droit précieux d'intervention du lecteur dans sa lecture qui faisait dire à un homme d'esprit que la meilleure traduction d'un auteur étranger était celle que nous faisions nous-mêmes. Dans la lecture, chacun apporte des facultés particulières, chacun admire selon la nature ou la force de son intelligence; les chefs-d'œuvre ont des festins où chaque convive est libre de choisir les mets et les vins.

S'il était un livre où les tableaux paraissaient esquissés à l'avance, c'était la touchante idylle de *Paul et Virginie*. Au milieu de la magnifique végétation d'un autre monde, sous les gigantesques ombrages des pamplemousses, avec les naïves figures de personnages si voisins de la nature, il semblait que le talent du dessinateur pouvait s'élever facilement à la hauteur de la poésie descriptive. Cependant, malgré le goût élégant, l'habileté pratique du crayon de M. Français,

le plus habile paysagiste sur bois, l'illustration de *Paul et Virginie* ne fait qu'amoindrir les idées poétiques inspirées par les pages étincelantes et mélancoliques de Bernardin de Saint-Pierre. Au lieu des parfums et des vagues murmures de ces forêts lointaines, au lieu de ces impénétrables paysages que nos rêves seuls entrevoyaient, qui n'avaient pas de contours arrêtés, qui, reculés dans la profondeur des espaces, participaient pour nous du mystérieux et de l'infini, comme le ciel, comme l'Océan; au lieu de ces tableaux que nous trouvions d'autant plus sublimes que chacun de nous en était l'artiste, la gravure nous montre des brins d'herbe, des troncs d'arbre et des feuilles de palmier. Et quelque artistement que ces détails soient exécutés, en regardant ces vignettes, l'esprit ne pénètre pas, comme dans la lecture solitaire et recueillie, sous ces forêts sonores et majestueusement paisibles qui, sur les bandelettes éparses des lianes lascives, balancent, parmi les fruits odorans et les grappes de fleurs, l'aile des papillons et la plume de feu des oiseaux du tropique.

Cette sorte de fatalité, d'immobilité, substituée par le dessinateur à l'impression vague et multiple du poète, ne fatigue pas moins l'ame et ne détruit pas moins cette conversation intime du lecteur avec le livre, dans les ouvrages les plus consciencieusement et les plus habilement illustrés, tels que *la Chaumière indienne* et *la Chute d'un Ange*. M. Meissonier est l'homme qui a fait descendre le plus de talent dans les vignettes. Il les a conçues comme des tableaux, il les a exécutées avec cette patience, avec cet amour de son travail que l'on retrouve dans sa peinture. On voit qu'il s'irrite, qu'il s'épuise dans une lutte inutile contre la difficulté, la stérilité de la gravure sur bois. Il veut lui faire rendre plus qu'elle ne peut donner. Il veut lui imposer le modelé, le dessin, l'expression, toutes les finesses d'intention de la miniature. Et cependant, malgré ses efforts, les figures sont tourmentées; loin de commenter, de développer les idées et les situations de l'écrivain, elles ne font que les affaiblir. Ce poème de *la Chute d'un Ange*, qui fait mouvoir dans la lueur sinistre du premier crépuscule du monde les passions, les instincts, les vices des hommes naissans, forts et cruels comme les brutes, ne perd-il pas évidemment à mettre sous les yeux, à traduire en chairs, en membres, ces corps monstrueux ou beaux des races primitives, mais presque surnaturels, comparés à notre nature, et qui flottent vaporeux et indéfinis dans les nuages de l'aurore des temps? On ne conçoit pas que nos bons poètes aient pu consentir à laisser travestir et mutiler ainsi leurs œuvres par cette irruption exorbitante

de portraits, de majuscules et de figurines. Comment n'ont-ils pas compris que l'attrait de curiosité, que le plaisir des yeux l'emporterait infailliblement sur la volupté laborieuse, patiente et réfléchie de la lecture? Comment n'ont-ils pas compris que leurs œuvres illustrées ne s'adressaient plus qu'aux femmes et aux enfans, qui ne lisent qu'en feuilletant et qui traitent les livres comme des chiffons? L'illustration est un symptôme de décadence littéraire. Il n'exista qu'un écrivain dans le siècle dernier qui eut l'idée de faire valoir ses ouvrages par la gravure : ce fut Dorat; ce qui fit dire de lui qu'il se sauvait du naufrage de planche en planche. Sans nul doute, les estampes de Marillier et d'Eisen étaient fort habilement faites; aussi bien arriva-t-il qu'on les achetait et qu'on laissait le livre à l'éditeur.

Les gravures d'ailleurs ne nuiraient pas au texte, ne rompraient pas l'unité d'impression nécessaire à toute lecture, que pour le seul effet matériel il faudrait les proscrire; elles ne font que jeter le désordre dans les pages, elles dérangent cette harmonie régulière des lignes, à laquelle l'œil est habitué, qui fait disparaître à la lecture le souvenir du livre, qui nous laisse seuls face à face avec les personnages, les scènes décrites, et qui contribue beaucoup à la compréhension rapide des choses qu'on lit. Dans les éditions illustrées, au contraire, le regard est perpétuellement inquiété, excédé par cette multitude de figures qui se déroulent et qui renaissent les unes des autres; on oublie, pour les regarder ou pour les éviter, la page précédente. Autant vaudrait rêver au milieu des cris et des mouvemens de la foule.

Notre époque, parmi beaucoup d'autres tentatives heureuses et malheureuses, veut trop souvent associer ce qui est du domaine des sens et ce qui est du domaine de l'esprit. Le drame moderne a cherché à inspirer de fortes émotions par les effets de décors et le secours des machines. Il en est résulté beaucoup de tragédies en toiles peintes, mais l'art s'est matérialisé en pure perte. L'action, l'émotion dramatique, ont perdu en intérêt tout ce que le regard du spectateur pouvait puiser de jouissances dans ces successions rapides de tableaux étalés devant la rampe et qu'un coup de sifflet faisait paraître et disparaître.

La fusion non-seulement d'arts antipathiques, mais même de ceux qui ont quelque analogie, a toujours paru impossible. L'un des deux se ruine le plus souvent dans ces sortes de commandites. Chaque art a son genre de beauté particulière. Si la peinture n'a véritablement

pas existé chez les anciens, si, dans tous les cas, elle a été inférieure à la sculpture, ne serait-ce point qu'elle n'a pas assez compris ses propres lois, et qu'elle a continuellement suivi celles du bas-relief? Si au contraire, chez les modernes, la sculpture est demeurée bien loin de sa rivale, n'est-ce pas que, venue après la peinture, elle a voulu lui emprunter son genre de composition, faire ses bas-reliefs comme des tableaux, et arriver dans ses statues à des mouvemens et à des expressions que la peinture seule peut rendre?

L'enfance des arts a voulu seule les réunir. Ils se séparent à mesure qu'ils avancent et qu'ils acquièrent ce qu'on pourrait appeler leur nationalité. Il est remarquable que, dans ces sortes de promiscuités, l'art le plus matériel absorbe l'art le plus intellectuel. Quelle poésie devient possible à l'Opéra, au milieu des tempêtes déchaînées des trompettes et des trombones? Aussi a-t-on renoncé à voir un drame dans l'opéra. Le libretto ne sert plus que de support à la musique aérienne et flottante, qui s'y enlace comme la vigne à l'érable.

Il en est de même de la peinture; elle ne peut guère inventer d'action, car elle serait obligée d'en donner l'explication aux spectateurs. Elle représente donc des actions connues ou censées connues, tirées des livres religieux ou des poèmes les plus universellement admirés. Il a pu arriver que des œuvres littéraires aient servi en quelque sorte de libretto à de grands artistes. Jules Romain a illustré de ses dessins pornographiques une œuvre qu'il ne doit plus être permis de nommer. Le Poussin a illustré le poème de l'*Adonis* du Marini; les estampes d'après la fable de *Psyché*, dessinées par Raphaël et gravées par Marc-Antoine, sont aussi des illustrations. Les dessins de Flaxman, d'après Homère, Hésiode et Dante, ceux de Prudhon, d'après *Daphnis et Chloé*, ceux de Cornélius, d'après *les Niebelungen*, ceux d'Overbeck, d'après l'oraison dominicale, et de Martin, d'après *le Paradis perdu*, sont des œuvres qui, à des titres divers, font pardonner, par leur mérite, la lutte inégale de la gravure avec la poésie. Mais aujourd'hui quel est celui de nos grands peintres qui ait consenti, si ce n'est Delacroix, et encore par une erreur de jeunesse, à illustrer des œuvres littéraires? Les entrepreneurs de publications pittoresques sont allés trouver tous les talens faciles, capables de composer des scènes et d'ajuster des figures; il s'est rencontré des populations de graveurs assez habiles dans leur métier, et en peu d'années tous les livres qu'il était possible de couvrir de gravures en ont été couverts, sans excepter ces vieux fonds

de boutique de nos romanciers les plus féconds, qui avaient sans nul doute besoin des bons offices de la gravure pour se faire relire.

Alors la gravure s'est trouvée avoir une librairie spéciale, une population active de producteurs. Elle est devenue triomphante, souveraine. Elle n'a plus voulu se mettre uniquement au service de la littérature et en buriner les gloires. Lorsque ses premières tentatives eurent réussi, lorsque par le fait même du succès il se fut établi des réputations de vignettes, qu'il se fut créé des génies sur pierre et sur bois, alors les prétentions de la gravure ont grandi, elle n'a plus voulu traduire le texte, mais le dicter : seconde période des publications pittoresques.

On s'est servi de tout ce qui pouvait fournir matière ou motif à dessin. On a fait des *Jardins des Plantes*, des *Français peints par eux-mêmes*, des *Animaux peints par eux-mêmes;* les écrivains n'ont eu d'autre travail que de commenter, expliquer et développer l'œuvre du crayon. Les diableries, les almanachs, les physiologies, ont été exécutés sur une large échelle. Lorsqu'on voit les éditeurs de cette littérature *pittoresque* dépenser pour la publication de certains ouvrages dix ou douze fois le prix d'un volume de Châteaubriand ou de Lamartine, on est en droit de se demander quelle est cette littérature si dispendieuse qui charge la librairie française d'un budget annuel si considérable. Cette prétendue littérature, née de l'illustration, n'est autre chose qu'une littérature de foire, de colporteurs, de femmes et d'enfans. Comme elle ne s'adresse pas à l'esprit d'hommes sérieux, mais à la curiosité de tous les passans; comme elle tend à devenir populaire par l'avilissement du sujet et la forme du langage, elle produit des œuvres d'un esprit grossier. Faite pour la rue et l'étalage aux vitres, elle a pris les farces et les grimaces des comiques de la rue. Aussi tous les éditeurs de pittoresques ne sont préoccupés que d'une seule question à résoudre : trouver ce qu'ils nomment une idée à exploiter. Le plus souvent, ce sera quelque sujet grotesque ou vulgaire, lequel pourra prêter davantage aux fantaisies du dessinateur, ou bien encore quelque sujet de mode ou de costume qui plaira au monde ignorant et dissipé des jeunes gens de famille. Jusqu'à présent, la littérature avait voulu satisfaire les nobles cupidités de l'intelligence; elle cherchait son auditoire dans l'aristocratie des ames. Aujourd'hui, elle ne prétend plus, par les ouvrages pittoresques, amuser que les oisifs et les badauds; elle cherche son public dans les classes les moins lettrées. Aussi toutes les variétés d'ouvrages

pittoresques peuvent se réduire à un seul genre, tableaux ou romans de mœurs, physiologie de ceci, physiologie de cela, *Un Hiver à Paris, Belles Femmes de Paris, la Grande Ville, Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*, etc., etc.

On peut s'expliquer encore qu'en de tels ouvrages, où évidemment la partie pittoresque est le principal et la partie littéraire l'accessoire, les éditeurs fassent sans regret un holocauste de toutes les conditions de style, de pensée, de langue. On ne trompe en définitive, avec la littérature d'illustrations, que ceux qui veulent bien être trompés. Mais l'histoire, mais la géographie, qui sont des sciences, qui sont pour tous des nécessités d'études, qui, par leur nature grave et importante, s'étaient toujours maintenues dans une région austère, élevée, qui n'avaient jamais accepté les caprices de la mode littéraire, qui enfin avaient toujours conservé une certaine forme traditionnelle et solennelle, ont eu à subir aussi les violences du pittoresque. Les écrivains au rabais, qui n'avaient ni assez de connaissance des faits, ni assez de pénétration philosophique pour les expliquer, se sont mis à compiler ou à rajuster de vieux ouvrages historiques oubliés, méprisés, où les erreurs de dates ne sont rachetées que par les erreurs d'évènemens. Les dessinateurs sont devenus historiens, comme ils étaient devenus romanciers et moralistes, et, pour se mettre d'accord avec les écrivains, ils ont multiplié de leur fait les anachronismes de costume, d'ornementation et d'architecture. Nous avons vu d'abord paraître des ouvrages bariolés de vignettes, qui avaient la prétention d'enseigner l'archéologie, l'art, la statistique, les mœurs de tous les pays. Quand des gravures avaient orné quelque ouvrage anglais, on les rachetait en France, et on rédigeait un texte nouveau sur ces gravures. A ces espèces d'encyclopédies pittoresques ont succédé les histoires. La librairie a jeté successivement sur le marché public des *histoires de France pittoresques*, des *histoires d'Angleterre pittoresques*, des *histoires de Napoléon pittoresques*. Toutes ces histoires, faites le plus souvent à coups de ciseaux, sans intelligence, sans esprit critique, exercent une influence fâcheuse sur la portion la moins éclairée du public, qui seule est appelée à les lire; elles répandent les plus fausses notions dans de jeunes têtes qui ne peuvent discuter les idées et les assertions de l'historien, qui acceptent les mensonges pour des vérités, l'ignorance pour la certitude, les hérésies pour des dogmes politiques. Cette famille de médiocres esprits n'a garde d'étudier les faits, en-

core moins de les expliquer : dans sa vulgaire ambition, elle n'a qu'un but, c'est de prendre le plus de dupes possible à l'appât de ses compilations illustrées.

Malheureusement, à côté de ces aventuriers littéraires, on voit des écrivains distingués, qui ont habitué le public à compter sur eux dans la littérature sérieuse, consentir à être des faiseurs de paroles pour des dessinateurs de troisième ordre. On a beaucoup reproché à M. Scribe ce métier de manœuvre littéraire qu'il acceptait dans tous les opéras. M. Scribe au moins se faisait l'organe de Meyerbeer, et dans cette commandite il pouvait avouer hautement son associé. Nous ne voulons pas dire, nous ne voulons pas même savoir les motifs qui ont poussé des hommes de talent à venir abdiquer ainsi, dans toute la plénitude de leur jeunesse et de leur force, cette dignité de l'esprit qui doit toujours être la vertu de l'écrivain. Se pourrait-il que par le fait même du talent, la parole, qui n'a été donnée au talent que pour servir l'idée ou la poésie, que l'outil divin de la grandeur humaine ne soit plus qu'une matière vénale au service, aux gages de quiconque veut la payer? Ce scandale a été donné par trop peu d'hommes d'un mérite véritable pour qu'eux-mêmes ne reviennent pas de l'erreur où ils sont tombés; ils laisseront cette littérature de marchands forains et d'étalages à ces folles plumes qui ont compromis leur renommée ou qui n'ont pu s'en faire aucune. Ils ne mettront pas ainsi leur nom au Mont-de-Piété pour aider à tromper le public, qui croit trouver dans ce qu'ils signent le talent de leurs autres œuvres, et qui ne le trouve jamais. Alors la littérature pittoresque n'aura plus pour instrumens que ces natures fourvoyées qui, poussées à Paris de tous les points de l'horizon par la grande maladie des esprits, s'imaginent que le mépris des études et des traditions littéraires est le talent, et l'impertinence de la parole, le génie. Cette famille d'écrivains, la plus nombreuse, et qui s'accroît chaque jour, alimente surtout les publications pittoresques. Ce sont des jeunes gens qui n'ont pu prendre leur vocation au sérieux, et qui, pour ne pas se séparer des immenses facilités de plaisir qu'une grande capitale procure toujours, ont cru que de toutes les vocations la plus facile, la plus lucrative, était la vocation la plus élevée, la plus difficile, la littérature. Parmi ces écrivains, il en est sans doute qui méritent plus de pitié que de blâme, il en est qui n'arrivent à vendre ainsi leur plume, à sacrifier leur dignité, qu'après une lutte opiniâtre avec la misère. Ce n'est

pas sans de longs et douloureux combats qu'ils se sont résignés à subir enfin dans toute sa rigueur cet humiliant servage littéraire. Mais ces derniers sont rares, et ce qui met le plus souvent tant de jeunes esprits au service de la spéculation, c'est l'appât des gains faciles ou je ne sais quel sentiment de puérile vanité.

Si la valeur des ouvrages pittoresques est littérairement ce qu'elle devait être, en fait d'art, la gravure sur bois et la lithographie ont produit peu de talens. M. Tony Johannot, qui possède la réputation la plus populaire et la plus ancienne, est un dessinateur ordinaire. Il a une élégance maniérée qui n'atteint, à vrai dire, ni au sentiment ni au style. Cependant M. Johannot a un mérite qu'il serait injuste de lui refuser. Il a trouvé une certaine somme de procédés et d'effets qui sont des imitations telles quelles de la nature. Il a été suivi dans cette voie par deux hommes de talent et de fantaisie, M. Baron et M. Célestin Nanteuil. Cependant M. Tony Johannot a toujours tenu le premier rang dans la faveur publique. Il n'est guère d'illustration, petite ou grande, qui n'ait été faite, sinon entièrement, au moins partiellement par lui. Il a eu les honneurs de tous nos poètes et du frontispice de tous nos romanciers modernes, de Châteaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, sans compter les morts, Molière, l'abbé Prévost, et quelques autres encore. Il a débuté dans le domaine fantastique du moyen-âge, qu'il affectionne beaucoup, par l'illustration des *Sept châteaux du roi de Bohême*. Venu à l'époque de réaction qui nous emportait vers les souvenirs de la féodalité, vers cette poésie archéologique de l'Allemagne, il en a exhumé tout le vestiaire. Il dessinait ces armures tant décrites alors, ces longs corsages plats, ces longues robes à plis fins, ces cheveux flottans des femmes et des anges sculptés dans les voussures des cathédrales. Il a vu tout le parti qu'on pouvait tirer des ajustemens anciens, depuis ceux de l'école flamande jusqu'à ceux de l'école florentine. Copiste intelligent et persévérant de nos musées, il pouvait paraître original aux mémoires fatiguées des nudités froides de Prudhon. Il transporta sur le bois la révolution qui se faisait dans la peinture.

Cependant il se présenta un ouvrage de fantaisie par excellence, qui concordait admirablement avec le talent du peintre, avec ses études antérieures de costumes, le seul ouvrage peut-être dont l'illustration aurait des chances de pardon à nos yeux, c'est le roman de Cervantes. Dans ce texte, en effet, sont réunis tous les con-

trastes, tous les temps, tous les costumes, tous les rangs, bandits, moines, grands seigneurs, filles d'auberges, grandes dames penchées à leur balcon, opulens dîners en plein champ, avec une tête d'ail et une gourde, et dans de somptueuses salles, avec de beaux pages et des écuyers, et des hanaps en verre de Bohême. Batailles burlesques et batailles sérieuses, types éternellement comiques de ces quatre graves personnages, Rossinante, don Quichotte, Sancho et l'âne, qui cheminent sur les routes poudreuses de l'Espagne, tout le roman d'un bout à l'autre semble avoir été composé pour la peinture et pour la gravure. Aussi, durant le siècle dernier, en avait-on souvent reproduit les scènes sur les tapisseries flamandes, et, dans les grandes salles de ces vieux châteaux qui disparaissent chaque jour du sol, l'histoire douloureuse du chevalier de la Manche et de sa Dulcinée tombe en lambeaux le long des murs. M. Tony Johannot a fait de l'illustration du *Don Quichotte* son véritable chef-d'œuvre. Il n'a point inventé, à vrai dire, le type des deux figures principales; il les a copiées du seul homme peut-être qui était capable d'illustrer avec génie une œuvre de génie, si M. Decamps ne pensait pas qu'il vaut mieux produire de belles compositions de peinture, lorsqu'on peut les produire, que de dessiner autant et plus de sujets qu'il n'en vient à l'esprit sur toutes les pages d'un livre. Néanmoins, il y a dans l'illustration de M. Johannot beaucoup de scènes bien entendues, du mouvement, de l'entrain, une couleur locale; mais il manque à sa manière une étude plus approfondie de la nature et de l'individualité des figures, surtout dans les têtes de femmes. Ce sont toujours les mêmes cous longs et flexibles qui ont la grace indolente du cygne, toujours les mêmes corsages qui doivent contenir des figures aériennes. Il lui manque, en un mot, l'impression, ce sentiment intime de la vie qui traverse l'ame de l'artiste pour arriver à l'ame du spectateur. M. Tony Johannot est un archéologue érudit, un copiste habile, qui restaure des formes passées, mais qui n'invente pas. Il possède si bien un talent de reflet, qu'en examinant ses œuvres on retrouve presque toujours la physionomie du peintre passé ou contemporain qu'il a le plus récemment étudié. Il a ignoré ou méconnu ce sens plus réel, plus individuel de l'art, qui explique et qui légitime le succès de M. Gavarni. Celui-ci, en effet, n'a voulu puiser ses inspirations qu'en lui-même et dans la comédie incessante et variée de la vie. Ceux qui ne veulent admirer dans le talent de M. Gavarni que son caractère spirituel et satirique ne lui rendent pas une justice complète. Il n'y a pas seulement en lui l'observation

profonde, fine, caustique, du romancier, du comédien ou du moraliste; il y a encore une science consommée du dessin. Il a su le premier élever jusqu'à l'art, jusqu'au style, nos costumes et nos modes. Personne n'a saisi comme lui l'expression particulière de forme que les châles, les mantilles, les robes, les coiffures, peuvent prendre, combinés avec les attitudes et la démarche des femmes. Il a démontré que l'on pouvait tirer parti de tous les ajustemens, même de ceux qui, par leur vulgarité long-temps réfractaire à l'art, dérangent le plus les idées reçues d'élégance et de beauté. Il a donné à nos modes nouvelles, à nos intérieurs, à ces mille détails du luxe moderne, cette poésie saisissante que nous admirons dans les gravures d'après Chardin. Il est allé plus loin : il a reproduit les formes et les chairs du corps qui se laissent plutôt deviner que voir sous les draperies. Il a été le biographe de ces existences sensuelles et voluptueuses qui envahissent toujours plus d'espace dans la civilisation des grandes villes, et qui remplacent les hétaïrés de la Grèce.

Cette même qualité d'impression, que M. Gavarni possède en représentant les mœurs et les modes de notre pays, M. Raffet l'a transportée dans la reproduction des costumes et des mœurs de la Russie. Comme exécution, comme science des procédés de la lithographie, M. Raffet a laissé derrière lui tous les autres artistes, et cependant, lorsque l'on compare les dessins qu'il a faits pour des illustrations d'ouvrages littéraires avec ceux qu'il a faits uniquement pour traduire des inspirations directes tirées de son imagination ou de la nature, on s'aperçoit que la manie des illustrations pittoresques n'est pas moins funeste aux dessinateurs qu'aux écrivains.

A côté d'eux, M. Grandville se traçait une voie particulière. Il prêtait aux animaux les expressions et les poses humaines; il tentait l'apologue dans le domaine du dessin. C'était une entreprise impossible, mais que des inspirations souvent heureuses paraissent justifier chez M. Grandville. Le fantastique et le surnaturel ne peuvent appartenir qu'à la seule poésie; l'esprit oublie, dans l'entraînement de la fiction poétique, la réalité des objets. L'homme se fait, dans la solitude de la pensée, du monde chimérique un monde possible; mais la peinture n'a pas cette faculté. Elle ne peut dénaturer ostensiblement ni directement aux regards les proportions des objets, se soustraire aux lois d'espace et d'étendue, détruire la logique invincible des yeux, qui ne veulent accepter que les formes qu'ils ont vues, et sous la configuration exacte où ils les ont vues.

Même dans le champ beaucoup plus vaste de la littérature, l'emploi

du moyen fantastique n'est pas arbitraire. L'apologue ni l'épopée ne conviennent à toutes les époques. La fable est la forme un peu enfantine de la pensée qui n'est pas encore affranchie, et qui, comme la femme esclave de l'Orient, ne se montre que voilée. Il a fallu une époque de despotisme pour produire La Fontaine. Le charme de l'apologue est dans l'espèce d'énigme qu'il propose à l'esprit et dans le plaisir que celui-ci éprouve à la deviner. Aussi Montesquieu, écrivant dans un siècle où un mot suspect était payé de la Bastille, parle-t-il beaucoup par apologue.

Si donc littérairement la fable appartient surtout aux civilisations primitives ou opprimées, dans l'art d'imitation elle ne peut servir qu'à faire une caricature à la longue monotone. Ce n'est pas qu'on doive absolument répudier le parti qu'on peut tirer du rapprochement spirituel du type humain avec le type bestial. Les scènes satiriques des panneaux de Chantilly, les fantaisies profondément observées de Decamps, prouvent que les expressions et les occupations de l'homme peuvent très bien, par une métempsycose matérielle, se transmettre à des figures d'animaux. Il y a même, dans cet ordre de peinture ou de gravure, un genre d'effets plein de nouveauté, qui appartient au sentiment d'analogie; mais ces effets ne sont obtenus qu'à la condition que les lois d'analogie soient toujours rigoureusement observées, et qu'en voulant atteindre au résultat comique du rapprochement de deux types, on maintienne l'équilibre entre eux. M. Grandville n'est sans doute pas dépourvu de ce sentiment d'analogie. Il sait trouver des rapports justes, quoique lointains, entre les attitudes, les fourrures et les plumes des différens quadrupèdes et bipèdes, et les formes, les poses et les vêtemens de l'homme. Il sait quelquefois prêter fort spirituellement nos coutumes les plus excentriques à d'humbles bêtes dont il ne détruit pas d'ailleurs l'identité. C'était le seul moyen de rendre pour nous ses représentations d'animaux plus intéressantes que des planches d'histoire naturelle. Sous ce rapport, il a mieux compris que son prédécesseur Oudry l'illustration des fables de La Fontaine. Le célèbre peintre d'animaux du siècle dernier n'a point cherché à reproduire la mise en scène et le caractère de ces fables; il s'est contenté de placer les animaux, en présence les uns des autres, au milieu de vastes paysages. Il a esquivé la difficulté par une énorme dépense d'accessoires. Il ne s'est pas plus occupé de l'expression que du dialogue présumé des interlocuteurs. Si on excepte quelques fables, comme celle de la cigogne et du renard, où l'on aperçoit quelque velléité de traduire les intentions et

l'esprit de La Fontaine, l'œuvre d'Oudry, malgré la facilité et la latitude que lui laissait la gravure sur cuivre, n'est guère autre chose qu'une collection fastidieuse de bêtes et de vues.

M. Grandville, au contraire, a voulu et a su se tenir à l'esprit de la fable. Il s'est créé un monde d'animaux plus ou moins humanisés. De ceux-là il n'a pris que la tête, de ceux-ci le corps entier. Il les a tous ramenés, mammifères, oiseaux, poissons ou insectes, à un seul principe, leur rapport avec l'homme. Les créations de M. Grandville pourraient démontrer par la physionomie le système de M. Geoffroy Saint-Hilaire, l'unité, l'échelle ascendante de vie, l'animalité multiple dont l'homme est sur cette terre le dernier échelon. Malheureusement le peintre officiel des bêtes n'a pas su s'arrêter à propos dans ce travestissement universel du monde animal. Il y avait tout au plus une trentaine de fables qu'il pût illustrer avec esprit et sans violer les convenances. Il a voulu les illustrer toutes, et il a reproduit des scènes impossibles à reproduire. Dans *les Animaux peints par eux-mêmes*, il a poussé encore plus loin l'exagération de ce défaut. Les races qui ne peuvent avoir une ressemblance assez voisine avec l'homme se sont vues travesties, contraintes de représenter nos gestes, nos habitudes, nos costumes. Il a fait des éléphans qui fument des cigares, des escargots majestueusement traînés en carrosse, des crocodiles attablés au milieu de bouteilles et de plats, des chevaux tenant une plume à leur sabot. Cette puérilité poussée à l'extrême, cette absence de goût, deviennent à la longue l'impertinence du fantastique. Avec sa finesse d'observation, M. Grandville n'a pas vu que peu d'animaux se rapprochent assez, par certains côtés, de quelques hommes, pour légitimer ses spirituelles mascarades. Avec les fourmis, les coléoptères, les chiens, les rats et quelques oiseaux, il a dessiné des scènes, créé une race hybride, qui lui assignent une place à part dans l'histoire de l'art de notre époque. Pour les portraits de petits animaux, car l'instinct, signe d'une origine commune, rapproche dans l'enfance toutes les races, M. Grandville a trouvé des formes, des attitudes admirables. Seulement on pourrait lui reprocher l'absence d'expression et de naïveté. Le talent de M. Grandville est systématique, volontaire; il s'est formé par la patience, l'étude, l'observation; on sent qu'il se rattache à deux ou trois théories inflexibles; on n'y trouve pas assez ce qui est un des plus grands charmes de l'art, la spontanéité, l'entrain, l'abandon, la facilité généreuse qui produit toujours et se régénère sans cesse. La manière de M. Grandville est passée dans son

esprit à l'état de dogme, de texte précis, arrêté, de lettre morte, et quelque chose que l'on voie désormais de lui, on n'éprouvera pas ce bonheur de l'imprévu qui donne toujours un nouvel intérêt aux œuvres d'un même artiste. Ensuite les tableaux de M. Grandville manquent en général d'effet. Aujourd'hui que la couleur de la gravure a fait d'incontestables progrès, M. Grandville a conservé une manière pâle. Il est venu trop tôt, il porte la peine d'une éducation incomplète; il lui manque, comme à Brascassat, la lumière, qui est la vie du paysage.

Nous n'avons examiné dans *les Animaux peints par eux-mêmes* que les travaux de M. Grandville, car évidemment l'ouvrage n'a été conçu que pour exploiter, sous une nouvelle forme, le talent populaire du dessinateur. Toute la partie littéraire se réduit à des allusions plus ou moins spirituelles contre la chambre des députés, à des plaisanteries plus ou moins compréhensibles sur les systèmes qui divisent la science. Il semblait que les hommes de talent se trouvaient dépaysés. La malicieuse, l'élégante et la fine bonhomie de Nodier lui a fait défaut pour ses *Tablettes de la giraffe* ainsi que dans l'histoire du *Renard pris au piége. Le premier Feuilleton de Pistolet* témoigne de cette facilité qu'a M. Janin de laisser envoler ses feuilles écrites. Quant à la monographie intitulée *Histoire d'un Moineau à la recherche du meilleur gouvernement*, c'est une galanterie fort désintéressée que l'auteur de *Lélia*, descendant des hautes sphères qu'il habitait autrefois, a bien voulu faire aux *Animaux peints par eux-mêmes*. Il leur a officieusement prêté son nom; par un accès de dévouement que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, il a consenti à endosser la traînante et prétentieuse phraséologie de M. de Balzac; on a compté assez sur l'ignorance des moineaux pour espérer qu'ils ne s'apercevraient pas des différences de style. Si l'on excepte une très mordante et très fine raillerie de certains ridicules littéraires, par M. Alfred de Musset, cette publication n'a que l'esprit très médiocre des petits journaux. En vérité, ce n'était pas la peine de prêter aux animaux si peu d'esprit, qu'ils pouvaient parfaitement le rendre sans être tenus à la moindre reconnaissance.

Nous demandons sincèrement, après avoir achevé la lecture de cet ouvrage, quel peut en être le but littéraire, car nous n'y voyons que des scènes écrites de toute main, sans que nous puissions trouver entre elles aucune loi logique, aucune parenté d'intention. Est-ce une critique de nos vices, de nos ridicules, de nos institutions politiques, de notre littérature actuelle? Précisément non. Il existe bien

une velléité vague de faire la satire de toutes ces choses à la fois, mais sans que le lecteur le plus clairvoyant puisse en avoir personnellement la certitude. L'absence de plan, qui n'est pas toujours la fantaisie, l'espèce de cohue et de quiproquo perpétuel entre les auteurs et leurs personnages, déroute à chaque instant l'esprit du lecteur. La moralité ou, comme l'on voudra, la conclusion du livre, est demeurée dans les limbes. Et cependant, par une sorte d'unanimité miraculeuse dont le secret n'échappe pas à l'éditeur, tous les journaux ont fait l'éloge de cet ouvrage, toutes les *réclames* qui se déguisent sous forme de critique lui ont valu une grande popularité et un grand succès de vente. Serait-ce donc qu'il y aurait une solidarité latente entre la littérature des pittoresques et celle des feuilletons?

Pas plus que *les Animaux*, *les Français peints par eux-mêmes* ne peuvent prétendre à un mérite d'observation ou de forme. Pour ce dernier ouvrage, qui a failli devenir aussi volumineux qu'une encyclopédie, on avait convoqué le ban et l'arrière-ban de la littérature. On y retrouvait bien encore ce don d'ubiquité de M. de Balzac et de quelques autres écrivains universels, qui à toute publication donnent au moins leur signature; mais, à côté de ces plumes infatigables, toute cette menue littérature à laquelle les petits journaux servent ordinairement de dépôt de mendicité, avait trouvé dans les volumes des *Français peints par eux-mêmes* un type, une profession à exploiter, qui le poète, qui le gendarme, qui l'invalide, qui le portier, chacun selon ses goûts et sa connaissance de la matière. Il y avait là assurance tacite d'indulgence mutuelle; on y apportait cet esprit courant, très bonhomme au fond, qui s'est évaporé plus tard en physiologies et en imperceptibles publications de poche.

Tous ces ouvrages, qui ne sont que des thèmes pour les gravures, n'ont qu'une durée temporaire; ils vivent, ils passent, ils meurent. On en est quitte pour les avoir vus ou pour les avoir oubliés; ils n'exercent d'influence qu'individuellement sur l'écrivain qui se résigne à s'effacer devant le graveur. La littérature pittoresque ne sert donc ni le peintre, qui a cependant ici le rôle du musicien à l'Opéra, ni le littérateur, qui descend au rôle de faiseur de libretti; elle ne fait que diminuer le talent. Mais il est une autre nature de publications dont la perpétuité, la périodicité, entraînent avec elles de graves inconvéniens pour l'éducation de l'intelligence par les livres. Comme la gravure sur bois et celle à la mécanique, comme toutes les innovations qui tendent à séduire l'acheteur par le bon marché, les *magasins pittoresques* sont nés en Angleterre,

la patrie naturelle de toutes les idées commerciales. La librairie anglaise n'avait vu que le moyen de vendre beaucoup de feuilles de papier en leur donnant le double attrait de l'image et de la gravure. Le succès de vente légitima l'entreprise. La librairie française se hâta bien vite d'importer chez elle ce commerce. On fit venir de Londres des graveurs anglais, et l'on publia en France des magasins pittoresques à deux sous la feuille. Cependant, comme on comprenait qu'il fallait procéder par voie d'abonnement et non par la vente au détail, que ce qui pouvait convenir à la curiosité désintéressée de la famille anglaise ne suffirait pas aux exigences actuelles de notre esprit, ces magasins eurent dès l'abord la prétention de faire l'éducation du peuple à bon marché, de multiplier chez lui sans fatigue, sans peine, sans perte de temps, des connaissances universelles. Il en est résulté que magasins et musées ont augmenté cette confusion d'idées, mille fois pire que l'ignorance, qui laisse les classes intermédiaires à la porte de toutes les connaissances et leur inocule la vanité, la plus triste de toutes les maladies de l'esprit.

Peut-être eût-il été possible que les *magasins pittoresques*, s'ils avaient été rédigés dans un ordre méthodique, avec une intention précise, comme certains livres faits pour populariser la science, eussent contribué à la diffusion de ces notions élémentaires que tout homme, quel que soit son rang, doit posséder dans la vie habituelle; mais il règne dans toutes les publications périodiques accompagnées de gravures la plus complète anarchie de connaissances. Tantôt ce sont des curiosités de costumes, tantôt des expositions d'art, quelquefois de philosophie transcendante, d'autres fois d'histoire naturelle, tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus opposé, de plus confus, de plus fragmentaire, et conséquemment de plus insaisissable. Quelqu'un qui aurait conservé dans la mémoire les sujets traités par l'un de ces *magasins pittoresques* se croirait sous l'obsession d'un de ces rêves laborieux où toutes les formes se confondent et se transfigurent incessamment, où se brisent continuellement toutes les conditions de temps et d'étendue. Quelqu'un qui lirait assidûment et ne lirait qu'un semblable ouvrage, s'il arrivait à cet effort de génie de bien classer ses lectures dans sa tête, aurait le droit de citer beaucoup de choses sans en savoir aucune. Il ne faut pas croire que les œuvres collectives et périodiques, par cela seul que la variété se trouve être un de leurs principaux élémens d'existence, ne doivent pas cependant être faites dans une vue d'ensemble, avec ordre et unité. Une *revue* constituée avec intelligence,

non-seulement reproduit le mouvement d'esprit d'une nation, mais encore les questions actuelles qui, en art, en littérature, en politique, préoccupent et passionnent les esprits. Elle sait conserver l'équilibre entre les faits intellectuels de la vie d'un peuple, elle les distribue sinon dans un ordre rigoureux, du moins dans un ordre suffisant, pour qu'à la fin de l'année, le lecteur se trouve instruit de tous les grands évènemens littéraires de son pays. Une *revue* d'ailleurs s'adresse aux esprits d'élite qui ont leur éducation faite, qui ont un ensemble d'idées sur les questions de philosophie et de poésie. Elle ne les promène donc pas de détours en détours dans une route sans but. Elle ne se propose pas l'instruction des lecteurs; elle la suppose au contraire. Mais il n'en est pas de même pour les *magasins pittoresques* qui s'adressent surtout aux enfans, au peuple, à toute la partie la plus ignorante de la société, incapable de discerner, dans cette grande confusion de choses et d'idées, le lien, le rapport de ce qu'il doit savoir avec ce qu'il doit ignorer. Ce que les *magasins pittoresques* dépensent pour la gravure, ils sont obligés de l'économiser sur la partie littéraire; ils traitent nécessairement les questions avec moins d'étendue. Ils sont contraints de concilier les conditions rivales des idées et des gravures, et, dans ce conflit, c'est presque toujours la partie pittoresque qui l'emporte sur la partie littéraire. Souvent même des gravures sur bois, déjà faites pour une publication, servent ensuite pour d'autres ouvrages; il ne s'agit plus que de leur trouver un nouveau commentaire, un nouveau prétexte de les éditer. Comme c'est aux yeux plutôt qu'à l'intelligence qu'on s'adresse, comme c'est sur l'élément pittoresque plutôt que sur le mérite de science ou de style que l'on fonde ses espérances de succès, les *magasins* et les *musées* ne font que précipiter la décadence, pour nous visible et incontestable, de toutes les formes de la pensée.

Le grand nombre des publications pittoresques a donc eu deux résultats également funestes à la littérature. En illustrant des œuvres anciennes, loin de donner à celles-ci une nouvelle valeur d'art, la gravure n'a fait que nuire au texte, que détruire l'impression poétique de la lecture. Elle a aidé à remettre en lumière des œuvres justement oubliées. Quant aux productions autocthones, tirées de son propre fonds, elle a encore été littérairement plus nuisible. L'esprit des deux arts, comme il a été démontré, n'est pas le même; Hogarth, commenté par Swift, eût fait perdre à ce dernier sa réputation d'homme spirituel. L'esprit exige en toute chose la spontanéité,

l'allure propre, l'indépendance. Les publications pittoresques n'ont jamais fait que poser ce problème à tous les écrivains : trouver le moyen de mettre en prose des coups de crayon, de traduire des figures en paroles, comme l'on met de mauvais vers sous les notes du musicien. Nous ne sommes étonné que d'un fait, c'est que des hommes de talent aient pu se plier à de semblables exigences, c'est que des hommes d'imagination aient pu volontairement renoncer à la plus belle de toutes les prérogatives de l'esprit : celle d'inventer son œuvre, et de la conduire en pleine liberté.

Nous devons le dire hautement, car nous ne nous occupons de toutes ces fantaisies de gravure sur bois et de lithographie que dans leurs rapports avec la littérature, s'il y a décrépitude visible des formes de la pensée, il ne faudrait pas seulement en rejeter la faute sur la librairie. La librairie, sans doute, est coupable de la déchéance progressive de la littérature, mais les écrivains eux-mêmes sont complices. Ce n'est point le talent qui a manqué de nos jours aux hommes qui écrivent; jamais époque peut-être, en virtualité, en faculté de poésie, ne fut aussi privilégiée que la nôtre; jamais il ne fut donné à la critique de contempler une plus riche et plus forte expansion de tous les genres d'esprit. Ce qui a manqué, c'est la règle du talent, c'est le respect de soi-même et de son travail.

Il n'est pas étonnant que, dans une époque industrielle, avec la grande surexcitation d'esprit qui nous pousse aux jouissances, la littérature ait voulu devenir une industrie, un instrument de fortune. Mais rendons-en grace à la nature même de la pensée, du moment où la littérature a prétendu se matérialiser ainsi, battre monnaie avec ses produits, elle s'est suicidée. L'esprit n'est pas une machine à filer qui n'a besoin que d'un jet de vapeur pour ranimer ses rouages et rendre chaque jour, et sans cesse, sans fatigue et sans péril, la même somme de travail, la même quantité de produits. Si l'esprit est infini comme Dieu, son origine et son essence, son labeur est limité. Il est composé de facultés diverses qui s'aident et qui se contrôlent. Pour produire de grandes œuvres empreintes de génie, il a besoin de toutes ces facultés, mais il ne les trouve pas toutes et à toute heure. Le champ de l'esprit, c'est le temps, ce mystérieux milieu dont il a besoin pour créer. Il lui faut recueillir les élémens de ses œuvres, les combiner, attendre ceux qui ne sont pas venus, diriger tous les coups de fortune de l'inspiration, tous les calculs de la réflexion vers un centre et toujours vers un centre unique. Les natures les plus richement organisées, les hommes qui ont reçu

les deux qualités extrêmes de l'art, n'ont jamais fait que peu d'ouvrages; ils se sont dépensés, engloutis corps et ame dans peu de créations, quelquefois dans une seule. Ils ont été fidèles à leur idéal, ils ont été loyaux envers leur génie.

Qu'est-il arrivé lorsque la littérature, qui autrefois servait uniquement la gloire et les idées de l'écrivain, est devenue un comptoir, une boutique ouverte sur la rue, avec étalage et enseigne, que chaque œuvre, que chaque ligne, que la vente en gros et en détail ont pu se débiter et se traduire en revenus? Il est arrivé que les œuvres se sont multipliées du fait de l'écrivain, non pas dans une intention littéraire, encore moins dans un but philosophique, non pas pour obéir à sa conviction et à la sibylle intérieure, mais pour improviser une fortune, pour avoir le droit de connaître, d'expérimenter et d'épuiser toutes les jouissances de la vie.

Alors on a vu naître la démagogie de la littérature, on a vu ces émeutiers de la pensée dont les bandes se composent de toutes les vocations détournées, de toutes les vanités surexcitées, de toutes les gloires manquées, poètes, romanciers, critiques, qui devaient réformer l'art, la science, le théâtre, organisations faibles où les facultés natives ne remplacent pas l'absence d'études et qui croyaient follement qu'on arrive au gouvernement de l'intelligence par des coups de main et du tapage dans les rues.

Alors les auteurs qui pouvaient avoir quelque avenir n'ont cherché ni le recueillement ni les longs et solitaires dialogues de l'inspiration avec la réflexion; ils n'ont pris la peine ni de condenser, ni de mûrir leurs idées, d'étudier ni de former un plan; ils se sont prodigués, dissipés dans des ouvrages que ni leur inspiration ni leur conviction souvent ne leur commandaient. Ils n'ont pas connu l'attente, la concentration, la discipline indispensables aux bons ouvrages. Leurs pensées étaient comme des recrues qu'on n'a pas le temps d'instruire, de rassembler et de mettre en bataille; on les mène au feu minute par minute, à mesure qu'elles arrivent. Elles sont sacrifiées en pure perte. Elles s'épuisent, disparaissent et périssent sans honneur. Les écrivains ont gaspillé toutes leurs facultés, ils ont écrit sur tout, à propos de tout, sans amour, sans retenue, sans piété filiale pour leurs aïeux, sans respect pour leur réputation à faire ou déjà faite. Ils ont été presque tous punis de la plus terrible punition; ils ont survécu à leur talent, comme le débauché survit à la faculté d'aimer.

Toutes les forces productives de la nature veulent être économi-

sées et réglées; le travail de l'esprit, de fatigue en fatigue, peut devenir une habitude machinale. Ce n'est là qu'une décrépitude plus ou moins retardée. L'imagination la plus riche n'a pas l'haleine inépuisable, elle n'est pas une bête de somme qui peut porter le bât tous les jours, et refaire le lendemain la route qu'elle a faite la veille. Le génie n'a qu'un certain nombre d'œuvres à donner; ce qu'on nomme improvisation, fécondité, n'est pas un don, mais un malheur de l'esprit. Dieu n'a dispensé personne de la réflexion; il n'apporte à personne, à heure fixe, des inspirations nouvelles; il veut qu'en faisant son travail, l'homme fasse lui-même sa gloire; il veut que ses veilles soient des batailles. L'improvisation n'est et ne sera jamais un mérite pour aucun écrivain : elle n'est que l'excuse de ces œuvres interminables qui ne sont parties de nulle part pour n'arriver en aucun lieu, qui traînent de soleil en soleil, de borne en borne, leur éternel vagabondage.

Mais lorsque l'improvisation n'a plus suffi à ces existences fiévreuses et dispendieuses, qui voulaient associer, par un singulier adultère, la prodigalité et l'incurie du poète avec les calculs et la cupidité de l'industriel, alors il est arrivé que la littérature n'a plus eu de bonne foi ni de probité dans ses relations. Autrefois, il existait entre l'auteur et l'éditeur une solidarité complète. Des liens d'intérêt, de reconnaissance, ou de dignité commune, s'établissaient entre eux. L'un et l'autre y gagnaient. Aujourd'hui, une guerre de ruse et de supercherie s'est établie entre les écrivains et leurs médiateurs avec le public. Chacun veut exploiter la situation de l'autre. Du moment où la confiance réciproque est brisée, il s'ensuit que les auteurs mettent leurs œuvres aux enchères, les distribuent de droite et de gauche, au plus offrant. Jusqu'à ce jour, du moins, la direction de la littérature était restée dans des mains intelligentes. Les fonctions d'éditeur, dans le siècle dernier, supposaient des connaissances littéraires, un jugement, un goût formé, mais à ces hommes qui aimaient la littérature, qui la comprenaient, qui l'encourageaient, s'est substituée la génération grossière et avide des gens d'affaires, banquiers, éditeurs pittoresques, purs marchands sans goût et sans instruction, contrefacteurs intérieurs, pour ainsi dire, des véritables éditeurs d'autrefois; exploitateurs de l'esprit pour le tenter et le perdre, qui ont mis en commandite la renommée de l'écrivain comme une mine de charbon de terre, ou comme une usine; et les littérateurs ont accepté avec empressement la complicité de cet industrialisme intellectuel! Nous connaissons même des romanciers qui vendent leurs marchan-

dises à différens prix, selon leur qualité; d'autres qui ne font pas les œuvres qu'ils signent, qui ont des aides et des manœuvres à leurs ordres. La grande extension qu'a prise la partie littéraire des journaux politiques a puissamment contribué à cette prostitution patente de l'intelligence. Dans ses gouffres toujours béans, toujours insatiables, le journal reçoit tant de choses, dévore si vite ce qu'il reçoit, que, bon ou mauvais, tout passe, tout disparaît. Le feuilleton, avec sa rotation incessante et rapide, a une incroyable indulgence pour les pauvretés littéraires. Il a un autre inconvénient : c'est qu'ayant besoin de toute la partie militante et peu consciencieuse de la littérature, il interdit à l'avance toute critique sérieuse. Le moyen en effet de tirer sur ses propres troupes et de critiquer ce qu'on imprime?

Tant que les écrivains ne voudront pas rester maîtres de leur inspiration et qu'ils abandonneront la direction de leur talent, tant qu'ils consentiront à cette vie nomade qui va planter ses tentes partout, tant qu'ils voudront suffire par leurs seules veilles à cette effroyable consommation de nouvelles et de romans, il faudra qu'ils renoncent à toute prétention de littérature sérieuse et qu'ils s'habituent à voir sans cesse décliner leur puissance. Les exemples ne manquent pas. L'ame ne saurait jamais se dissiper impunément ainsi, et on ne saurait adopter la vie de bohême sans en porter les guenilles.

Au milieu de cette existence problématique des condottieri de la plume, il n'y a plus pour la haute littérature, pour les chastes amans de la muse qui ne court pas les carrefours les cheveux dénoués, qu'à constituer la cité littéraire, qu'à se grouper, se réunir autour du même centre, du même beffroi. Du moment où ils auront leurs armoiries, leurs droits communs, qu'ils ne seront plus errans et nomades, mais qu'ils auront leur foyer, leur Dieu, leur travail assuré, alors le public, au milieu de cette affreuse mêlée de promiscuités d'intelligences, saura sur qui et sur quoi compter. La cité couvrira le citoyen et réciproquement. Alors les écrivains se classeront selon leurs aptitudes, les écoles littéraires pourront se fonder, comme se sont fondées les écoles de peinture. On saura quels principes et quels systèmes sont ici, quels systèmes et quels principes sont là; on saura qu'il y a ici l'écrivain convaincu, les idées, les formes de style, là l'homme d'affaires et le mercantilisme qui ouvre boutique; chacun parlera sa langue et aura sa patrie. L'écrivain travaillera à son jour, à son heure, dans son vrai centre. Il suivra sa propre tradi-

tion, il ne sera pas distrait par mille sollicitations étrangères. Il saura qu'il a contracté avec son public des obligations saintes, qu'en retour de la sympathie qu'on a témoignée à son talent, on exige de lui plus d'attention et plus d'efforts sur lui-même. Les écrivains obtiennent d'autant plus de respect, qu'ils s'observent davantage et se prodiguent moins. Aussi bien, le mercantilisme introduit dans le domaine de la pensée est déjà parvenu à sa conclusion logique. De toute cette jeune et tumultueuse littérature qui entrait si brusquement sur la scène, il ne reste plus guère que peu de noms respectables et respectés; tout le reste est mort ou mourant. Dans leur indolence ou leur vanité, ces hommes, épuisés par les succès de feuilleton, n'aperçoivent pas le mouvement littéraire qui grandit derrière eux. De l'excès du mal, nous espérons le remède. Nous pensons qu'une génération plus forte ou plus prudente, avertie par l'exemple de la génération qui l'a précédée, et qui n'a paru sur la scène littéraire que pour disparaître, sera convaincue qu'il faut porter son talent respectueusement, comme le jeune lévite porte les chandeliers de l'autel, sans l'exposer à tous les vents du dehors. Alors on se retournera vers les études sérieuses, laborieuses et lentes, qui consacrent seules les œuvres durables. Alors il y aura espoir de sauver la littérature, aujourd'hui déchue par suite des idées mercantiles, et avec sa science, avec le glorieux cosmopolitisme de sa poésie, de sa langue, la France reprendra dans l'Europe une place qu'aucune défaite politique ne saurait lui faire perdre.

F. DE LAGENEVAIS.

JOURNAL

D'UN PRISONNIER

DANS

L'AFGHANISTAN.

JOURNAL OF AN AFFGHANISTAN PRISONNER,

BY LIEUT. VINCENT EYRE.

Ce livre vient d'avoir en Angleterre un très grand succès. Plusieurs éditions en ont été faites en quelques jours et ont été enlevées avec rapidité. Ce succès est facile à comprendre. L'intérêt qui s'attachait aux affaires de l'Asie ne s'était pas encore ralenti; on venait de recevoir la nouvelle de la délivrance presque miraculeuse des prisonniers du Caboul, et on attendait avidement l'histoire de leur longue captivité. Le livre de M. Eyre avait donc le plus grand à-propos; il avait surtout le singulier mérite de paraître le premier, car, avec la tendance naturelle qui porte tous les Anglais à raconter leurs voyages et leurs aventures, nous ne pouvons douter que nous ne devions bientôt

être inondés de relations du même genre. Nous sommes encore à nous demander comment il se fait que le docteur Brydon par exemple, le seul homme qui ait échappé au massacre ou à la captivité de ses compagnons et qui soit arrivé jusqu'au premier poste anglais, monté sur un misérable *pony* des montagnes, n'ait pas encore publié un journal de ses fabuleuses aventures. A coup sûr lady Sale, dont la conduite héroïque pendant toute la campagne, pendant la retraite, et pendant les longs jours d'épreuves qu'elle a passés au milieu des barbares, a excité l'admiration générale, ne peut manquer de raconter ses *impressions de voyage;* mais, dans tous les cas, M. Eyre a pris les devans, et il a eu la primeur de la curiosité publique. Son journal mérite le succès qu'il a obtenu; c'est une relation faite avec simplicité, souvent avec sentiment, de souffrances réelles qui égalent en intérêt toutes les aventures de romans. Ces notes ont été écrites *super flumina Babylonis;* le narrateur était aussi un des acteurs dans ces scènes lamentables dont il nous a donné l'histoire; et bien qu'une partie des faits que nous y trouverons racontés soient déjà connus, nous croyons cependant que de nouveaux détails, empruntés au premier récit fidèle et complet d'un témoin oculaire, ne seront pas sans quelque intérêt.

Il est toujours très aisé, nous le savons, de dire après les évènemens ce qui aurait dû être fait pour les prévenir; mais, en faisant la part de cette sagesse posthume, on ne peut cependant s'empêcher de croire que les Anglais auraient pu éviter le désastre qui les a frappés dans le Caboul s'ils n'étaient allés eux-mêmes au-devant de leur ruine avec une incapacité et un aveuglement inconcevables. La facilité avec laquelle ils avaient envahi et conquis ce pays les avait complètement abusés; ils croyaient pouvoir le garder avec aussi peu de peine qu'ils l'avaient pris, et ils s'étaient créé des illusions incompréhensibles sur la nature des sentimens que leur portaient les indigènes. Lord Keane, qui avait commandé l'expédition, s'était hâté d'aller jouir en Angleterre de sa gloire récente, et dans la chambre des lords de son nouveau titre. En quittant Caboul, il avait emmené avec lui une partie de ses troupes et avait ainsi réduit de moitié l'armée d'occupation, sans même prendre le soin d'établir une ligne de postes militaires pour assurer les communications avec l'Inde. Il était bien clair que pendant long-temps encore l'armée d'occupation devait être obligée de tirer de l'Inde toutes ses munitions; la distance de Caboul à Ferozepore, la première station anglaise, était de six cents milles, et sur cette ligne se trouvaient le Punjab, sur lequel,

depuis la mort de Runjet Singh, les Anglais ne pouvaient plus compter, et les défilés impraticables qui devaient plus tard leur servir de tombeau.

Quand le général Elphinstone vint, au mois d'avril 1841, prendre le commandement des troupes, il trouva l'armée anglaise complètement isolée dans le sein d'un pays en apparence tranquille et soumis, mais qui n'attendait qu'un signal pour se soulever. Il fut, comme l'avait été son prédécesseur, la dupe de ce calme perfide, et en devint la victime. Les hommes qui devaient le mieux connaître le caractère de la population conquise, sir William Mac-Naghten, sir Alexander Burnes et le major Pottinger, tous les trois portant des noms bien connus dans l'Asie, semblaient partager cet aveuglement. Ils laissèrent la rébellion se former et grandir presque sous leurs yeux, sans chercher à la comprimer dans ses commencemens, et quand elle éclata, il était trop tard pour la vaincre.

Ce fut chez les Ghilzis que se manifestèrent les premiers symptômes d'insurrection. Les Ghilzis sont une tribu nomade de l'Afghanistan, la plus nombreuse et en même temps la plus indomptable, parce qu'après chaque défaite elle se réfugie dans les montagnes en y emmenant ses troupeaux, et y attend patiemment le jour des représailles. Nous verrons, pendant la fatale retraite des Anglais, les Ghilzis se montrer les plus acharnés et les plus impitoyables, et se mettre à la tête du massacre malgré les efforts des chefs afghans, qui n'exerçaient sur eux qu'une autorité très limitée. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que les Afghans sont partagés en plusieurs tribus, dont la plus puissante était celle des Douranis. Cette tribu se divisait elle-même en plusieurs familles, dont les plus considérables étaient celle des Suddozis et celle des Barukzis. La première était regardée comme la branche royale légitime de l'Afghanistan; le shah Soudja, que les Anglais avaient rétabli sur le trône, était un Suddozi. Dost-Mohamed, qu'ils avaient détrôné, était un Barukzi. Son fils, Mahomed-Akbar-Khan, qu'on appelait aussi *le sirdar*, et qui devint le chef de l'insurrection, avait donc contre les Anglais et contre le shah Soudja une double inimitié. Depuis le détrônement de son père, il s'était réfugié dans le nord, du côté du Turkestan, où il préparait en silence la révolte des tribus vaincues. Dost-Mohamed, prisonnier des Anglais, l'avait en vain plusieurs fois engagé à faire sa soumission; il avait préféré mener la vie d'un proscrit.

Au commencement d'octobre, on apprit que Mahomed-Akbar était entré dans le pays, et en même temps plusieurs chefs ghilzis quit-

taient soudainement Caboul, et allaient prendre possession d'un fort situé dans le défilé du Kourd-Caboul, à environ dix milles de la ville. La communication avec l'Inde se trouvant ainsi coupée, le général Elphinstone envoya le général Sale avec une brigade pour rétablir le passage, et aller prendre position à Jellalabad, de l'autre côté des montagnes. Ce fut cette expédition qui donna la mesure des dangers que courait l'armée d'occupation. La brigade eut à traverser des défilés dont les bords s'élevaient à cinq ou six cents pieds et qui avaient plusieurs milles de long. Nous ne reviendrons pas ici sur cette expédition dont nous avons déjà parlé antérieurement; qu'il suffise de rappeler que ce fut plus tard le général Sale qui, en refusant de rendre Jellalabad et en maintenant sa position sur la frontière, conserva aux Anglais l'entrée du pays.

Cependant, à Caboul même, peu de temps avant ces actes de rébellion ouverte, la population avait manifesté par plusieurs signes sa haine contre les Anglais. Des officiers avaient été insultés, deux Européens avaient été assassinés. Chose singulière! le jour où la brigade du général Sale avait été attaquée, les assaillans se composaient en grande partie des gens des chefs afghans qui demeuraient à Caboul. On les avait vus sortir le matin et rentrer le soir, et, bien qu'ils eussent à traverser les postes anglais, on n'avait tenté ni de les arrêter ni de les punir.

Les deux principaux chefs de cette première insurrection étaient Amenoulah-Khan et Abdoulah-Khan, deux hommes de très grande influence. Le premier était fils d'un conducteur de chameaux et avait acquis par ses talens une autorité considérable. Il pouvait mettre dix mille hommes en campagne. On raconte du dernier l'anecdote suivante. Pour se défaire d'un frère aîné, il le fit enterrer vif jusqu'au menton, ensuite il lui fit mettre une corde autour du cou, et attacha à cette corde un cheval sauvage. L'animal, fouetté jusqu'au sang, tourna dans ce cercle terrible jusqu'à ce qu'il eût tordu et enlevé la tête de la victime. Tels étaient les hommes avec lesquels les Anglais allaient se trouver aux prises.

Ce fut le 2 novembre 1841 que la révolte générale éclata dans la capitale de l'Afghanistan.

« Ce matin, de bonne heure, dit M. Eyre, nous avons reçu de la ville l'alarmante nouvelle qu'une révolte populaire avait éclaté, que toutes les boutiques étaient fermées, et qu'on avait fait une attaque générale sur les maisons des officiers anglais résidant à Caboul. » Au nombre de ces officiers était, comme nous le savons déjà, Alexan-

der Burnes. M. Mac-Naghten et le général Elphinstone étaient dans le camp situé hors la ville; le major Pottinger était dans le Kohistan; le shah Soudja était dans le Bala-Hissar, qui est la citadelle de Caboul. *L'envoyé*, comme on appelait habituellement M. Mac-Naghten, reçut à huit heures du matin un billet dans lequel Burnes lui annonçait qu'une grande agitation régnait dans la ville, mais qu'il espérait pouvoir la comprimer. Ce furent les dernières lignes écrites par le malheureux Burnes; une heure après, on reçut la nouvelle de sa mort. Il paraît que, trop confiant dans les dispositions du peuple, il repoussa tous les avis qui lui étaient donnés, et refusa de se réfugier dans la citadelle. Quand sa maison fut attaquée, il défendit à ses gens de faire feu, et monta sur une terrasse pour haranguer les assaillans; mais malgré la résistance désespérée de ses soldats indiens, qui se firent tous tuer autour de lui, sa maison fut forcée; il fut massacré avec son frère, et tout ce qui fut trouvé chez lui, hommes, femmes et enfans, fut impitoyablement égorgé.

Le roi (Shah-Soudja), qui était dans la citadelle, envoya un de ses fils avec un régiment pour rétablir l'ordre; ils furent repoussés et rentrèrent dans le fort. Ce fut alors que les Anglais comprirent l'étendue de la faute qu'ils avaient commise en négligeant de s'assurer des points fortifiés. Au lieu de se retrancher dans le Bala-Hissar, qui commandait la ville, ils avaient disséminé leurs forces, et avaient établi leurs magasins en dehors de leur camp. Ce camp lui-même, ayant des lignes trop étendues, était presque impossible à défendre, et dès le commencement de l'insurrection, les communications furent coupées entre le camp où résidait l'envoyé, la citadelle où se tenait le roi, et les magasins qui contenaient les provisions. Les Anglais se laissèrent prendre par la famine.

Une sorte de vertige semblait avoir frappé le général Elphinstone. La faiblesse naturelle de son caractère était encore augmentée par de vives souffrances physiques. Comme il est mort honorablement, sinon glorieusement, au milieu de ses soldats, ses compatriotes ont respecté sa mémoire; cependant il est permis de dire que, si dès le premier jour les assiégés avaient agi avec énergie et résolution, ils avaient encore des chances de salut. Leur première faute, la plus grande peut-être, fut d'abandonner presque sans résistance les magasins qui contenaient leurs provisions. En même temps, les détachemens cantonnés dans différens forts répandus dans la campagne se repliaient sur le camp. Le major Pottinger, obligé d'abandonner le Kohistan, se fit jour avec peine jusqu'au quartier-général. L'armée

réunie avait alors des vivres pour *deux jours*. Le général Elphinstone, retenu au lit par la goutte, partagea le commandement avec le brigadier Shelton. Ce dernier, désespérant de pouvoir maintenir sa position pendant l'hiver, se prononça pour une retraite immédiate sur Jellalabad. M. Mac-Naghten s'y opposa résolument, mais le mot avait été prononcé et s'était répandu, et le découragement était déjà parmi les troupes.

Le 29 novembre, Mahomed-Akbar arriva à Caboul, et désormais, sous les ordres de ce chef habile, l'insurrection s'organisa d'une manière plus régulière et plus redoutable.

Les assiégés ne pouvaient attendre du secours de l'Inde avant le printemps, et ils étaient menacés par la famine. Le peu de vivres qu'ils enlevaient dans quelques sorties ne pouvaient leur suffire longtemps. On agita dans le conseil le projet de se faire jour jusqu'au Bala-Hissar, qui était à deux milles de distance, et où on aurait pu tenir tout l'hiver; mais, outre les risques du passage, il aurait fallu abandonner l'artillerie, peut-être les malades et les blessés. La proposition fut rejetée. Celle de la retraite sur Jellalabad était toujours énergiquement combattue par M. Mac-Naghten comme déshonorante pour les armes anglaises. Cependant l'indiscipline commençait à se répandre dans le camp, et les soldats, témoins des hésitations et des mésintelligences de leurs chefs, avaient perdu tout courage.

Ce fut alors, on était au 26 novembre, qu'un des chefs afghans fit à l'envoyé anglais les premières ouvertures d'une négociation. M. Mac-Naghten, après avoir consulté le général Elphinstone, accepta cette proposition, et le lendemain, deux députés des chefs assemblés se rendirent au camp et eurent une entrevue avec l'envoyé. On ne sait ce qui se passa dans cette conférence, mais il paraît que les Afghans firent des conditions inacceptables, car ils se retirèrent en disant : « Nous nous reverrons bientôt sur le champ de bataille. — De toutes manières, répondit l'envoyé, nous nous reverrons au jour du jugement. »

Le 7 décembre, on découvrit avec effroi que les vivres manquaient, et qu'il n'y en avait pas même pour un jour. Un détachement, envoyé à la citadelle, réussit à en ramener quelques provisions. Mais M. Mac-Naghten commençait aussi à perdre courage, et, en conservant les formes régulières de communication, il adressa au général Elphinstone une lettre publique dans laquelle il lui demandait si, dans son opinion, ils avaient une autre alternative que celle de négocier aux termes les plus favorables qu'il leur serait possible d'ob-

tenir. Le général répondit que, dans sa conviction, l'envoyé ne devait pas perdre de temps pour négocier. Sa lettre fut contresignée par trois de ses officiers. Le 11 décembre, l'envoyé sortit avec les capitaines Lawrence, Mackenzie et Trevor, et eut une conférence en plaine avec les principaux chefs de tribus. Il leur fit une longue allocution, parla des anciens temps, et de l'amitié qui avait autrefois uni les chefs aux Anglais. Le gouvernement de l'Inde n'avait voulu que le bonheur des Afghans en rétablissant sur le trône de ses ancêtres un prince que le peuple avait toujours aimé; mais puisque les sentimens de la nation étaient changés, le gouvernement anglais ne voulait pas entreprendre de les contraindre, et il était prêt à entrer en négociations.

Mahomed-Akbar et Osman-Khan, les deux principaux chefs, exprimèrent leur assentiment, et alors l'envoyé demanda la permission de lire un papier contenant le projet de traité. Les conditions générales étaient : que les Anglais évacueraient l'Afghanistan, y compris Caboul, Candahar, Ghizni et Jellalabad, et toutes les autres stations; que non-seulement ils retourneraient en sûreté dans l'Inde, mais que de plus des vivres leur seraient fournis sur toute la route; que l'émir Dost-Mohamed, père de Mahomed-Akbar, sa famille et tous les Afghans prisonniers, seraient rendus à la liberté; que Shah-Soudja, avec sa famille, aurait la faculté de rester à Caboul ou de retourner dans l'Inde avec les Anglais, et que le gouvernement afghan, dans tous les cas, lui ferait une pension annuelle d'un lac de roupies; qu'une amnistie serait accordée à tous les indigènes qui avaient embrassé le parti des Anglais; que tous les prisonniers seraient relâchés; que jamais les forces anglaises ne rentreraient dans l'Afghanistan, à moins qu'elles n'y fussent appelées par le gouvernement afghan avec lequel la nation anglaise établirait une amitié perpétuelle. Ces conditions furent acceptées par tous les chefs, à l'exception de Mahomed-Akbar, qui s'opposait surtout à l'amnistie, et qui refusait de fournir des vivres aux Anglais avant qu'ils eussent évacué leur camp; mais il se trouva en minorité dans le conseil, et les chefs, en acceptant les termes proposés, emmenèrent comme otage le capitaine Trevor.

Pendant cette entrevue, on avait dans le camp les plus vives inquiétudes sur la sûreté de l'envoyé. Il n'avait avec lui qu'une escorte très faible, et on pouvait voir des corps nombreux d'Afghans répandus dans la plaine, et que leurs chefs avaient évidemment beaucoup de peine à retenir. Mais l'heure n'était pas encore venue.

Nous avons maintenant à raconter la scène sanglante dans laquelle l'envoyé anglais perdit une vie digne d'une meilleure fin. Quand la nouvelle du meurtre de sir William Mac-Naghten arriva en Europe, elle y souleva un cri unanime d'exécration. Le livre de M. Eyre a jeté un nouveau jour sur des faits jusqu'alors imparfaitement connus, et si les révélations qu'il contient ne doivent point diminuer l'horreur qu'avait inspirée cet assassinat sauvage, elles prouvent cependant, et d'une manière malheureusement trop claire pour la mémoire de l'homme qui en fut la victime, que les Anglais avaient pris l'initiative de la trahison. Il est très possible que M. Mac-Naghten fût intimement convaincu des intentions perfides de Mahomed-Akbar, il est possible encore qu'il ne se crût pas tenu d'observer avec des barbares les règles d'honneur en usage chez les nations policées; mais, dès qu'il sortait de « cette île escarpée et sans bords » pour entrer dans la carrière de la ruse et de l'intrigue, il commençait une entreprise dont la seule justification ne pouvait être désormais que le succès, et sa propre trahison, nous disons le mot, quoiqu'à regret, devait appeler, si elle ne la justifiait pas, la trahison de son adversaire.

Les termes du nouveau traité furent communiqués immédiatement au shah Soudja, qui se trouvait ainsi condamné pour la quatrième ou cinquième fois à l'exil. Le même jour, cependant, une députation des chefs vint proposer, à la grande surprise des Anglais, que le shah restât roi de Caboul, pourvu qu'il donnât ses filles en mariage aux principaux chefs, et, ce qui peut paraître puéril, qu'il s'engageât à ne plus faire faire antichambre aux nobles de son royaume, qu'il faisait habituellement attendre des heures entières à sa porte. Eh bien, ce singulier monarque tenait tellement à l'étiquette, qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire accepter cette proposition, bien qu'il n'eût d'autre alternative qu'une abdication; et, deux jours après, il retira son consentement. Il est à croire, du reste, qu'il n'avait pas grande confiance dans la loyauté de ses vassaux.

On était alors au 13 décembre. Le départ des troupes anglaises fut encore différé de quelques jours, à cause des délais que les chefs afghans mettaient à leur fournir des vivres et des fourrages. Mahomed-Akbar voulait évidemment gagner du temps et affamer la garnison. Les provisions de toute espèce étaient devenues si rares dans le camp, que les chevaux et les bestiaux ne se nourrissaient plus que d'écorces d'arbres, et en mangeant et remangeant leur propre fumier, qui était régulièrement ramassé et étendu devant eux. Les domestiques, qui forment toujours la partie la plus nombreuse d'une

armée de l'Inde, étaient réduits à manger la chair des animaux qui mouraient tous les jours de faim et de froid. Le 17 décembre, il y avait encore du grain pour deux jours. Le 18, un nouveau fléau vint accabler les malheureux assiégés, la neige! Elle tomba si abondamment qu'elle couvrit la terre à la hauteur de cinq pouces. « Elle ne disparut jamais depuis, dit le narrateur de ces tristes désastres; ainsi nous vîmes arriver sur la scène un nouvel ennemi, qui devait devenir plus formidable pour nous qu'une armée de rebelles. »

Des officiers proposèrent au général Elphinstone de se fier à la fortune et de s'ouvrir un passage de vive force jusqu'à Jellalabad; malheureusement le général ne sut prendre aucune résolution. Ce fut le 22 décembre que l'envoyé anglais se laissa misérablement entraîner au piége que lui tendait l'astucieux chef barbare. Nous emprunterons les détails qui vont suivre à la narration de deux témoins oculaires, les capitaines Mackenzie et Lawrence, qui avaient accompagné l'envoyé.

Un officier anglais, qui était resté caché dans Caboul depuis le commencement de l'insurrection, le capitaine Skinner, vint au camp avec deux chefs porteurs de propositions secrètes de Mahomed-Akbar. Ces propositions étaient : Que le lendemain l'envoyé viendrait à une dernière conférence dans la plaine avec les principaux chefs; qu'il tiendrait, dans le camp, un corps de troupes tout prêt à faire une sortie, et qui, à un signal donné, joindrait les gens du sirdar (Akbar) et s'emparerait avec eux d'Amenoulah-Khan, l'ennemi le plus invétéré des Anglais. Ici un des émissaires proposa à sir William de lui apporter la tête d'Amenoulah pour une certaine somme d'argent, mais l'envoyé répondit avec indignation qu'il n'était ni dans ses mœurs ni dans celles de son pays de donner de l'or pour du sang. Le sirdar, de son côté, promettait son concours, à la condition qu'il serait fait le visir du shah Soudja, qui resterait roi, et que le gouvernement anglais lui assurerait une pension viagère de 4 lacs de roupies, et lui paierait immédiatement 30 lacs de roupies. L'armée anglaise l'aiderait à soumettre les chefs et quitterait ensuite le pays, mais seulement huit mois après, afin de sauver sa considération.

Ces propositions du sirdar n'étaient qu'un complot tramé avec les autres chefs. La plupart d'entre eux voulaient exécuter loyalement le traité qui les débarrassait pour toujours de l'occupation anglaise. Il est même probable, et ceci peut servir à donner l'explication de la conduite de Mahomed-Akbar, que ces chefs ne tenaient pas beaucoup à l'échange des prisonniers, qui aurait rendu la liberté à l'an-

cien émir Dost-Mohamed. Cet homme supérieur, qui serait sans aucun doute parvenu à rétablir la monarchie des Afghans, si les Anglais n'étaient venus arrêter sa fortune, était beaucoup plus craint qu'aimé des chefs des tribus, et ceux-ci n'étaient pas fâchés de le savoir prisonnier à Loudiana. Mahomed-Akbar, afin de rompre tout arrangement dont la délivrance de son père ne serait pas une condition, voulut forcer les chefs à « brûler leurs vaisseaux; » et, pour les amener à ses fins, il voulut leur montrer que les Anglais eux-mêmes n'étaient pas de bonne foi. Le malheureux envoyé donna dans le piége avec un inconcevable aveuglement. Non-seulement il accepta les propositions perfides qui lui étaient faites, mais, comme gage de sa parole, il remit aux émissaires du sirdar un papier écrit de sa main en langue persane, et qui fut montré aux chefs. Contrairement à ses habitudes, il ne confia à personne cette fatale résolution, et ce ne fut que le lendemain, quand il pria les capitaines Trevor, Lawrence et Mackenzie, de l'accompagner, qu'il leur fit part du projet qu'ils étaient appelés à exécuter avec lui. Le capitaine Mackenzie lui dit que c'était évidemment un complot formé contre lui. « Un complot! répondit sir William; laissez-moi faire, fiez-vous à moi là-dessus. » Puis il donna ordre au capitaine Lawrence de rester à cheval pour galoper jusqu'à la citadelle et prévenir le roi. A toutes les objections qui lui furent faites, il répondit: « Il y a du danger, mais la chose en vaut la peine. Dans tous les cas, j'aime mieux mourir cent fois que de vivre encore six semaines comme celles que je viens de passer. » Il avait prié le général Elphinstone de tenir deux régimens tout prêts à faire une sortie. Quand il partit, rien n'était préparé; il haussa les épaules et dit: « Au reste, c'est comme cela depuis le commencement du siége. »

A peu de distance du camp, sir William fit faire halte à sa petite escorte, et s'avança avec ses trois officiers à cinq ou six cents pas du rempart. Là ils rencontrèrent le sirdar accompagné d'Amenoulah-Khan et des principaux chefs. Après les salutations habituelles, l'envoyé offrit au sirdar un superbe cheval qu'il venait de payer 3,000 roupies. Mahomed-Akbar le remercia de son présent, et aussi d'une paire de pistolets que sir William lui avait envoyés la veille avec sa voiture et deux chevaux. C'est avec un de ces pistolets que le sirdar allait tout à l'heure assassiner l'envoyé.

On étendit à terre des couvertures de chevaux, à l'endroit où la neige était le moins épaisse. Sir William s'assit à côté du sirdar, ayant derrière lui les capitaines Trevor et Mackenzie. Mahomed-

Akbar demanda à l'envoyé s'il était toujours prêt à exécuter leurs conventions; sir William répondit : « Pourquoi pas? » A ce moment, les Anglais s'aperçurent qu'une troupe d'Afghans armés jusqu'aux dents s'approchaient insensiblement en formant un cercle autour d'eux. L'envoyé les montra au sirdar, qui lui répondit : « Oh! ils sont dans le secret. » Puis tout à coup il cria : *Begeer! begeer!* « Je me retournai, dit le capitaine Mackenzie, et je vis le sirdar saisir le bras gauche de l'envoyé avec une expression de férocité diabolique peinte sur ses traits; le sultan Jan s'était assuré du bras droit. Ils l'entraînèrent ainsi renversé, et le seul mot que j'entendis dire au malheureux sir William fut : « *Az barae khooda!* Au nom du ciel! » Je vis un instant sa figure, elle était pleine d'horreur et de surprise. » Le capitaine Lawrence dit aussi dans sa relation : « Tout à coup je me sentis saisir les bras, arracher mes pistolets et mon épée, et moi-même je fus violemment enlevé de terre et entraîné par Mahomed-Shah-Khan, qui me dit : « Venez vite, si vous tenez à la vie! » Je me retournai et je vis l'envoyé étendu par terre, la tête placée où étaient tout à l'heure ses talons, ses mains emprisonnées dans celles d'Akbar, et la consternation et l'horreur peintes sur la figure. »

Le sirdar comptait garder l'envoyé comme otage, mais il paraît que sir William fit une résistance désespérée, et alors Mahomed-Akbar lui tira un coup de pistolet dans la poitrine. Son corps fut immédiatement taillé en pièces; sa tête fut promenée dans la ville et montrée triomphalement à un officier anglais qui y était prisonnier, et ses restes mutilés furent exposés sur le principal marché de Caboul.

Il est certain que l'intention des chefs afghans était, non pas de massacrer leurs prisonniers, mais de les garder et de leur dicter des conditions. Dans l'entraînement de la vengeance, ils conservaient encore un certain esprit politique; ils savaient que le gouvernement anglais était assez fort pour tirer d'eux des représailles signalées, et ils voulaient autant que possible tenir une porte ouverte aux négociations. Aussi firent-ils tous leurs efforts pour protéger leurs prisonniers contre la fureur de la multitude, et on les vit s'exposer plusieurs fois à la mort pour les sauver, et recevoir les coups qui leur étaient destinés. Le capitaine Trevor fut placé en croupe sur le cheval de Mohamed-Khan, mais il tomba et fut impitoyablement massacré. Son corps fut promené dans les rues de Caboul. Le capitaine Mackenzie monta aussi en croupe derrière un des chefs, qui prit le galop en se dirigeant vers un fort. Les balles sifflaient autour d'eux, et les barbares les poursuivaient en criant : Tuez le *kafir* (l'infidèle)! Le

chef fut obligé de s'arrêter un instant, et, en ôtant son turban, ce qui est le dernier appel que puisse faire un musulman, de les prier d'épargner la vie de son ami. En montant une butte, le cheval tomba, le prisonnier fut avec peine arraché à la rage de la foule; le sirdar accourut et fit une charge pour le secourir; le chef qui le protégeait se mit au-devant de son corps pour le couvrir, et reçut un coup de sabre. Ce fut ainsi que le capitaine Mackenzie put arriver jusqu'au fort, où il trouva le capitaine Lawrence, sauvé comme lui, mais épuisé par la course furieuse qu'on lui avait aussi fait faire, et par les coups qu'il avait reçus.

Les chefs vinrent successivement les rejoindre dans le fort. Un vieux mollah ou prêtre musulman fut le seul qui osât flétrir ouvertement et intrépidement la conduite de ses frères; il s'écria que cette trahison infame était un déshonneur pour l'islamisme. Mahomed-Akbar dit aux prisonniers que sir William et le capitaine Trevor étaient en sûreté, mais, au même instant, on leur tendait par une fenêtre la main sanglante et mutilée du malheureux envoyé. Comme ils n'étaient pas en sûreté dans le fort, qui recevait continuellement des assauts, ils furent emmenés au milieu de la nuit dans la ville. Ce fut la maison du sirdar qui leur servit d'asile. Ils y retrouvèrent le capitaine Skinner, celui qui avait porté à sir William les fatales propositions qui l'avaient trompé. Le capitaine Skinner, n'ayant sa liberté que sur parole, était revenu se constituer prisonnier.

Les officiers anglais furent convenablement traités, et les chefs barbares cherchèrent à renouer les négociations. Le capitaine Lawrence fut logé chez Amenoulah-Khan, qui lui montra la lettre que sir William avait écrite au sirdar. Le 29 décembre, il fut renvoyé au camp avec une escorte. Le lendemain, les capitaines Mackenzie et Skinner apprirent que le major Pottinger avait renoué les négociations, et ils furent aussi reconduits au camp, déguisés en Afghans pour plus de sûreté.

Que faisaient les Anglais dans leur camp pendant que le représentant de leur pays était massacré sous leurs yeux? Rien. Ils semblaient paralysés et frappés de stupeur. Ici, M. Eyre ne peut contenir son indignation, et il s'écrie : « Pas un coup de fusil ne fut tiré, pas un soldat ne bougea; le meurtre d'un envoyé anglais fut accompli à la face et à portée de fusil d'une armée anglaise, et non-seulement on ne chercha pas à venger cet acte atroce, mais on laissa le corps, étendu dans la plaine, servir de trophée à une populace fanatique, et de parade sur un marché public. »

Pendant toute la journée on fut dans l'incertitude sur le sort des parlementaires. La malheureuse femme de sir William était dans toutes les angoisses du doute. Enfin le soir le général Elphinstone reçut une lettre du capitaine Conolly, qui était à Caboul, et qui lui annonçait la triste mort de l'envoyé.

Le major Pottinger se trouva alors chargé de l'agence politique, et à peine était-il entré en fonctions, qu'il reçut des ouvertures de négociations. Les conditions proposées étaient : que les Anglais abandonneraient toute leur artillerie, sauf six pièces de canon, qu'ils livreraient tous leurs trésors, et que les hommes mariés seraient donnés pour otages, avec leurs femmes et leurs enfans.

Ici, nous rencontrons dans le livre de M. Eyre quelques simples lignes qu'on ne peut lire sans une pénible émotion. Le lendemain du jour du massacre de l'envoyé était le 25 décembre, le jour de Noël! Noël, la fête des familles anglaises, le jour traditionnel de la joie! Pour qui a vu un *christmas* anglais, pour qui sait combien est populaire cette réjouissance religieuse et domestique, il est impossible de contempler sans sympathie et sans tristesse cette faible troupe de chrétiens ensevelis dans les neiges de l'Asie, cernés par des masses d'infidèles et d'ennemis sans pitié, et se rappelant, en face de la mort et sous le coup des plus cruelles souffrances, la fête du foyer natal. « Jamais, dit M. Eyre, jamais un plus triste jour de Noël n'avait brillé sur des soldats anglais dans une terre étrangère. Le peu d'entre nous auxquels la force de l'habitude a fait encore échanger les vœux et les complimens d'usage l'ont fait avec des contenances et avec des paroles qui exprimaient tout autre chose que la joie. »

On a dit avec vérité qu'un conseil de guerre ne se bat jamais. Le major Pottinger s'opposait résolument à tout projet de négociation, n'ayant aucune confiance dans la bonne foi des chefs afghans; mais il fut seul de son avis dans le conseil. Pour trouver les quatre familles demandées comme otages, on afficha dans le camp une circulaire avec l'offre de 2000 roupies par mois à qui voudrait se livrer volontairement. Mais les Afghans inspiraient une telle frayeur, que des officiers déclarèrent qu'ils aimeraient mieux tuer leurs femmes que de les exposer à de pareils dangers. On répondit donc aux chefs qu'il était contraire aux usages de la guerre de donner des femmes en otage.

La convention fut néanmoins conclue sans cette condition; mais le départ des troupes fut, sous divers prétextes, différé jusqu'au 6 janvier. Les symptômes de trahison éclataient de toutes parts, et les

Anglais recevaient des avertissemens sinistres. Le shah Soudja lui-même leur fit dire à plusieurs reprises qu'ils allaient à leur ruine, et il engagea instamment lady Mac-Naghten à venir se mettre sous sa protection dans la citadelle. «Mais, dit M. Eyre, tout fut inutile. Le général et son conseil de guerre avaient décidé que nous partirions, et il fallut partir.»

Nous avons maintenant à suivre l'armée anglaise dans les vicissitudes de sa terrible retraite. Nous avons, dans une autre occasion, comparé cette expédition désastreuse à la retraite de l'armée française de Moscou, et ce rapprochement a pu paraître au premier abord empreint d'une certaine exagération. Sans aucun doute, les aventures de l'armée anglaise dans l'Afghanistan n'ont point ces proportions épiques avec lesquelles la campagne de notre grande armée apparaît dans l'histoire. Cependant, dans un cadre plus restreint, elles offrent pour ainsi dire un résumé de toutes les souffrances et de toutes les calamités qui peuvent frapper une armée en déroute. Le tableau qu'en a tracé M. Eyre est, dans sa simplicité, rempli d'un intérêt poignant. Nous conserverons l'ordre qu'a suivi le narrateur, en assignant à chaque jour de cette affreuse semaine sa part de malheurs. Les Anglais se mirent en marche le 6 janvier, et le 13 il ne restait de dix-sept mille hommes, femmes et enfans, que des cadavres et quelques prisonniers.

Il faut connaître la composition d'une armée indienne pour bien apprécier les immenses difficultés que les Anglais avaient à combattre. Sur ces dix-sept mille individus qui allaient s'engager dans des gorges impraticables, il n'y avait pas plus de quatre mille cinq cents combattans, en y comprenant les soldats indigènes. Le reste se composait de ce qu'on appelle dans l'Inde *camp followers* (suivans de camp), qui sont les domestiques des officiers et des soldats, car dans une armée indienne chaque soldat a plusieurs hommes affectés à son service personnel. Cette masse inutile, augmentée encore par les femmes et les enfans, fut la cause principale de l'entière destruction de l'armée, car elle jeta dans toutes les opérations un désordre qu'il fut impossible de réparer. Quant aux femmes et aux enfans, il suffira de dire que la femme du capitaine Trevor avait avec elle sept enfans, et était grosse d'un huitième qui naquit depuis dans la captivité.

Le 6 janvier 1842, ces malheureux se mirent en route. On ouvrit une brèche dans le rempart du camp pour donner passage aux troupes et aux équipages; environ deux mille chameaux emportaient ce qui

était strictement nécessaire pour camper dans la neige. « Lugubre était la scène, dit M. Eyre, au milieu de laquelle nous nous engagions avec un courage abattu et les plus tristes pressentimens. Une neige épaisse couvrait la montagne et la plaine d'une nappe sans tache, et le froid était d'une telle intensité, qu'il pénétrait les plus chauds vêtemens et les rendait inutiles. » Il avait été convenu que deux mille Afghans, sous les ordres du sultan Jan, escorteraient l'armée; mais l'escorte ne parut pas. A peine la première colonne des Anglais était-elle sortie du camp, que des masses d'Afghans s'y jetèrent par un autre côté et commencèrent le pillage. Pendant toute la retraite, nous verrons ainsi les Afghans suivre pas à pas les traces de l'armée comme des nuées d'oiseaux de proie. La première journée fut tout entière employée au départ; la longue file des équipages sortit par la brèche jusqu'au soir. La nuit tomba sur cette scène de désolation, et à ce moment, les Afghans ayant mis le feu au camp abandonné, toute la campagne fut illuminée sur l'espace de plusieurs milles, et offrit, dit M. Eyre, un spectacle d'une sublimité terrible. Les Afghans, dans leur fanatisme ignorant, mirent le feu à plusieurs trains d'artillerie, dont ils s'enlevèrent ainsi l'usage. On avait à plusieurs reprises pressé le général Elphinstone d'enclouer les canons qu'il s'était engagé à livrer; mais il avait refusé, considérant cet acte comme un manque de parole. Dès le premier jour, avant même que l'arrière-garde se fût mise en marche, les hommes tombaient par vingtaines et restaient dans la neige. Les cipayes surtout (les soldats indiens) et les suivans de camp, découragés et accablés par le froid, s'asseyaient avec désespoir dans la plaine et y attendaient la mort. Le froid fit pendant cette nuit un nombre considérable de victimes. Une vingtaine de carabiniers, sous les ordres du capitaine Mackenzie, eurent recours à un assez curieux expédient pour se préserver autant que possible du froid. Ils commencèrent par nettoyer un étroit espace de terrain, et, en ayant enlevé la neige, ils s'y couchèrent en cercle, très serrés les uns contre les autres, leurs pieds se joignant au centre, après avoir eu soin d'étendre sur eux tout ce qu'ils avaient pu rassembler de couvertures et de vêtemens. De cette manière, ils purent conserver assez de chaleur naturelle pour se soustraire à la gelée, et le capitaine Mackenzie déclara qu'il avait à peine souffert du froid.

Le lendemain, le 7 janvier, la moitié des cipayes était déjà hors de combat; ils allaient par centaines se joindre aux suivans de camp, et augmentaient la confusion. La neige durcie était tellement adhérente aux pieds des chevaux, qu'il aurait fallu le ciseau et le mar-

teau pour l'en détacher. « L'air même que nous respirions, dit M. Eyre, gelait en sortant de notre bouche et de nos narines, et chargeait de petits glaçons nos moustaches et nos barbes. »

Ce fut alors que le sirdar Mahomed-Akbar reparut sur la scène, et que les Anglais, déjà vaincus par la neige, eurent encore à combattre des ennemis non moins impitoyables. La conduite de Mahomed-Akbar, pendant la retraite, est souvent incompréhensible; elle présente le plus singulier mélange de bonne foi et de perfidie, de générosité et de cruauté. Son but semble avoir été d'exterminer toute l'armée, en n'épargnant que les officiers et les femmes, qu'il se proposait de garder comme otages pour la rançon de sa famille. Il faut se souvenir aussi que les Afghans qui tenaient la campagne étaient, pour la plupart, de la tribu des Ghilzis, c'est-à-dire d'une tribu rivale de celle dont Mahomed-Akbar était un des chefs, et qu'il n'exerçait sur eux qu'une autorité très précaire. C'est pourquoi nous le voyons, pendant la retraite, lancer incessamment les Ghilzis comme une meute sur la masse des fuyards, et donner constamment pour excuse qu'il n'était pas maître de les retenir. Il se fait successivement livrer les officiers et les femmes, et abandonne le reste au couteau.

Quand les barbares commencèrent l'attaque, le capitaine Skinner se fit conduire auprès du chef barbare, qui lui dit qu'il avait été chargé de les escorter dans la montagne, mais qu'il réclamait six otages, comme garantie de la reddition de Jellalabad, qu'occupait le général Sale. Il fallut souscrire à ces conditions, et le feu cessa pour quelque temps. La nuit vint encore avec un redoublement de rigueur, avec la faim, le froid, l'épuisement, la mort. L'armée était alors arrivée à l'entrée des gorges du Kourd-Caboul; en deux jours, elle n'avait encore fait que dix milles.

Le 8 janvier, des milliers d'hommes ne se relevèrent pas, et continuèrent dans la neige leur dernier sommeil. Dès le matin, les Afghans recommencèrent leur feu. L'avant-garde des Anglais dut s'ouvrir un passage à la baïonnette. Le capitaine Skinner alla de nouveau trouver Mahomed-Akbar; le sirdar demanda encore pour otages le major Pottinger et les capitaines Lawrence et Mackenzie. Les trois officiers se livrèrent volontairement, et le feu cessa. Alors l'armée se remit en marche, et ici nous laissons parler M. Eyre :

« Une fois encore, dit-il, cette masse vivante d'hommes et d'animaux se mit en mouvement. Les rapides effets de désorganisation produits par deux nuits passées dans la gelée peuvent à peine se

concevoir. Le froid avait tellement mis au vif les mains et les pieds des hommes les plus forts, qu'ils étaient complètement hors de service : la cavalerie, quoique moins exposée, avait néanmoins tant souffert, que les hommes étaient obligés de se faire monter sur leurs chevaux. En réalité, il restait à peine quelques centaines d'hommes en état de combattre.

« L'idée de nous engager dans le défilé terrible qui était devant nous, sous le feu de barbares altérés de vengeance, avec cette masse confuse et irrégulière, était effrayante. Le spectacle que présentaient alors ces flots de créatures animées, dont la plupart devaient dans quelques heures former un sentier de cadavres, ne pourra jamais être oublié par ceux qui l'ont vu. Le formidable défilé a environ cinq milles d'un bout à l'autre, et des deux côtés il est encaissé par une ligne de rochers à pic entre lesquels le soleil, dans cette saison, ne pouvait jeter qu'une lumière momentanée. Il est traversé par un torrent dont le cours impétueux résiste à la gelée..., et que nous avions à passer et repasser à peu près vingt-huit fois. A mesure que nous avancions, le passage devenait plus étroit, et nous pouvions voir les Ghilzis se rassembler sur les hauteurs en nombre considérable. Ils ouvrirent bientôt un feu très vif sur l'avant-garde. C'était là que se trouvaient les dames; voyant que leur unique chance de salut était de ne pas rester en place, elles prirent le galop en tête de tout le monde, à travers les balles qui sifflaient par centaines à leurs oreilles, et franchirent ainsi bravement le défilé. Elles échappèrent toutes providentiellement au danger; lady Sale reçut seule une légère blessure au bras. Je dois dire cependant que plusieurs des gens de Mahomed-Akbar, qui avaient pris l'avance, firent les plus énergiques efforts pour faire cesser le feu; mais rien ne pouvait arrêter les Ghilzis. La foule qui suivait se jeta au plus épais du feu, et le carnage fut affreux. Une panique universelle se répandit rapidement, et des milliers d'hommes, cherchant leur salut dans la fuite, se précipitèrent en avant, abandonnant bagage, armes, munitions, femmes, enfans, et ne songeant plus qu'à leur vie. »

Au milieu de cette déroute universelle, quelques traits de courage se font encore jour. Le lieutenant Sturt, blessé mortellement, était resté étendu dans la neige; le lieutenant Mein retourna sur ses pas pour le chercher au milieu du feu; il réussit à le mettre sur un misérable *pony* et le conduisit au camp, où il mourut le lendemain. « Ce fut, dit M. Eyre, le seul homme de toute l'armée qui reçut une sépulture chrétienne. » Cependant le défilé fut passé, mais la neige se

remit à tomber et continua toute la nuit. On n'avait pu sauver que quatre petites tentes, dont une appartenait au général. On en donna deux aux femmes et aux enfans, et la troisième aux blessés; mais un nombre immense de blessés resta sans abri et périt pendant la nuit. « De toutes parts, dit M. Eyre, retentissaient des gémissemens et des cris. Nous étions entrés dans une température plus froide encore que celle dont nous sortions, et nous étions sans tentes, sans feu, sans vivres; la neige était notre seul lit, et pour beaucoup elle fut un linceul. Il est seulement miraculeux qu'un seul d'entre nous ait pu survivre à cette nuit horrible. »

Le 9 janvier, on se remit en marche, mais désormais sans aucun ordre et sans aucune discipline. La désertion commençait à éclaircir les rangs des soldats indigènes. Mahomed-Akbar offrit alors de prendre sous sa garde les femmes et les enfans, promettant de les escorter en suivant l'armée à une journée en arrière. Le général Elphinstone y consentit et donna des ordres pour que toutes les femmes et tous les officiers mariés se préparassent à partir avec un détachement de cavalerie afghane qui les attendait. Laissons encore M. Eyre raconter ces scènes navrantes :

« Jusqu'à ce moment, dit-il, les dames avaient à peine mangé depuis qu'elles avaient quitté Caboul. Plusieurs avaient au sein des enfans nés depuis quelques jours et ne pouvaient se tenir sans être soutenues. D'autres étaient dans un état de grossesse tellement avancé que, dans des circonstances ordinaires, traverser un salon eût été pour elles une fatigue; cependant ces faibles et pauvres femmes, avec leur jeune famille, avaient été obligées de voyager sur des chameaux ou sur le haut des chariots à bagage; heureuses celles qui avaient pu trouver des chevaux et qui pouvaient s'en servir! La plupart étaient restées sans abri depuis leur départ du camp; leurs domestiques avaient déserté ou avaient été tués, et, à l'exception de lady Mac-Naghten et de Mme Trevor, elles avaient perdu tout leur bagage et n'avaient plus autre chose que ce qu'elles portaient sur elles, encore étaient-ce des vêtemens de nuit avec lesquels elles avaient quitté Caboul dans leurs litières. Dans de pareilles circonstances, quelques heures de plus auraient fait d'elles des cadavres. L'offre de Mahomed-Akbar était donc leur seule chance de salut. Leurs maris, bien vêtus et plus forts, auraient certainement préféré courir la chance des troupes; mais où est l'homme qui pourrait hésiter entre le soin de sa vie et la pensée de secourir et de consoler par sa présence les êtres qui lui sont le plus chers? »

L'escorte du sirdar emmena donc les femmes, les enfans, les officiers mariés, et plusieurs officiers blessés. Au nombre de ces derniers était M. Eyre, qui survécut ainsi pour raconter la triste destinée de ses compagnons. Nous retrouverons plus tard les prisonniers; nous devons en ce moment suivre jusqu'au bout les restes de la malheureuse armée qui continuait sa marche.

Le 10 janvier, le jour se leva sur des scènes d'une désolation croissante. Dès que le signal de la marche eut été donné, les troupes se précipitèrent en avant dans le plus grand désordre, chacun craignant par-dessus tout d'être laissé en arrière. Il n'y avait plus, à ce moment, que les soldats européens qui fussent valides; les Indiens avaient les mains et les pieds gelés, ils ne pouvaient plus tenir leurs armes, et le froid agissait sur eux de manière à les rendre fous. La terreur et le désespoir étaient sur tous les visages. L'avant-garde s'engagea dans une gorge étroite; les Afghans, qui occupaient les hauteurs, la laissèrent s'approcher à portée de fusil, et ouvrirent tout à coup sur elle un feu terrible. Chaque coup portait sur cette masse serrée; bientôt les morts et les mourans encombrèrent le passage, et ceux qui suivaient se trouvèrent arrêtés par ce rempart de cadavres. Les cipayes, désespérés, jetèrent leurs armes et se mirent à courir. La masse des suivans de camp se dispersa dans toutes les directions. Alors les Afghans descendirent le sabre à la main sur leurs victimes sans défense, et il y eut un massacre général. Les débris des troupes indiennes furent taillés en pièces. Cependant l'avant-garde avait fait une trouée et continué sa marche. Après avoir fait environ cinq milles, elle s'était arrêtée pour attendre l'arrière-garde, lorsqu'elle apprit avec stupeur, par quelques fugitifs échappés au carnage, que de toute la troupe qui s'était mise en mouvement le matin, elle seule avait survécu. Les suivans de camp formaient encore une masse assez considérable, mais de l'armée proprement dite, il ne restait que cinquante artilleurs et cent cinquante cavaliers.

Voyant approcher un parti d'ennemis, le général Elphinstone fit aligner sa petite troupe, mais il reconnut le sirdar. Le capitaine Skinner alla de nouveau parlementer avec lui; Mahomed-Akbar annonça qu'il ne pouvait plus retenir les Ghilzis, que son autorité était méconnue. Il demanda que les deux cents hommes qui restaient déposassent les armes, promettant de les conduire en sûreté jusqu'à Jellalabad; quant aux suivans de camp, il déclara qu'il n'y avait plus d'autre alternative que de les abandonner à leur sort. Le général ne

put accepter ces conditions désespérées, et donna l'ordre de reprendre la marche.

Les Anglais firent encore cinq milles dans un étroit défilé sous le feu de l'ennemi qui couronnait les hauteurs. Quinze officiers tombèrent seulement pendant ce trajet. Le capitaine Skinner retourna auprès du sirdar, qui fit encore la même réponse et les mêmes offres; le général ne pouvant les accepter honorablement, tout espoir de ce côté fut perdu. On se remit en marche. Le dernier canon fut abandonné, avec un médecin blessé qui y avait été attaché avec des sangles, et que les soldats, qui l'aimaient beaucoup, avaient jusqu'à ce moment réussi à sauver. La nuit tomba encore sur cette scène d'horreur.

Le 11 janvier, la famine et la soif se firent sentir d'une manière terrible. La chair crue de trois taureaux qu'on avait pu sauver fut partagée entre les soldats, qui la dévorèrent avec rage. La neige, qu'ils mangeaient avidement, ne fit qu'accroître leur soif. Un messager du sirdar vint chercher le capitaine Skinner, qui revint quelques heures après, porteur d'une proposition d'entrevue. Le général partit avec deux officiers; Mahomed-Akbar les reçut avec les plus grandes démonstrations de bienveillance, leur fit servir des vivres, et les conduisit dans une petite tente, où, pour la première fois depuis leur départ de Caboul, ils purent jouir d'un sommeil tranquille.

Le 12 janvier, il y eut une conférence entre le général et le sirdar, qu'étaient venus joindre plusieurs chefs; mais rien n'y fut décidé. La journée se passait, le général pressait vainement Mahomed-Akbar de le faire reconduire au milieu de ses soldats. A sept heures, on entendit recommencer la fusillade, et on apprit que la petite troupe, se croyant abandonnée, avait repris sa marche. Le capitaine Skinner, qui était resté avec les soldats, s'étant avancé pour faire une reconnaissance, reçut un coup de pistolet à bout portant dans la figure. Il fut rapporté au camp, et mourut dans la nuit. Le découragement était au comble. Les malades et les blessés durent être abandonnés; les débris de la troupe s'engagèrent encore dans un défilé impraticable où chaque homme était ajusté comme une bête fauve. Douze officiers tombèrent l'un après l'autre. Une cinquantaine d'hommes, mieux montés que les autres, parvinrent seuls à sortir du passage.

Quand les Afghans purent voir le petit nombre de leurs adversaires, ils poussèrent des cris de triomphe sauvages, et, se jetant sur eux le sabre à la main, terminèrent enfin cette lutte inégale.

Douze hommes restaient encore et galopaient en avant; six tom-

bèrent exténués sur la route; les six autres parvinrent jusqu'à un village où ils furent forcés de s'arrêter un instant pour prendre quelque nourriture. Mais les habitans se jetèrent tout à coup sur eux, deux furent mis en pièces, les quatre autres reprirent le galop; à quatre milles de Jellalabad, trois d'entre eux furent atteints et massacrés, et de toute l'armée, *un seul* homme, le docteur Brydon, monté sur son petit pony, arriva à Jellalabad, et tomba, sans forces et presque sans vie, dans les bras de ses compatriotes.

Telle fut la fin de l'armée de Caboul. Cette armée formait le principal corps d'occupation; mais les Anglais avaient aussi des garnisons dans les deux autres villes royales de l'Afghanistan, Candahar et Ghizni. Celle de Candahar, la plus éloignée, se maintint à son poste; celle de Ghizni eut un sort presque aussi triste que celle de Caboul. Elle avait voulu marcher au secours du général Elphinstone; mais, assiégée et affamée elle-même, elle avait dû ne plus songer qu'à se défendre. Les détails du siége et de la reddition de Ghizni ne se trouvent point dans le livre de M. Eyre; nous emprunterons ceux qui vont suivre à une relation publiée par un des officiers de la garnison, le lieutenant Crawford.

Dès le milieu du mois de décembre, les Anglais et les cipayes avaient été obligés d'évacuer la ville et de se retrancher dans la citadelle. L'hiver était, comme à Caboul, de la plus grande rigueur; en une nuit, il tombait deux pieds de neige, et le thermomètre descendait quelquefois à 12 et 14 degrés. Aussi les cipayes furent-ils bientôt hors de service, ayant les pieds et les mains ulcérés et décomposés par le froid. Néanmoins la garnison soutint le siége pendant trois mois, au bout desquels, n'ayant plus aucun espoir d'être secourue, et manquant de vivres, d'eau et de bois, elle capitula. Le colonel Palmer, qui la commandait, signa un traité aux termes duquel lui et ses hommes devaient être escortés en toute sûreté jusqu'à Peshawer, avec armes et bagages. Le 6 mars, les Anglais évacuèrent la citadelle et prirent leurs quartiers dans plusieurs maisons de la ville. Dès le lendemain, ils furent attaqués par surprise; poursuivis d'étage en étage, puis de maison en maison, ceux qui survécurent se replièrent tous sur deux maisons occupées par le colonel Palmer et son état-major. Pendant deux jours, cet espace resserré présenta un affreux spectacle; la faim et la soif sévissaient à l'envi, et les assiégés se disputaient des glaçons pour se désaltérer. On se prépara à mourir. « Les couleurs du régiment, dit le lieutenant Crawford, furent brûlées afin qu'elles ne tombassent pas entre les

mains de l'ennemi. Quant à moi, je pris ma montre et je la jetai dans un fossé avec ce que j'avais d'argent; je brûlai aussi la miniature de ma pauvre femme, et je bourrai un fusil avec le cadre en or, bien déterminé à le faire avaler à un Ghazi avant de mourir. Heures sur heures passaient, et nous attendions à chaque instant le signal d'un assaut général. Nous voyions les ennemis cerner de toutes parts nos maisons, ils formaient au loin des masses noires, et étaient alors au moins vingt mille. »

Il paraît que les chefs proposèrent encore aux Anglais de leur laisser la vie sauve, pourvu qu'ils abandonnassent les cipayes à la fureur des Ghazis. Les officiers refusèrent; mais les cipayes, se croyant perdus, tinrent conseil et résolurent de se chercher un passage les armes à la main. Ils partirent pendant la nuit, se perdirent dans les champs et dans la neige, et furent tués ou pris jusqu'au dernier. Alors les Anglais se rendirent.

Durant une captivité de plusieurs mois, ils endurèrent des souffrances cruelles. Le lieutenant Crawford raconte qu'ils étaient dix dans une petite chambre dont ils couvraient complètement le sol quand ils se couchaient; pour prendre un peu d'exercice, ils étaient obligés de se promener, chacun à son tour, de long en large dans un espace de six pas. Ne pouvant changer de linge, ils étaient infectés de vermine, qu'ils passaient tous les matins une heure à pourchasser. La porte et la fenêtre de leur chambre étant constamment fermées, ils respiraient à peine dans une atmosphère étouffante. Le colonel Palmer fut mis à la torture, et les autres officiers furent menacés du même supplice, s'ils ne livraient pas un trésor qu'on les accusait d'avoir enfoui. Un d'eux mourut, et ses camarades lurent l'office des morts sur son corps, chacun croyant bientôt le suivre. Ils vécurent ainsi jusqu'à la fin du mois de juin, et à cette époque furent dirigés sur Caboul, où Mahomed-Akbar les reçut avec une excessive bienveillance. Nous les y retrouverons plus tard; nous avons maintenant à rejoindre les prisonniers de l'armée de retraite, qui étaient, depuis le 10 janvier, séparés de leurs compagnons, et que la captivité sauva de la mort.

Emmenés dans le camp du sirdar, ils y retrouvèrent le major Pottinger et les officiers qui avaient été livrés comme otages quelques jours auparavant. Une des dames y retrouva aussi son enfant qu'elle croyait perdu, et qui avait été ramassé sur la route. Les chefs afghans les accueillirent avec beaucoup de courtoisie, et leur abandonnèrent trois cabanes, où ils eurent à choisir entre le froid et une

fumée intolérable. Ils n'avaient pour lit que la terre, et pour couvertures que leurs manteaux. N'ayant ni cuillères ni fourchettes, ils se résignèrent à manger à la gamelle, et à plonger leurs doigts dans un plat commun. Mais qu'était-ce que ces privations auprès des souffrances inouies qu'enduraient les malheureux engagés dans la montagne?

Pendant plusieurs jours, ils marchèrent sur les traces de l'armée. La neige, dit M. Eyre, était littéralement rougie par le sang sur l'espace de plusieurs milles; partout, sur leur passage, ils rencontraient des mourans criblés de coups de couteau, et reconnaissaient les cadavres de leurs amis. Ils retrouvèrent, entre autres, le corps d'un des chirurgiens de l'armée, qui s'était fait la veille amputer une main *avec un canif*. Des blessés qui gisaient abandonnés sur la route poussaient inutilement des cris supplians en les voyant passer. Le 14 janvier, à minuit, ils arrivèrent dans un fort où on leur donna des vivres qui consistaient en morceaux de mouton à moitié cuit et en pain sans levain; mais, et ici nous reconnaissons bien les Anglais et les Anglaises, leurs domestiques trouvèrent le moyen de leur faire du thé! Ce fut un vrai régal pour eux tous; le thé fut une véritable consolation. Nous nous souvenons qu'il y a quelque temps, Mme la marquise de Waterford, emportée dans sa calèche par des chevaux fougueux, fut jetée par terre et presque tuée. Elle resta pendant plusieurs heures sans connaissance, et la première parole qu'elle prononça en revenant à elle fut pour demander *a cup of tea*. Du thé! c'est le premier et le dernier mot d'une Anglaise, après la Bible.

Le 15 janvier, les prisonniers eurent à traverser un torrent assez rapide. Les dames furent mises en croupe derrière des soldats afghans; le sirdar montrait pour elles la galanterie la plus empressée. Plusieurs hommes et plusieurs chevaux furent entraînés par le courant et noyés. Des meutes de chiens affamés, qui suivaient depuis quelques jours la petite troupe, ne purent traverser, et restèrent sur l'autre bord. A mesure que les captifs passaient dans les hameaux épars sur la montagne, ils étaient couverts de malédictions et souvent lapidés.

Le sirdar apprit bientôt que le général Sale avait refusé de rendre la ville de Jellalabad, malgré les ordres du général Elphinstone. Il entra dans une grande fureur, bien que le major Pottinger cherchât à lui faire comprendre qu'un prisonnier, quel que fût son rang, n'avait plus aucune autorité sur ses subordonnés.

Les captifs, cependant, commençaient à organiser leur ménage.

Ils s'habituaient insensiblement aux horreurs de leur position. Leur plus grande tribulation était la vermine, qu'ils ne pouvaient éviter. Il faut voir l'espèce de terreur qui les saisit la première fois qu'ils trouvèrent... un pou. Au bout de quelque temps, ils réussirent à enlever aux Afghans le soin de leur faire leur cuisine, et eurent la consolation de restituer ces fonctions à leurs domestiques indiens. Du reste, les Afghans se montraient pour eux d'assez agréables compagnons de voyage, très enclins à la conversation et à la plaisanterie, et doués, à ce qu'il paraît, d'une indépendance et d'une aisance de manières qui contrastaient singulièrement avec les façons serviles des nobles de l'Indoustan. Mahomed-Abkar, depuis qu'ils étaient complètement en son pouvoir, leur témoignait beaucoup d'égards. Il avait laissé aux officiers leurs épées. Un jour, sachant qu'ils avaient besoin d'argent, il leur donna 1,000 roupies. Il les laissait même communiquer avec Jellalabad, et un de leurs jours les plus heureux fut celui où ils reçurent de cette ville un paquet de lettres et de journaux, avec des vêtemens et du linge, que les officiers de la garnison leur envoyèrent généreusement. Leurs amis avaient imaginé un moyen fort ingénieux de communiquer secrètement avec eux. Ils faisaient des marques sur des lettres de l'alphabet dans les journaux, et composaient ainsi des mots que ne pouvaient découvrir ceux qui n'étaient pas prévenus. Ce fut ainsi que les prisonniers apprirent qu'il arrivait des renforts de l'Inde, et qu'ils surent aussi pour la première fois que le docteur Brydon était arrivé seul à Jellalabad. Ils apprirent en même temps, par les Afghans, que le shah Soudja avait été tué d'un coup de fusil à Caboul par un de ses gens.

Les captifs vécurent ainsi pendant deux mois. Au milieu de ces dures épreuves, on les voit encore conserver strictement leurs habitudes religieuses. Un dimanche, on leur donna, à leur grande joie, vingt-quatre heures de halte. « Nous en profitâmes, dit M. Eyre, non-seulement pour prendre un peu de repos, mais surtout pour accomplir nos dévotions du sabbat, ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, ne pouvait manquer d'être pour nous une consolation plus qu'ordinaire. »

Cependant les Afghans commençaient à les piller. Ainsi un jour un des chefs s'empara de cachemires qui étaient à lady Mac-Naghten, et qui valaient environ 125,000 fr.; il lui prit aussi pour 250,000 fr. de bijoux. Pendant ces deux mois, quatre des prisonnières accouchèrent; les femmes supportaient la fatigue avec un courage qui tenait du miracle. Le général Elphinstone fut moins heureux. Il lui restait

les Anglais, et peut-être obtenir leur protection. Il fit offrir au général Pollock, qui s'avançait toujours, l'échange des prisonniers; mais le général avait reçu de nouvelles instructions et l'ordre de ne pas accepter de conditions. Réduit au désespoir, Mahomed-Akbar revint à ses idées de vengeance. L'avant-dernière note du journal de M. Eyre est du 29 juillet, et est ainsi conçue : « Mahomed-Akbar a déclaré ce matin, avec une expression de détermination sauvage, que, si Pollock avance, il nous emmènera tous dans le Turkestan, et nous donnera en présent aux différens chefs. Et soyez sûr qu'il exécutera ses menaces, car ce n'est pas un homme dont on se puisse jouer. »

Nous avons dit ailleurs (1) comment Mahomed-Akbar accomplit en effet ses menaces, comment à l'approche des Anglais il dirigea ses prisonniers sur le nord, et comment ces malheureux, qui se voyaient entraînés vers un esclavage sans doute éternel, furent miraculeusement délivrés, et rentrèrent à Caboul le 23 septembre. Treize femmes, douze enfans, trente-un officiers et cinquante-trois soldats recouvrèrent la liberté après une captivité de deux cent trente-un jours. Ce fut ainsi que se termina cette série d'aventures, de souffrances et de désastres, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, forme certainement un des épisodes les plus attachans et les plus tragiques de l'histoire contemporaine.

Redevenus maîtres de ce pays qui leur avait été si funeste, les Anglais se livrèrent aux plus cruels excès et aux plus sanglantes représailles. Ainsi, un corps de troupes marcha sur Istalif, une ville de quinze mille ames, dans le Kohistan, et après l'avoir emportée d'assaut, l'abandonna au pillage et au feu. Un officier anglais raconte ainsi cette féroce exécution. « Pendant deux jours, la place fut mise à sac. Tout ce qui ne put pas être emporté fut brûlé. Les soldats, Européens ou Indiens, montrèrent une rage qui était portée à son comble par le souvenir des cadavres de leurs compagnons qu'ils avaient retrouvés dans les montagnes. Pas un homme ne fut épargné, avec ou sans armes; on ne fit pas un seul prisonnier, tous furent pourchassés et écrasés comme de la vermine; nul ne songeait à faire merci. Nous avons été bien vengés. Partout où ils trouvaient le corps d'un Afghan, les cipayes hindous mettaient le feu à ses habits, afin que *la malédiction d'un père brûlé* tombât sur ses enfans. On dit

(1) Voir la livraison de la *Revue* du 15 décembre dernier.

même que les blessés qu'on prenait encore vifs étaient ainsi rôtis jusqu'à la mort. »

La ville de Caboul fut aussi détruite de fond en comble, sauf le quartier des Kusilbachis ou Persans, que les Anglais voulaient ménager. Le célèbre bazar, la gloire et l'ornement de l'Asie centrale, et qui datait du règne d'Aureng-Zeb, fut ruiné et brûlé. C'était un magnifique bâtiment, composé d'une file d'arcades longue de six cents pieds et large de trente, et décoré de peintures à fresque. Tous les voyageurs en parlent comme d'une merveille; c'était là qu'avaient été exposés les restes mutilés de sir William Mac-Naghten. L'œuvre de destruction dura deux jours. C'est ainsi que la ville la plus riche et la plus florissante de cette partie de l'Asie, qui l'année précédente avait une population de 60,000 ames, devint un monceau de ruines. Les Anglais épargnèrent la citadelle, qu'ils laissèrent au pouvoir d'un fils de Shah-Soudja, un enfant de seize ans. La plus grande partie des habitans avait évacué la ville avec Mahomed-Akbar, et s'était réfugiée dans les montagnes. Ghizni, Jellalabad, et tous les forts qui étaient dans les défilés, furent également détruits; l'armée anglaise se retira de l'Afghanistan comme un fleuve après une inondation, ne laissant sur son passage que la ruine, la désolation et la mort. Du reste, nous n'exprimerons point ici l'indignation que ces cruautés inutiles doivent soulever dans tous les cœurs; nous devons au peuple anglais la justice de dire que, lorsque le récit de ces excès sauvages est arrivé en Angleterre, il n'y a soulevé qu'un cri unanime d'exécration.

Le gouverneur-général de l'Inde, lord Ellenborough, semble seul avoir pris sa gloire au sérieux, et il a voulu déployer une pompe extraordinaire pour la réception des prisonniers. Les lettres de l'Inde disent qu'il doit aller au-devant de lady Sale, et la prendre avec lui dans son palanquin et sur son éléphant pour parader triomphalement dans le camp de Ferozepore. Il paraît aussi que Dost-Mohamed a reçu l'ordre de venir se présenter au lever du gouverneur-général avant de retourner dans l'Afghanistan. On sait que lord Ellenborough lui rend la liberté, et, comme en même temps il a pris soin de laisser la citadelle de Caboul au pouvoir d'un autre prétendant, c'est une manière comme une autre d'entretenir l'anarchie et la discorde civile au sein de ce malheureux pays. On ne sait quel accueil le gouverneur-général aura fait à son prisonnier. La meilleure politique était de le recevoir honorablement, car Dost-Mohamed est sans con-

tredit le premier homme de cette partie de l'Asie; il peut un jour ressaisir le pouvoir que les Anglais lui avaient enlevé, et redevenir plus dangereux que jamais.

Puisque nous parlons de lord Ellenborough, nous nous occuperons un instant d'un incident qui a soulevé en Angleterre les plus vives et les plus curieuses discussions, et qui a couvert le gouverneur-général de l'Inde d'un ridicule ineffaçable. Lord Ellenborough avait pourtant de bonnes intentions. Comprenant bien la déconsidération que les évènemens des deux dernières années avaient jetée sur le nom anglais, et la disgrace morale qu'avait subie la puissance anglaise dans l'esprit des populations de l'Inde, il avait voulu utiliser l'expédition de Caboul, et il avait imaginé de lui donner une couleur religieuse, mais, par malheur, une couleur de religion hindoue. Il avait lu dans l'histoire que, huit cents ans auparavant, Mahmoud le Ghaznévide avait envahi l'Inde, renversé les idoles hindoues, et, entre autres exploits, détruit le temple de Somnauth, dont il avait emporté à Ghizni les portes sacrées. Depuis lors, ces portes, en bois de sandal, étaient restées à Ghizni, et comme Mahmoud était un mahométan, ce trophée était un déshonneur pour la religion des Hindous.

Lord Ellenborough, voyant que les Anglais ne rapportaient de l'Afghanistan que peu de gloire, eut l'idée lumineuse d'en rapporter les portes de Somnauth. Bien des gens prétendent que les vieilles portes en bois de sandal sont apocryphes; mais cela ne fait rien à l'affaire. Le tout était de flatter les Hindous et de leur faire accroire que les Anglais étaient allés dans le Caboul pour y venger, sur la tombe de Mahmoud, la vieille injure de leur caste. Lord Ellenborough fit donc proclamer que l'armée anglaise rapportait en triomphe les fameuses portes, et qu'elles seraient rendues solennellement au temple qui en avait été dépouillé depuis huit siècles. Ce fut à cette occasion qu'il adressa aux princes de l'Inde une proclamation qui est devenue en Angleterre un inépuisable sujet, non-seulement de risée, mais de scandale. Cette proclamation commençait ainsi : « Mes frères et mes amis, notre armée victorieuse rapporte en triomphe les portes du temple de Somnauth, et la tombe dépouillée du sultan Mahmoud contemple les ruines de Ghizni (*sic*). L'insulte de huit cents ans est enfin vengée. Ces portes, si long-temps le monument de votre humiliation, sont devenues le plus brillant témoignage de *votre* gloire nationale et de *votre* supériorité sur les nations au-delà de l'Indus. C'est à vous, princes et chefs, que je confierai ce

glorieux trophée. Vous-mêmes vous transporterez, *avec les honneurs qui leur sont dues,* les portes de bois de sandal à travers vos territoires, *jusqu'au temple restauré de Somnauth.......* Vous voyez, mes frères et amis, comment le gouvernement britannique se montre digne de votre amour en consacrant la puissance de ses armes à vous restituer les portes du temple de Somnauth, si long-temps le monument de votre humiliation. »

Il est difficile de pousser plus loin le charlatanisme. Vouloir faire accroire à ces honnêtes Indiens, qui se sont fait battre et exterminer dans l'Afghanistan, qu'ils y sont allés venger une injure de huit cents ans dont pas un d'entre eux n'a de sa vie entendu parler, et leur dire, sans rire, qu'ils ont établi la supériorité de leurs armes sur une nation qui venait de leur donner une si rude leçon, est une entreprise qui passe toutes les bornes du grotesque. Quand les Anglais bombardèrent Copenhague, Napoléon dit ironiquement qu'ils avaient enfin vengé leur injure de dix siècles sur les descendans des hommes qui avaient envahi l'Angleterre du temps d'Alfred. La phrase de lord Ellenborough est de la même force, sauf que lord Ellenborough l'a dite sérieusement. On parle déjà de représenter le gouverneur-général de l'Inde sous la figure de Samson portant sur ses épaules les deux grandes portes de Somnauth en bois de sandal. Ce qu'il y a de mieux, c'est que le temple de Somnauth est détruit depuis plusieurs siècles. La population de la ville est aujourd'hui mahométane, et elle a converti à l'usage de son culte les ruines du temple hindou, de sorte que, ainsi que le disait spirituellement le *Times*, « l'offrande peut arriver, mais il n'y a ni édifice ni brahmines pour la recevoir. Lord Ellenborough a trouvé une paire de portes pour son idole, mais il lui reste à trouver une idole, un temple, et des prêtres pour ses portes. »

Si la proclamation de lord Ellenborough n'eût été que ridicule, il aurait pu se la faire pardonner; mais elle était l'acte le plus malhabile et le plus impolitique qu'il fût possible à un gouverneur-général de l'Inde de commettre, car elle réveillait les vieilles inimitiés de caste et de religion, et risquait de mettre aux prises les Hindous et les mahométans. Les Anglais ont dans l'Inde plus de dix millions de sujets musulmans, et lord Ellenborough imagine de leur faire le plus sanglant affront, en humiliant un de leurs prophètes sous les pieds d'une idole hindoue, et en convertissant l'expédition de Caboul en une croisade contre Mahomet au profit des divinités de Vishnou, de

Siva, ou de Jaggernaut. La politique constante des gouverneurs de l'Inde avait été de maintenir une impartiale balance entre ces deux grands partis religieux. Les musulmans forment, dans cette partie de l'empire britannique, l'élément le plus uni et le plus compacte de la population, et une franc-maçonnerie des plus redoutables. De plus, on sait combien les tombeaux sont sacrés pour les mahométans, et combien la violation des sépultures leur inspire d'horreur. Or, Mahmoud le Ghaznévide, dont les Anglais avaient dépouillé et saccagé la tombe à Ghizni, était non-seulement un mahométan, mais un saint parmi les vrais croyans, et un grand homme dans l'histoire. Gibbon raconte qu'il avait entrepris une guerre sainte contre les idoles païennes et grossières de l'Inde. Quand il arriva à Somnauth, il donna lui-même un coup de massue sur la tête de l'idole qui était adorée dans le fameux temple de cette ville. Les brahmines terrifiés lui offrirent pour leur divinité une rançon de 250 millions de notre monnaie; ses conseillers l'engagèrent à accepter, en lui disant que la destruction d'une image de pierre ne changerait pas le cœur des idolâtres, tandis que l'argent qu'ils offraient pouvait servir à soulager les vrais croyans. Le zélé serviteur du prophète répondit : « Vos raisons sont bonnes, mais jamais, dans la postérité, Mahmoud ne passera pour un marchand d'idoles. » Il brisa la tête de l'image, et il en sortit un flot de perles et de rubis qui y étaient cachés, et qui donnèrent le secret de la pieuse sollicitude des brahmines. La religion de Mahomet était donc, à tout prendre, un progrès sur celle des idoles, et c'est sans doute pour ce motif que la chambre des communes d'Angleterre a offert le singulier spectacle de sir Robert Inglis, le représentant de l'université d'Oxford et un des plus zélés puritains des trois royaumes, défendant la tombe de Mahmoud contre les prédilections idolâtres de lord Ellenborough.

Lord Ellenborough avait fait un acte impolitique, c'était assez pour le compromettre partout; il avait fait un acte ridicule, c'eût été assez pour le perdre en France; il avait fait un acte en apparence irréligieux, ç'a été assez pour le perdre en Angleterre. Il y a deux ou trois jours, nous avons vu sa proclamation traduite régulièrement à la barre de la chambre des communes. La presse avait déjà accablé le gouverneur-général sous un déluge de sarcasmes, mais le parti religieux s'est bien gardé de rire, et il a formellement accusé lord Ellenborough d'avoir encouragé le paganisme et rendu hommage aux idoles. Le premier ministre de la Grande-Bretagne s'est

vu forcé de venir désavouer en pleine chambre la conduite d'un des plus hauts fonctionnaires du royaume, et de demander grace pour une inconséquence en faveur de services signalés.

Nous ne connaissons pas de fait particulier qui caractérise d'une manière plus fidèle et plus complète l'esprit du peuple anglais, que l'incident dont nous venons de parler. Le gouverneur-général de l'Inde aurait commis les fautes politiques les plus impardonnables, qu'il aurait encore trouvé des défenseurs et des panégyristes; mais il suffit qu'il porte la plus légère atteinte aux sentimens, ou, si on veut, aux préjugés religieux de la nation, pour qu'il soit renié par son parti, abandonné à la merci de ses adversaires, et pour qu'il succombe sous la sentence souveraine et sans appel de l'opinion.

JOHN LEMOINNE.

LETTRES

SUR LA SESSION.

DISCUSSION DE L'ADRESSE.

Au Directeur de la Revue des Deux Mondes.

MONSIEUR,

La chronique de la *Revue* a porté son jugement sur les dernières discussions du parlement français; en les retraçant de nouveau, en les prenant pour texte d'une lettre politique, je m'expose à contredire ou à répéter ce que vos lecteurs ont déjà trouvé dans ce recueil. Cependant le sujet est fécond et comporte un examen approfondi; votre impartialité habituelle me permet d'ailleurs d'espérer que vous ne refuserez pas d'accueillir quelques observations qui, lors même que vous ne les adopteriez pas entièrement, se recommandent au moins, j'ose le dire, par la sincérité et la bonne foi.

La discussion de l'adresse a été, est encore le sujet d'une vive polémique : tandis que le ministère se décerne les palmes du triomphe, l'opposition le dit désavoué par les chambres, embarrassé dans les complications d'une marche tortueuse, frappé à mort. Que contiennent de vrai ces affirmations contraires? Quels pas a faits la question du droit de visite, presque seule à l'ordre du jour? Quelle est depuis ces débats la situation du ministère et des chambres? C'est ce que je vous demande la permission d'examiner.

Je m'arrête d'abord aux résultats généraux de la discussion de l'adresse.

La politique intérieure a peu occupé les chambres; à part un ou deux discours, tout le débat a porté sur les affaires extérieures. M. de Beaumont, dans la chambre des députés, a présenté un tableau animé des tergiversations, des incertitudes du ministère. Il l'a montré ne pouvant point ce qu'il voulait, et voulant ce qu'il ne pouvait point, flottant ainsi entre ses vœux secrets et ses actes publics, traîné à la suite d'une majorité qui le subjugue, et agissant ou s'abstenant selon les caprices de ses appuis, devenus ses tyrans. Cette attaque pressante et quelque peu passionnée, tout en excitant les applaudissemens de l'opposition, n'a été suivie d'aucune réponse du ministère ni de ses amis; d'autres intérêts absorbaient l'attention, et, quelque vif que pût être le combat sur les affaires du dedans, toute la sollicitude des chambres et du public se concentrait sur l'extérieur.

C'est un des caractères de la situation actuelle que cette préoccupation presque exclusive des affaires étrangères; en général, l'opinion et ses organes s'attachent aux points où la politique du gouvernement est en défaut, et où se déclarent les périls les plus imminens. Si l'ordre est menacé, si les factions conspirent, les chambres consacrent tous leurs soins au rétablissement de la sécurité publique. Des lois viennent désarmer la révolte, dissoudre les associations, et dans toutes les discussions, les questions de l'intérieur tiennent le premier rang. C'est ce qui se passa dans les premières années du gouvernement de juillet, après l'apaisement des tempêtes soulevées par les affaires de la Pologne et de l'Italie. La restauration avait vu auparavant l'opposition appliquer aussi tous ses efforts à la défense des garanties constitutionnelles attaquées par le gouvernement, et, malgré les faiblesses de la diplomatie, ne la discuter qu'accessoirement et à de rares intervalles. Je n'entends pas dire que la politique intérieure n'excite en ce moment ni plaintes, ni ombrages : l'opération du recensement a laissé en plusieurs lieux d'ineffaçables ressentimens; des artifices peu dignes ont faussé l'application des lois sur le jury et sur les annonces judiciaires; les intérêts du service public et les règles de l'équité administrative ont été souvent sacrifiés aux exigences de l'intrigue et de l'ambition. Je le reconnais et m'en afflige, mais ces écarts, malgré leur caractère fâcheux, ne forment pas, à mon avis, l'objet principal de l'inquiétude publique. Les grands intérêts de l'ordre ne sont pas actuellement compromis, et, dans les douze dernières années, la société n'a jamais couru moins de dangers que depuis que les soutiens les plus ardens du pouvoir se sont parés du titre ambitieux de *conservateurs*. L'opposition fait entendre des accusations fondées : elle souhaite et propose des réformes qui doivent être discutées et dont l'esprit pratique et réservé atteste sa modération; mais ceux même qui partagent ses griefs et adoptent ses projets sentent au fond du cœur que les libertés publiques ne sont pas plus exposées que l'ordre. Malgré d'utiles améliorations repoussées et des abus regrettables tolérés, le pays ne gémit sous le poids d'aucune oppression; les conseils de quelques amis exaltés sont repoussés, grace à l'état des mœurs et de l'opinion. Toute mesure

excessive choquerait au sein du calme où nous vivons, et si la politique est exclusive et partiale, ce qui froisse quelques intérêts privés, elle ne se montre point violente et emportée, ce qui alarmerait le pays tout entier.

Mais les esprits sont loin de partager cette sécurité relativement à la politique extérieure; le cabinet du 29 octobre a été constitué pour la paix, et l'on sait trop que, la voulant *partout et toujours,* il ne devait pas aisément reculer devant les sacrifices qu'elle imposerait à la dignité de la France. La convention du 13 juillet 1841 a témoigné un empressement exagéré à rentrer dans le concert européen, et les discours de M. le ministre des affaires étrangères ont, en plus d'une rencontre, laissé percer des dispositions qui blessaient les instincts généreux du pays. La plupart des appuis du nouveau cabinet n'ont pu se défendre eux-mêmes d'une secrète défiance, et les plus dévoués n'ont jamais accordé qu'une approbation pleine de regrets, et apporté au cabinet que le tribut d'une muette et douloureuse résignation.

Cet état général des esprits explique la place que la politique étrangère a occupée dans la discussion de l'adresse; elle l'a due à la position particulière du ministère et aux angoisses de l'opinion.

C'est donc sur les affaires extérieures qu'a porté tout le poids du débat, et, parmi ces affaires, celle du droit de visite a tenu le premier rang; l'importance de cette question m'autorise à en parler avec quelques détails.

Les débats de la dernière session et la polémique de la presse ont épuisé l'attention sur le droit de visite sans diminuer l'intérêt qu'il excitait. Les deux chambres s'étaient déjà prononcées presque unanimement contre les traités de 1831 et 1833, et les personnages politiques qui avaient passé aux affaires se défendaient presque tous d'y avoir pris part de près ou de loin. Cette année, ils ont trouvé des apologistes, peu nombreux, il est vrai, mais décidés. M. de Gasparin, dans la chambre des députés, envisageant la question seulement au point de vue religieux et philantropique, a déployé toute l'énergie d'une conviction puissante et obstinée, et, sans fournir de nouveaux argumens sur les intérêts de politique et de diplomatie, il s'est livré sur l'esclavage et la traite à de longs et intéressans développemens. M. de Broglie, dans la chambre des pairs, a courageusement revendiqué la solidarité du traité de 1831, qu'il n'avait point signé, comme de celui de 1833, conclu sous son ministère; il s'est livré, pour les défendre, à une discussion approfondie, qui a, dit-on, exercé sur la chambre des pairs une influence notable, et qui cependant, je regrette de le dire, repose sur des assertions presque toutes contestables et quelques-unes matériellement inexactes. L'autorité de l'orateur, la juste confiance accordée à ses paroles, l'importance des nouveaux argumens qu'il a présentés, me paraissent exiger une réponse. M. Dupin l'a déjà faite en partie; je vais essayer de la compléter.

Toute l'argumentation de M. de Broglie a reposé sur une comparaison entre les traités de 1831 et l'état de choses qu'ils ont remplacé. Selon lui, « d'un « droit de visite unilatéral, ils ont fait un droit réciproque; d'un droit de « visite qui s'exerçait sans l'intervention de la France, ils ont fait un droit

« de visite qui ne peut s'exercer sur les bâtimens de chaque nation qu'avec le « mandat de cette nation; d'un droit de visite qui s'exerçait par tous les « croiseurs d'une même nation, ils ont fait un droit de visite limité quant au « nombre des croiseurs; d'un droit de visite qui s'exerçait dans toute l'étendue « des mers, ils ont fait un droit de visite restreint à certaines zônes; ils l'ont « entouré de garanties, et ils ont rendu aux tribunaux de chaque nation le « jugement des bâtimens de cette nation. »

M. Dupin a déjà démontré que le droit de visite concédé par les traités de 1831 et 1833 est autre que celui qui s'exerçait antérieurement, et dans les dernières discussions du parlement d'Angleterre, M. Peel a reconnu à son tour cette distinction entre la simple vérification de la nationalité du pavillon par l'examen des papiers de bord, qui constitue le *droit de visite* proprement dit, et l'examen du vaisseau, l'appréciation de sa cargaison, la constatation de l'équipage, du mobilier, des denrées, des marchandises, qui constituent le *droit de recherche*, ainsi appelé par les Anglais, *right of search*, et que nous désignons improprement sous nom de *droit de visite*.

C'est le premier de ces droits seul qui s'exerçait sous la restauration, et ce n'est pas à celui-là que s'appliquent les conventions de 1831 et 1833; elles n'ont porté que sur le droit de recherche, laissant celui de visite ce qu'il était et ne le modifiant en aucune façon. Du reste, il n'est pas exact de dire que ce dernier droit s'exerçât sans contrôle, sans limites, sans garantie, et qu'il eût pour conséquence d'enlever à chaque nation le jugement de ses bâtimens.

Voici quelles étaient les règles établies.

S'il était constaté que le bâtiment visité fût en droit de porter le pavillon français, on le laissait ordinairement libre de continuer sa marche, fût-il chargé d'esclaves, et les tableaux empruntés aux *state papers*, et publiés par M. le duc de Broglie lui-même, contiennent l'indication d'un certain nombre de bâtimens français ainsi visités et non arrêtés, bien qu'employés à la traite. Mais ils étaient toujours saisis, dans le cas où ils avaient été surpris dans les eaux anglaises, c'est-à-dire sous la juridiction britannique. Si le pavillon français avait été usurpé et que le bâtiment appartînt à une nation engagée envers l'Angleterre par des traités, il était capturé et livré aux tribunaux que ces traités avaient constitués ou désignés. Si enfin un bâtiment français avait été saisi à tort, comme se trouvant dans les parages du royaume uni, il était rendu aux juridictions françaises : c'est la doctrine que M. de Talleyrand établissait dans une dépêche du 23 juin 1831, écrite à l'occasion de la saisie du navire *le Philibert*, pris par les Anglais en 1826 : « Le gouvernement de « sa majesté britannique, disait-il, ne peut se refuser de reconnaître que si « le navire *le Philibert* a été saisi dans des parages indépendans de sa juri- « diction, comme les renseignemens qui m'ont été transmis semblent le dé- « montrer, l'autorité anglaise, en le soumettant à l'action d'un tribunal an- « glais aurait violé de la manière la plus positive les droits de souveraineté « de la France. Le gouvernement français ne pourrait pas autoriser de pareils « actes, et le gouvernement anglais l'a déjà reconnu dans plusieurs occasions

« en nous remettant, pour être jugés par nos tribunaux, les navires français « que ses croisières avaient arrêtés au-delà des possessions britanniques, « comme suspects d'être employés à faire la traite. »

Ainsi le droit *de visite,* et non *de recherche,* s'exerçait à l'abri de certaines mesures de précautions, et les tribunaux de chaque nation n'étaient pas dessaisis du jugement des bâtimens de cette nation. Cependant il avait donné lieu à des abus, comme il est arrivé plus tard pour le traité de 1831, et il en résulta des réclamations qui firent accorder au pavillon français des franchises plus larges.

En effet, en 1829, les croiseurs anglais s'étaient emparés sur la côte d'Afrique des navires *la Laure* et *la Louise,* l'un comme espagnol, l'autre comme hollandais. Ils étaient français. Notre ambassadeur, M. de Montmorency-Laval, réclame le 4 juin 1830 : « Ces actes, » écrit-il à lord Aberdeen, déjà ministre des affaires étrangères à cette époque, « ces actes non-seulement « constituent une violation du pavillon français et une atteinte au droit des « gens, mais ils entravent encore l'action confiée aux croisières françaises « pour assurer l'application des lois relatives à la traite des noirs. Sous ce « double rapport, le gouvernement de sa majesté très chrétienne a cru devoir « faire des représentations sérieuses au cabinet britannique, et réclamer de « lui des instructions qui prescrivent aux commandans des croisières anglaises « plus de réserve dans l'exercice de leurs fonctions, et qui soient en même « temps de nature à prévenir le retour d'actes dont la répétition compromet- « trait la bonne intelligence, que, dans l'intérêt des lois sur la traite, il con- « vient de maintenir entre les croisières des deux nations. »

Le 6 juillet 1830, lord Aberdeen accuse réception de cette dépêche, et annonce qu'il a demandé des renseignemens sur les faits dénoncés. En même temps, il envoie des instructions aux croiseurs pour qu'ils s'abstiennent de capturer en aucun cas des bâtimens français. Ces instructions n'ont pas été publiées, mais leur existence et leurs effets sont constatés par un rapport du commandant de la station de Sierra-Leone, qui, à la fin de janvier 1831, se plaint des abus que couvre et favorise l'inviolabilité accordée au pavillon français. Ce rapport est trop important pour que je n'en reproduise pas les propres termes. Après avoir dénoncé les progrès de la traite *pendant les six derniers mois*, il les attribue premièrement à la sévérité des nouvelles lois qui porte les négriers à proportionner leurs bénéfices aux risques qu'ils courent; puis il poursuit : « La seconde raison est dans les ordres que j'ai reçus « et qui m'interdisent toute intervention (*interference*) à l'égard du pavillon « français; comme on peut aisément se procurer des pavillons et papiers fran- « çais pour quelques centaines de dollars, si quelque chose étonne, c'est qu'il « se trouve encore sur la côte d'autres pavillons pour faire le commerce, et, « quand nos instructions seront plus généralement connues, il n'y en aura « plus d'autre. »

Ainsi, avant les conventions de 1831, le droit de visite seul était exercé, et une fois le pavillon français reconnu, toute liberté restait aux bâtimens, même

quand ils étaient ouvertement et publiquement employés à la traite. Cet état de choses constaté par les documens officiels s'éloigne beaucoup du tableau tracé devant la chambre des pairs.

M. le duc de Broglie a présenté les traités de 1831 comme ayant été commandés par les circonstances et en quelque sorte imposés par l'Angleterre : « Fallait-il, » a-t-il dit à cette occasion, « à une époque où l'Angleterre était « la seule puissance qui témoignât de la sympathie pour la révolution qui « venait de s'accomplir; fallait-il, dis-je, commencer par *rompre directement « avec elle?* Fallait-il lui signifier que le principe qu'on lui avait laissé appli- « quer jusque-là, nous entendions le lui contester; que, si elle essayait de « l'appliquer de nouveau, il s'ensuivrait des conflits et une prompte rupture? « Fallait-il, quand on avait la perspective menaçante d'une guerre univer- « selle sur le continent, *se mettre encore sur les bras une guerre maritime?* »

Ce serait pour le droit de visite une triste et regrettable origine que d'avoir en quelque sorte payé la rançon de la France en 1830, et servi de don de joyeux avénement à notre révolution, comme le traité du 20 novembre 1841 à M. Guizot auprès de lord Aberdeen. Mais, grace à Dieu, pour l'honneur de l'Angleterre et de la France, la négociation qui a produit le traité de 1831 n'a jamais eu le caractère qu'on lui prête, jamais la France ne s'est trouvée placée dans la désespérante alternative qu'on a exposée. Permettez-moi encore quelques citations qui rétabliront la vérité historique.

Le rapport du commandant anglais du 20 janvier 1831, étant parvenu à l'amirauté, sir James Graham, placé à la tête de ce département, communiqua ce document à lord Palmerston, qui tenait le portefeuille des affaires étrangères, et lui suggéra de solliciter de la France ou l'assimilation de la traite à la piraterie ou la concession du droit de visite réciproque. Lord Palmerston adopta cette pensée et donna des instructions conformes à lord Granville en le chargeant d'exprimer « l'intérêt que prend à cette question le gouvernement de « sa majesté britannique, et son vif espoir qu'aucun sentiment de jalousie « nationale n'empêchera la coopération cordiale de la France et de l'Angle- « terre dans un arrangement si honorable pour toutes deux et si avantageux à « la cause de l'humanité. »

C'est à cette dépêche que M. le comte Sébastiani fit, le 7 avril 1831, la réponse lue par M. Billaut à la chambre des députés. Il refusait d'accepter aucun des deux moyens proposés et s'exprimait ainsi sur le droit de visite : « Le gouvernement français a déjà fait connaître à plusieurs reprises les « motifs qui ne lui permettaient pas d'adhérer à de semblables propositions. « Ces considérations n'ont rien perdu de leur force ni de leur importance. « L'exercice d'un droit de visite sur mer en pleine paix serait, malgré la « réciprocité qu'offre l'Angleterre, essentiellement contraire à nos principes « et blesserait de la manière la plus vive l'opinion publique en France. Il « pourrait en outre avoir les plus fâcheuses conséquences en faisant naître « entre les marins des deux nations des différends susceptibles de compro-

« mettre les relations qui unissent si intimement la France et l'Angleterre. »

Malgré cette réponse, lord Palmerston insiste encore, mais il ne compte plus sur le succès, et sa lettre du 19 avril 1831 à lord Granville se termine en ces termes : « Si les objections à cette proposition (du droit de visite) « devenaient malheureusement insurmontables, il vous est prescrit d'insister « de la manière la plus vive auprès du gouvernement français pour qu'il « envoie, sans délai, des vaisseaux chargés de faire exécuter les lois de la « France sur tous les navires portant son pavillon. On ne peut prévoir au« cune objection à une telle proposition; les vaisseaux de sa majesté britan« nique recevraient ordre de coopérer cordialement avec l'escadre française, « et, il ne peut exister aucune raison d'en douter, les efforts unis de la France « et de l'Angleterre atteindraient promptement le but pour lequel les deux « pays se sont mutuellement liés par de solennels engagemens. »

Aucune objection ne vint en effet de la France. Le ministre de la marine prit sur-le-champ les mesures réclamées. Depuis un an, les circonstances avaient fait négliger la station d'Afrique. Il n'y était resté que la canonnière-brick *la Bordelaise*, mais on fit partir le 9 juin le brick *le Cuirassier*, et le 12 juillet la corvette *la Bayonnaise*, et une escadre composée d'une frégate et de trois autres bâtimens légers fut disposée pour s'y rendre à la fin de septembre.

Lord Palmerston comprenait, par la réponse si explicite du comte Sébastiani, qu'il fallait renoncer au droit de visite. Une motion sur la traite et sur les mesures qu'elle avait motivées était annoncée au parlement; il en obtient l'ajournement et écrit le 15 juillet à lord Granville pour qu'il s'informe des ordres donnés par le gouvernement français afin de renforcer la croisière d'Afrique : « Nous serions bien charmés, dit-il en terminant, que « votre réponse nous permît d'affirmer que le gouvernement français n'a « négligé aucun moyen, *compatible avec la déférence due aux sentimens « nationaux*, de coopérer aux longs et persévérans efforts que le gouverne« ment britannique n'a cessé de faire pour épargner aux nations civilisées du « globe l'opprobre d'un tel trafic. »

L'Angleterre acceptait alors le refus de la France et ne songeait plus à le combattre; mais le mois de septembre vit arriver à Paris le nouveau ministre des États-Unis, M. Rives, et un missionnaire officieux de la cause de l'abolition, M. Irving; l'un et l'autre pressèrent de nouveau le gouvernement français de prendre des mesures contre la traite. On sait que les États-Unis, bien que possesseurs d'esclaves, mais dont la population noire se recrute et se développe à l'aide de la reproduction indigène, se sont constitués les adversaires de la traite, dont la suppression nuit aux établissemens des Antilles, leurs rivaux. L'arrivée de ces deux auxiliaires prêta de nouvelles forces à l'agent anglais et donna à ses démarches un caractère moins politique et plus philantropique. Les abolitionistes crurent leur cause engagée dans le

droit de visite, et les plus éminens d'entre eux, alors en possession d'une grande influence dans le gouvernement, les mêmes qui venaient d'obtenir la signature du traité des 25 millions, appuyèrent les nouvelles négociations de l'Angleterre.

Le 31 octobre 1831, lord Granville apprend à son gouvernement l'appui qu'il obtient des envoyés américains; le cabinet français commence à se rapprocher, mais, « malgré la réciprocité stipulée, il continue de craindre que le « public français ne considère l'adoption du droit de recherche comme une « reconnaissance de la supériorité maritime de l'Angleterre. » Cependant la question doit être prochainement portée de nouveau au conseil, et « la satis- « faction avec laquelle le gouvernement et le public anglais salueraient la « coopération de la France à leur œuvre d'humanité disposera certainement « le cabinet français à prendre la proposition en grande considération. »

Lord Palmerston ne perd point de temps, et le 7 novembre, il envoie à lord Granville l'indication des précautions qui peuvent être prises pour prévenir les abus du droit de visite et calmer les jalousies nationales. « Des « commissions seront données par les gouvernemens respectifs, elles n'auront « d'effet que pour trois ans, devront être renouvelées à l'expiration de cette « période et pourront être révoquées pendant sa durée, s'il en résulte quelque « abus ou quelque gêne. » Il termine en disant : « Il paraît au gouverne- « ment de sa majesté que cette expérience (*experiment*) partielle et tempo- « raire, qui laisserait encore la question dans tous les temps sous le contrôle « des deux gouvernemens, serait extrêmement utile et aurait pour résultat, « ou d'éloigner toutes les objections faites à un arrangement plus permanent, « ou de rendre cet arrangement sans objet (*unnecessary*). »

Le traité fut signé le 30 du même mois.

Cette convention ne saurait donc avoir eu pour cause le désir d'éviter une rupture avec l'Angleterre; on pouvait se borner à l'envoi d'une croisière en Afrique; lord Palmerston ne réclamait rien de plus; il désirait seulement pouvoir affirmer au parlement qu'il avait obtenu du gouvernement français tout ce que la susceptibilité nationale permettait d'accorder. C'est l'esprit philantropique, l'influence des abolitionistes, les instances de leurs partisans les plus actifs, qui dictèrent le traité; on put croire qu'il serait agréable à l'Angleterre et se réjouir de ce résultat, mais ce ne fut pas le motif qui le fit signer.

Ces faits ont échappé à la chambre des pairs; M. le duc de Broglie n'a produit sa savante et lumineuse argumentation qu'à la fin du débat, et elle est demeurée sans réponse. Elle a, dit-on, vivement frappé les esprits et contribué au rejet de l'amendement de M. le comte Turgot.

Vous savez, monsieur, le résultat de la discussion; à la chambre des pairs, tout a été mis en œuvre pour étouffer les résistances que soulevait le droit de visite; aucune démarche n'a été épargnée pour fermer la bouche à ses adversaires; l'esprit de réserve et de prudence, attribut particulier de cette chambre, a été invoqué. On l'a conjurée de ne point intervenir dans cette

question, et comme elle craignait que la chambre des députés ne se montrât moins discrète, on s'est engagé à obtenir que celle-ci gardât aussi le silence. Cette promesse a levé les scrupules, et la chambre s'est tue, observant la même discrétion que le discours de la couronne.

A la chambre des députés, l'attitude du ministère a confondu de surprise ses amis aussi bien que ses adversaires; on l'a vu changer plusieurs fois de résolution, désavouer le langage qu'il avait tenu dans l'autre chambre, supplier d'abord la commission de s'abstenir de toute démonstration, puis refuser de s'expliquer sur le parti qu'il prendrait, remettre ensuite sa réponse au lendemain, et le lendemain se référer à ce qu'il avait dit la veille; hésiter encore après le discours de M. Dupin, redoutant tout ensemble le commentaire de l'éloquent magistrat, et l'exploitant auprès des siens; enfin, en désespoir de cause, se ralliant explicitement au projet de la commission. Ces tergiversations ont eu pour résultat un vote unanime de la chambre contre le droit de visite.

Le sentiment qui avait dicté ce vote était si puissant, M. Dupin, interprète des sentimens de tous, avait tenu un langage si ferme, qu'au moment de cette résolution solennelle, et dans les jours qui l'ont suivie, on ne comprenait pas que l'adresse pût recevoir deux interprétations. La chambre avait remercié le roi de la non-ratification du traité de 1841, et, tout en recommandant l'exécution loyale et stricte des traités antérieurs jusqu'à l'abrogation, elle en avait proclamé les inconvéniens, et formellement provoqué la révocation. Par respect pour la prérogative royale, dont M. Odilon Barrot avait le plus énergiquement proclamé les droits, elle n'avait voulu imposer au gouvernement ni un jour, ni une forme pour les négociations à entreprendre, mais elle avait été nette et absolue quant au principe en lui-même. Depuis l'adhésion du ministère, on se demandait seulement comment il avait pu, après avoir conjuré la pairie de se taire, consentir à ce que la chambre des députés parlât sur le droit de visite. Les amis sincères du gouvernement constitutionnel s'affligeaient d'une conduite qui avait fait perdre à la chambre des pairs une occasion heureuse et facile de s'associer à une démonstration nationale; ils rappelaient que l'aristocratie anglaise et la chambre des lords devaient leur influence et leur popularité à l'empressement avec lequel elles s'emparent de toutes les questions où le nom et la gloire de la Grande-Bretagne sont en cause. Il paraît même que la chambre des pairs s'était émue, et le ministère était menacé de vives et prochaines interpellations.

Depuis ce temps, l'affaire a entièrement changé de face; les journaux anglais, rédigés on sait par qui et sous quelle influence, répétés complaisamment par les feuilles ministérielles de France, ont affecté de ne voir dans le vote de la chambre qu'une vaine formule, qu'une protestation, comparable à celle que la Pologne obtient chaque année de nos deux chambres. On a dit qu'aucune obligation ne pesait sur le ministère, et qu'il lui était loisible d'attendre dix ou vingt ans, s'il lui plaisait, pour entamer la négociation. Le seul homme de mer de la chambre des pairs qui se fût prononcé contre l'amen-

dement de M. le comte Turgot, M. l'amiral Roussin, est entré dans le cabinet. Depuis lors, on assure que les hommes politiques de la pairie reviennent de leur première émotion, et commencent à penser que leur chambre a tenu la conduite la plus prudente; le ministère se flatte auprès d'eux d'avoir rendu service à la pairie en l'arrêtant dans la voie où elle allait s'engager, et la chambre des députés, au contraire, passe pour s'être livrée à une démarche imprudente et irréfléchie.

Qui trompe-t-on ici, monsieur? Si le ministère a franchement accepté l'adresse des députés, il aura peine à expliquer comment il s'est opposé à ce que la pairie tînt un langage analogue; si, au contraire, il a obtenu de celle-ci qu'elle s'abstînt pour l'opposer à la chambre des députés, il s'est joué de cette dernière, et l'a prise pour dupe. J'avoue, et je le regrette sincèrement, que cette dernière version me paraît la plus probable; le langage étudié du cabinet, la satisfaction des ministres et même de l'opposition en Angleterre, sans doute à la suite de quelque communication confidentielle, les forfanteries des journaux de Londres, dont les rédacteurs obéissent à une impulsion connue, l'entrée de M. l'amiral Roussin dans le cabinet, tout autorise et légitime ce soupçon. Une explication est devenue indispensable. Sans doute la chambre n'acceptera point le rôle qu'on lui destine dans cette comédie politique; elle ne voudra pas être la risée de l'Angleterre et donner à penser que ses paroles ne sont qu'une lettre morte sans valeur et sans portée. Nous verrons si l'on pourra contenter à la fois Londres et Paris, M. Peel et M. Dupin, la chambre des communes et la chambre des députés, et prolonger une équivoque qui n'a déjà que trop duré. Que penser d'une politique qui conduit à de tels expédiens, et faut-il que toutes les fautes du ministère enveniment et compliquent la question du droit de visite, si délicate et si périlleuse en elle-même?

La discussion de l'adresse n'a pas résolu la question ministérielle, et cependant il est nécessaire qu'un vote significatif apprenne au cabinet s'il possède la majorité, car cette question n'a été décidée ni par les élections, ni dans la courte session d'août, ni dans les débats de l'adresse.

Le ministère, dans la dernière chambre, possédait une majorité réelle, mais formée par les circonstances beaucoup plus que par la sympathie politique. Les élections ont modifié cette situation, moins encore par les échecs notables qui ont décimé la phalange ministérielle que par les mécontentemens dont elles ont provoqué l'explosion. Le cabinet s'est vu presque partout désavoué, même par ses propres candidats; il a trouvé les colléges les plus importans déclarés contre lui, l'opinion publique hostile; après les élections, sa chute semblait imminente, et la déplorable catastrophe qui a ravi M. le duc d'Orléans aux espérances de la nation avait pu seule lui rendre une existence momentanée.

La courte session d'août, bien que consacrée exclusivement aux mesures de prudence politique commandées par la perspective d'une minorité, n'avait prêté aucune force au cabinet. Trois élections ajournées malgré lui, une en-

quête ordonnée contre son gré pour en vérifier les circonstances, son candidat à la présidence nommé au deuxième tour de scrutin seulement, étaient les signes, sinon d'un désaccord complet, du moins d'une hésitation manifeste.

La dernière discussion a plutôt constaté l'opposition de la chambre que sa sympathie pour le cabinet. Le vote unanime sur le droit de visite n'est point assurément le gage d'une adhésion, et le cabinet s'est trouvé trop heureux de voir la question ministérielle disparaître sous cette unanimité. Les affaires de Syrie ont amené un débat dont la conclusion a dû médiocrement satisfaire le ministère.

Les pièces communiquées à cet égard, et dont plusieurs fragmens ont été lus à la tribune, ont donné sur la politique de M. Guizot des renseignemens qui sans doute ne seront pas perdus pour la chambre. Il convenait, je ne le conteste point, qu'après les évènemens de 1840 et la rentrée dans le concert européen, la France marchât d'accord avec les autres puissances dans les négociations à suivre auprès du divan. Mais il faut avoir lu les pièces même qui ont été déposées aux archives de la chambre, pour imaginer à quel point le représentant de la France, M. de Bourqueney, a été dépouillé d'initiative et de force propre. M. de Carné en a fourni, avec beaucoup d'à-propos, les preuves les plus concluantes. Le 23 février 1842, quand d'exécrables désordres ensanglantaient le Liban, M. Guizot écrivait à M. de Bourqueney : « Vous n'avez, « quant à présent, ni approbation ni désapprobation à témoigner; vous conti- « nuerez seulement à laisser voir vos doutes et vos appréhensions, vous ré- « servant le droit de juger et de décider d'après les évènemens. » Le 16 juin suivant, il lui disait : « La question est devenue européenne. Il faut éviter tout « ce qui nous donnerait aux yeux des cours l'apparence d'une action propre, « cherchant à devancer ou à dépasser la leur; une marche qui tendrait à « nous présenter comme poursuivant un but personnel aurait pour consé- « quence de réunir encore une fois les puissances contre nous et de nous « rejeter dans l'isolement. » Voilà, monsieur, la confiance que la convention du 13 juillet inspirait à M. Guizot lui-même. M. de Bourqueney, lié par ces instructions, s'interdit toute action individuelle. Sélim-Bey, au moment de se rendre en Syrie où il était envoyé, témoigne le désir de savoir si le gouvernement français attache une importance particulière à ce que le gouvernement de la montagne soit rendu à tel ou tel membre de la famille Scheab. « Je « n'accepte pas ces ouvertures, » écrit M. de Bourqueney le 26 mars. Cependant il est juste de reconnaître qu'il montre une certaine décision dans les réclamations relatives aux réparations de la coupole du saint sépulcre : il obtient une satisfaction complète; mais M. Guizot, qui depuis a revendiqué l'honneur de cette solution, lui avait écrit le 23 février pour « le laisser maître » de transiger sur le fond de la question. » (Dépêche de M. de Bourqueney du 15 avril.)

La pensée de confier l'administration de la Syrie à deux chefs distincts fut conçue dans les premiers mois de 1842 : vint-elle de M. de Metternich, comme on l'a prétendu? Il importe peu de connaître son origine. Après de

longues discussions et une résistance obstinée de la Porte, ce projet fut adopté par elle, et M. de Bourqueney en informa le gouvernement. M. Guizot lui répondit le 6 janvier 1843 : « Je ne me dissimule point ce que la mesure « consentie par la Porte offre d'incomplet et de précaire, notamment par « l'exclusion de la famille Scheab du gouvernement de la montagne, contrai- « rement aux droits qu'elle tient du passé, et peut-être aussi contrairement « au vœu des populations. »

Le discours de la couronne, prononcé quelques jours après, contenait le passage suivant : « L'accord des puissances a affermi le repos de l'Orient et « amené en Syrie, pour les populations chrétiennes, le rétablissement d'une « administration conforme à leur vœu. »

La commission reproduisait cette phrase dans son projet et y ajoutait quelques mots qui paraissaient contenir une approbation formelle. C'est à cette occasion qu'un débat assez sérieux s'est engagé. M. David avait revendiqué avec éloquence les droits de la France sur les populations chrétiennes de la Syrie : M. Berryer a proposé de n'emprunter au discours de la couronne que l'annonce de l'affermissement du repos en Orient et de caractériser la nouvelle administration, non comme conforme au vœu des populations, mais seulement comme « plus régulière. » M. le ministre des affaires étrangères est monté trois fois à la tribune pour combattre cette proposition; le rapporteur s'est joint à lui : MM. de Valmy, Vivien et Dufaure ont appuyé l'amendement, et deux épreuves par assis et levé étant déclarées douteuses, 206 voix se sont prononcées contre le ministère, qui n'en a obtenu que 203. On a dit, pour atténuer l'effet de ce vote, qu'il n'avait pas porté sur un dissentiment réel et ne contenait aucune improbation du cabinet. Sans en vouloir exagérer la portée, je ne crains pas de dire que les circonstances même dont on se prévaut pour l'infirmer en ont fait la gravité, car dans l'absence d'un intérêt véritable, des dispositions hostiles au ministère pouvaient seules faire adopter une proposition qu'il avait si énergiquement repoussée. Il est vrai que M. Duchatel a défié deux jours plus tard l'opposition de formuler un blâme contre le cabinet, et que ce défi n'a pas été accepté; mais l'approbation résulte-t-elle du silence, et un ministère peut-il se dire en possession de la majorité parce qu'il n'a pas éprouvé un refus explicite de concours? Il est d'ailleurs des démonstrations extrêmes qui ne doivent pas être prodiguées; un ministère prudent n'aurait pas proposé à la chambre d'y recourir, et l'opposition s'est montrée politique et habile en ne répondant pas à cette provocation.

Je ne prétends pas que l'opposition ait la majorité, mais je nie que le ministère la possède davantage, et son maintien ou sa chute ne me paraît en aucune façon résolu par ce qui s'est passé jusqu'ici.

La question ministérielle est donc entière : comment la chambre doit-elle se prononcer? C'est ce qui préoccupe en ce moment tous les hommes politiques. Il faut, avant tout, que l'incertitude qui règne dans les hautes régions du gouvernement ait promptement un terme : le pouvoir languit et s'affaisse au milieu de ces perpétuelles hésitations, et le premier besoin du pays est qu'une

main puissante imprime à la société un mouvement régulier et lui fasse sentir son influence. Mais ce besoin peut-il être satisfait avec le ministère actuel?

Le cabinet du 29 octobre repose aujourd'hui sur une base étroite et fragile; il n'est pas appuyé sur des fondemens durables, il ne représente qu'une seule opinion, celle du parti qui s'attribue exclusivement le nom de conservateur, et cette opinion lui assure à peine la majorité, si même elle la lui donne encore. C'est à cette cause que se rattachent ses embarras et ses fautes; il ne se sent maître d'aucune question, il se voit condamné à les résoudre toutes, non par les raisons d'utilité publique qui leur sont propres, mais dans des vues de parti, avec la préoccupation exclusive des adhérens que la solution peut donner ou ravir; c'est ainsi que la grande loi des chemins de fer n'a été qu'un expédient, c'est ainsi que le ministère n'a pu ni conclure l'union douanière, ni rassurer les intérêts qu'elle alarmait, et que, dans les soins journaliers de l'administration intérieure et la distribution des emplois, les règles de service et les droits personnels échouent presque en toute occasion devant la raison politique et le besoin d'acquérir des suffrages ou la crainte d'en perdre.

Il est vrai qu'il s'est maintenu plus de deux années, que jusqu'ici la majorité ne lui a point absolument manqué, et qu'en plusieurs occasions elle s'est donnée à lui forte et puissante. Faut-il en conclure, comme le font ses amis, qu'il soit puissant et maître du présent et de l'avenir? Je ne le crois pas, et il me paraît facile d'expliquer tout ensemble sa force passée et sa faiblesse actuelle.

Le cabinet du 29 octobre a été constitué pour une mission déterminée et précise. Le traité du 15 juillet avait fait concevoir la crainte de la guerre; l'opinion était inquiète, agitée, les intérêts matériels en alarme; le cabinet du 29 octobre a été chargé de conjurer toute chance de guerre, de renouer des rapports brisés. Je ne veux ici ni juger le caractère de sa mission, ni censurer sa conduite; je raconte sans exprimer aucune opinion. Cette tâche, quelque jugement qu'on en porte, tant qu'il s'y est voué, les appuis ne lui ont pas manqué. Toutes les fractions de la chambre contenaient certains membres dont les plus vives préoccupations se tournaient vers la paix, et qui soutenaient un cabinet dont elle formait le principe exclusif et le but unique.

En 1841 a été signée la convention du 13 juillet, et la chambre lui a donné, au commencement de la dernière session, son froid et triste contreseing. Ainsi s'est trouvé accompli, chacun sait comment, ce dernier épisode de l'affaire d'Orient. De ce jour, le cabinet du 29 octobre a perdu sa signification; ses auxiliaires accidentels se sont retirés de lui, et son propre corps de bataille ne lui a plus fourni que des troupes fatiguées et mécontentes. Aujourd'hui le cabinet se trouve sous le poids d'une loi générale qui depuis 1830 a reçu de fréquentes applications.

Les ministères préposés à un objet spécial et limité peuvent, si la mission est noble et patriotique, s'illustrer en l'accomplissant; mais rarement leur existence se prolonge au-delà. Leur composition intérieure a été dirigée par

une pensée exclusive, leur politique s'y est subordonnée; ils ont ordinairement dépassé le but, sous l'empire de contradictions irritantes et dans l'entraînement de l'action; le résultat une fois obtenu, ils ne répondent plus ni aux vœux de l'opinion, quelquefois blessée par eux-mêmes, ni aux besoins d'une situation nouvelle : leur conservation serait un contresens et un embarras.

Ainsi le cabinet formé pour traverser le jugement des ministres de Charles X ne survit point à cette redoutable épreuve; celui du 11 octobre lui-même, appelé à rétablir l'ordre, est ébranlé le jour où la force publique a dispersé l'émeute, où les lois ont repris leur empire; le 6 septembre ne s'explique plus dès que la chambre s'est prononcée sur la question d'Espagne, qui lui a donné le jour. Le 15 avril, formé pour rapprocher les partis, fait l'amnistie et se trouve aussitôt gêné dans sa marche.

C'est cette loi qui, depuis un an, a frappé le cabinet de langueur et d'atonie : sa composition, ses principes, ses alliances, ne répondent plus aux conditions du moment; sa base s'est rétrécie au point de ne pouvoir plus le soutenir. Jusqu'ici, son ambition s'était bornée à faire adopter les projets de ses prédécesseurs; on ne citera pas une seule mesure importante qui lui ait donné une valeur propre, indépendante du but originaire de sa formation. Les élections, qui pouvaient prolonger sa durée, si la vie n'eût déjà été tarie en lui, ont fourni une dernière et éclatante preuve de sa faiblesse. Depuis un mois, la tribune lui est ouverte, il a pu exposer un système, produire ses projets; qu'a-t-il fait? Toutes ses propositions de loi reposaient depuis longtemps dans les cartons de ses prédécesseurs; aucun acte, aucune parole n'a révélé en lui une volonté ferme, un plan déterminé de gouvernement. Jamais ministère, à vrai dire, n'a été moins libre : il veut supprimer la ligne des douanes entre la France et la Belgique, et quelques-uns de ses amis réunis dans un salon suffisent pour l'arrêter. Il repousse la révision des traités de 1831 et de 1833, et il accepte l'injonction de négocier pour l'obtenir. Ses appuis politiques l'attaquent dans leurs conversations particulières, et désavouent toute solidarité avec lui. M. Guizot n'est pour eux qu'un homme d'un talent puissant qu'ils emploient au service de leurs idées, sur lequel ils comptent médiocrement, une sorte d'avocat-général politique dont ils paient la parole avec les honneurs du ministère. On le ménage si peu que, dans la réponse au discours du trône, on n'a pas fait difficulté de remercier la couronne de la non-ratification du traité de 1841, qu'il avait signé, et qu'on dénonce ainsi comme un acte mauvais pour le pays. A ces contrariétés M. Guizot répond qu'elles viennent de son parti et se tient pour satisfait, comme si la majorité qui soutient un cabinet avait le droit de l'amoindrir, et que le blâme se convertît en éloge en passant par des mains amies.

Le cabinet du 29 octobre, pour me servir d'une locution familière, me paraît avoir fait son temps et ne plus posséder l'élément vital; peut-être néanmoins parviendra-t-il à prolonger son existence. Sa succession sera onéreuse pour les héritiers qui la recueilleront, et j'en sais qui, pouvant y prétendre,

ne se mettent point sur les rangs. La lassitude des partis peut lui accorder un répit; il veut rester, et il ne sera pas difficile sur les conditions, il l'a déjà prouvé; ses fautes servent les partis extrêmes, et quelques-uns de leurs membres, entraînés par la politique détestable qui cherche le bien dans l'excès du mal, pourront lui donner leur perfide appui : je ne dis donc point qu'il doive tomber sur-le-champ; mais ce que j'affirme, c'est que le reste de son existence s'accomplira au milieu des embarras et des secousses.

C'est pourquoi je pense que son maintien ne répond point au besoin de stabilité dans le gouvernement et d'autorité dans le pouvoir qu'éprouvent tous les amis dévoués de la révolution de juillet et de l'ordre de choses qu'elle a fondé. Je sais que des députés assez nombreux, tout en convenant des inconvéniens attachés au maintien du cabinet, sont cependant frappés de la puissance exercée par M. Guizot à la tribune, qu'ils le considèrent, quant à présent, comme le défenseur nécessaire du gouvernement, et qu'ils désirent, en consolidant le ministère, retenir au pouvoir un homme dont la parole est éloquente et paraît convaincue. L'influence qu'exerce un orateur éminent dans un pays comme le nôtre, qui admire le talent, même quand il en condamne l'emploi, est immense, et je n'entends point la contester. M. Guizot est, en effet, le soutien du ministère, il le relève, il l'a préservé maintes fois de sa chute, il est sa force, j'en conviens; mais j'ajoute qu'il est aussi sa faiblesse, et mon opinion très arrêtée est que sa présence dans le cabinet deviendra la principale cause de sa destruction. M. Guizot a un grand tort, un tort irrémédiable dans un gouvernement libre, où le concours de l'opinion est indispensable au pouvoir : il est impopulaire. Ce n'est pas que je sois un courtisan de la popularité : je sais combien elle vend cher ses capricieuses faveurs, et je plains ceux qui consentent à les payer ce qu'elles coûtent ordinairement; mais aussi je redoute ceux qui affectent pour la popularité un superbe dédain, et qui, désespérant de l'obtenir, se font un titre de l'avoir perdue. Les amis de M. Guizot prétendent qu'il est devenu impopulaire en défendant la cause de l'ordre, en résistant aux factions. Ils le vantent. Je ne veux citer aucun nom propre; cependant les deux chambres renferment plus d'un personnage politique qui a combattu l'anarchie, non-seulement à la tribune comme M. Guizot, mais de sa personne au milieu des périls de l'émeute : en est-il un seul qui ait vu se déclarer contre lui une opposition aussi générale?

Ce n'est pas là l'origine de l'impopularité de M. Guizot. Elle tient à une autre cause. M. Guizot appartient à l'école cosmopolite, qui ne s'émeut point au nom de la patrie. Son génie s'élève au-dessus de ces mesquins attachemens, il plane sur tous les hommes à la fois et ne sait pas s'enfermer dans les étroites limites d'une nation. Les grandeurs de la France n'exaltent point son orgueil; ses revers semblent ne lui causer ni humiliation ni douleur. Nous l'avons vu, en 1840, se charger lui-même d'exécuter l'insolente prophétie de lord Palmerston qu'il avait communiquée à M. Thiers; l'année sui-

vante, il signe le traité d'extension du droit de visite et ne s'aperçoit qu'aux clameurs de l'opinion combien cette concession est inopportune et malhabile; il y a peu de jours, il ne trouvait dans nos époques de gloire et de triomphe que *des jeux du hasard et de la force;* dans la même discussion, il parlait froidement, et comme de chose parfaitement simple en soi, du mauvais vouloir que la France rencontre en Europe et des sacrifices à faire pour qu'elle y soit acceptée. C'est cette disposition générale et constante de l'esprit, j'ai presque dit du cœur, qui livre la personne et le nom de M. Guizot à de si vives agressions.

Tout ministre serait affaibli par les défiances qu'il soulève; ces défiances sont surtout redoutables quand elles s'adressent à un ministre des affaires étrangères. Les dernières discussions l'ont prouvé : le pays entier s'inquiète de la direction donnée à ses relations avec les autres peuples; il néglige presque la politique intérieure, tant les esprits sont attirés ailleurs; tout est désormais sujet à doute et à contestation; la parole du ministre est infirmée, ses négociations n'inspirent point confiance. Le traité du 20 novembre 1841, signé comme il l'a dit dans la seule vue de contrarier lord Palmerston, a prouvé aux chambres la nécessité de leur contrôle permanent sur tous ses actes, et en introduisant, peut-être outre mesure, les pouvoirs parlementaires dans les négociations diplomatiques, a créé des précédens qui pourront priver l'action de la France au dehors d'indépendance et de vigueur. M. Guizot lui-même est obligé de s'avouer les soupçons qu'il soulève; aussi voyez avec quel soin il s'attachait l'autre jour à prouver que l'arrangement de la Syrie était éclos à Vienne et non à Londres. *Je vais rassurer la chambre,* disait-il deux jours auparavant en affirmant que l'Angleterre n'était pour rien dans je ne sais quelle autre négociation. Tout prend, sous son administration, une couleur suspecte; dans ces dernières années, le discours de la couronne s'était borné, à plusieurs reprises, à mentionner, selon l'usage, la reine Isabelle seule, en parlant de l'Espagne, même quand la régence était amie de la France. Cette année, la même expression a soulevé des difficultés. M. Barrot a été amené à proposer d'introduire dans l'adresse non-seulement la reine, mais son gouvernement constitutionnel, et M. Guizot s'est vu contraint d'adhérer à cette proposition. Avec lui, toute concession est impossible; elle sera toujours prise pour complaisance ou timidité, et par les ennemis du gouvernement pour trahison.

M. Guizot est d'ailleurs sujet, depuis le 29 octobre, à de fréquentes absences de mémoire qui le compromettent gravement à la tribune. Ses souvenirs sont confus et inexacts, ses affirmations les plus hautaines souvent contraires à la réalité des faits. J'en citerai quelques exemples. M. Thiers annonce à la chambre les conventions qui depuis ont été signées le 13 juillet 1841; M. Guizot nie leur existence. M. Billaut se plaint des aggravations apportées au droit de visite; M. Guizot affirme que le nouveau traité n'en contient aucune. Le même député demande si l'on peut espérer la modification des traités de 31 et 33; M. Guizot annonce une négociation pendante. Enfin, il se félicite de-

vant la chambre des pairs de trois changemens essentiels consentis par lord Aberdeen dans l'exécution des traités. Eh bien! sur tous ces points, M. Guizot était trahi par les infidélités de sa mémoire. Les conventions alléguées par M. Thiers existaient conformément à son dire; le droit de visite avait été étendu et aggravé; lord Aberdeen s'était prononcé à l'avance et péremptoirement contre toute révision; les anciens traités n'avaient reçu aucune modification, et notamment le nombre des croiseurs anglais n'était pas réduit de moitié, mais d'un sur quarante-neuf. N'est-il pas fâcheux que de telles méprises échappent à un ministre? Elles infirment la gravité de sa parole, et permettent à ses adversaires de révoquer en doute sa véracité, ce qui est une insinuation évidemment calomnieuse.

A mon avis, si la paix peut être compromise, c'est par M. Guizot. Ses amis eux-mêmes le reconnaissent en gémissant. Ne les a-t-on pas entendus affirmer que la question du droit de visite n'avait acquis de l'importance que par les inimitiés conjurées contre lui, et qu'avec tout autre elle aurait passé inaperçue?

A l'intérieur, son désaccord avec l'opinion produit des résultats analogues. Écoutez encore les amis du ministère; ils vous diront que le nom de M. Guizot a fait perdre bien des voix à l'ancienne majorité. Que de candidats n'ont échappé à une défaite qu'en le désavouant! J'en connais qui, par une honorable loyauté, sont allés lui confier leurs anxiétés et le danger qui les menaçait, et je lui dois la justice d'ajouter qu'il les a autorisés et encouragés à se séparer de lui... pendant la lutte électorale.

Dans une telle situation, c'est au parti conservateur de consulter l'intérêt véritable de la cause qu'il défend : lui aussi est intelligent et sensé; qu'il prononce. Je serais presque tenté de faire un appel à M. Guizot lui-même. Le nom de Robert Walpole a été prononcé dans la question du droit de visite; ce n'est pas moi qui l'introduis dans ce débat. Il rappelle un souvenir qui devrait porter avec lui son enseignement. Walpole préféra le pouvoir au succès de ses convictions, et consentit, pour le garder, à des mesures qu'il n'approuvait point. Il ne fit que retarder sa chute. Il est des jours où il faut savoir préférer l'avenir au présent; la petite ambition s'attache aux portefeuilles et tient au pouvoir pour lui-même; la grande ambition ne le considère que comme un moyen et lui demande, non des satisfactions d'un jour, mais l'intérêt du pays et la gloire personnelle.

La chambre est inquiète, partagée, mécontente; elle ne se sent pas dans une situation régulière et normale; il est temps de mettre un terme à ces embarras. Un nouveau ministère, j'en suis convaincu, pourrait aisément composer une majorité considérable. Je connais bon nombre de députés que rallierait sur-le-champ une administration modérée et conciliante à l'intérieur, prudente, mais ferme au dehors. Le moment est propice, mais plus tard de nouveaux partis se formeraient, des arrangemens pourraient se prendre. A une majorité violente, parce qu'elle serait faible, répondrait une opposition ardente

et passionnée, parce qu'elle serait inquiète et aigrie. Les esprits s'enflammeraient, et d'incurables ressentimens sépareraient pour toujours peut-être des hommes qui pourraient s'entendre à l'heure qu'il est.

Puisse l'exemple de la dernière législature n'être point perdu! Abandonnée à elle-même au début, sans principes, sans guides, tiraillée, divisée, déconcertée par les querelles personnelles, elle n'a pu suivre une marche régulière et forte. Appuyant tour à tour les cabinets du 12 mai, du 1er mars et du 29 octobre; guerrière à l'origine, pacifique à la fin; dévouée à l'excès au pacha d'Égypte, puis l'abandonnant aux colères de la coalition; votant des mesures de réforme et les repoussant plus tard; soutenant le cabinet du 29 octobre, tandis qu'elle condamnait le traité du droit de visite et les réductions projetées dans l'effectif naval, elle n'a point exercé sur le pays l'ascendant et la puissance qui doivent être l'apanage des pouvoirs parlementaires. Je désire ardemment que la chambre élue en 1842 s'attache à une politique moins intermittente, et se montre digne du rôle considérable qu'elle est peut-être appelée à jouer en France et en Europe.

La discussion de l'adresse a laissé la question ministérielle indécise, mais une occasion prochaine permettra de la résoudre : nous verrons l'attitude que prendra la chambre, et si votre impartialité vous permet d'accueillir encore des communications qui peut-être ne sont pas en complète harmonie avec vos opinions personnelles, nous reprendrons l'examen de ces graves questions.

UN DÉPUTÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

15 février 1848.

La discussion de l'adresse a eu pour résultat une sorte d'*imbroglio* parlementaire qui agite les partis et met le cabinet dans une position délicate. D'ordinaire, c'est dans les débats sur l'adresse que les partis mesurent leurs forces, que deux systèmes de gouvernement se trouvent aux prises, que la majorité confirme ou rompt son pacte avec le ministère. La question politique une fois vidée, il devient possible aux chambres de se consacrer sérieusement aux affaires du pays et de les discuter pour ce qu'elles sont, sans préoccupations étrangères au sujet de la discussion. Sans doute la question ministérielle est au fond de tout débat parlementaire; épier toutes les occasions de renverser le cabinet, c'est le rôle de l'opposition, c'est son droit. Il n'est pas moins vrai que lorsque la question politique vient d'être débattue comme question spéciale, et que le cabinet, vivement attaqué, a été non moins vivement défendu par une majorité suffisante, une sorte de trève tacite s'établit jusqu'à faits nouveaux entre les deux grandes fractions de la chambre; l'opposition reconnaît que le renversement du cabinet pour le moment est impossible; le ministère, rassuré et fort de l'adhésion des chambres, se préoccupe moins de ses propres affaires et songe davantage aux affaires du pays.

Tel n'a pas été le résultat du débat qui vient de se clore. Au fait, sur la question capitale, il n'y avait ni majorité ni minorité; à quelques voix près, on était unanime. La question ministérielle, loin de se trouver impliquée dans le débat, en a été formellement écartée. Ce n'est donc pas une question vidée, mais une question ajournée; tout le monde le reconnaît, tout le monde le dit. Toutes les interprétations officielles et ingénieuses viennent échouer

contre ce sentiment général. Si on veut appeler le débat sur le droit de visite une bataille, il faut ajouter qu'il n'y a eu que des vaincus ou que des vainqueurs, comme on voudra; les deux propositions sont également vraies. Le ministère a accepté un amendement qu'il aurait voulu pouvoir repousser; les amis du ministère ont accepté des commentaires que certes ils n'auraient pas faits : ses adversaires ont dû se contenter d'un amendement rédigé en quelque sorte par le ministère lui-même. Ou bien on peut dire que le ministère a pu, à l'aide de ses amis, faire avorter la pensée d'un amendement plus explicite et impératif, et que l'opposition a forcé le ministère d'accepter *une situation* qui n'est pour lui qu'un embarras et un péril.

Quoi qu'il en soit, la position n'est bonne pour personne. L'opposition s'est faite bonne fille pour attirer les centres sur un terrain bien glissant pour des conservateurs; si elle s'en tenait là, au lieu d'avoir été habile, elle aurait été dupe; les conservateurs, de leur côté, suivent un ministère qui, sur une question vitale, n'est pas au fond de leur avis; enfin le cabinet n'a pu combattre ouvertement ses ennemis, de crainte de blesser ses amis, et il a dû se résigner à des résolutions que, dans son ame et conscience, il est loin d'approuver.

C'est là une situation précaire, une sorte de mensonge, une réticence convenue et qui ne fait illusion à personne. Les partis eux-mêmes en souffrent, à plus forte raison les individus. Ainsi tout le monde désire, dit-on, arriver le plus tôt possible à quelque chose de net et de décisif. Nous n'en sommes pas surpris; le cabinet doit le désirer plus que tout autre, car c'est le gouvernement qui a essentiellement besoin de force et d'autorité. Ce qu'il n'a pas fait au sujet du droit de visite, il doit chercher à le faire dans une occasion prochaine. Il faut qu'il sache ce qu'il en est du pêle-mêle au milieu duquel il s'est trouvé; il faut que la majorité lui dise si, après tout, c'est en lui qu'elle place sa confiance, si c'est avec lui qu'elle compte parcourir sa carrière. La force et la dignité de l'administration sont à ce prix. Le cabinet se trouve en présence d'une chambre nouvelle qu'il connaît peu, qui ne se connaît pas bien elle-même. Elle n'a émis jusqu'ici que deux votes remarquables : le vote de la régence, donné à la monarchie et que tout ministère aurait également obtenu, et le vote d'une adresse que la chambre a cru rendre d'autant plus efficace qu'elle ne touchait en rien aux ministres.

Bref la chambre nouvelle n'a pas encore abordé la question ministérielle. Il y a cent députés dans la chambre pour qui ces luttes, où se développe tout l'orgueil de l'omnipotence parlementaire, sont encore un jeu inconnu. Et cependant ces nouveaux députés sont, dit-on, les moins impatiens. Timides comme des vierges, ils ont plus de curiosité que d'ardeur. Ils ne comptent pas, eux, autant de mariages que de consuls. Les noces et le divorce leur paraissent également chose sérieuse. Que leurs anciens doivent sourire de tant d'innocence! Ils s'appliquent sans doute à former l'esprit et le cœur de ces nouveaux venus.

Quoi qu'il en soit, les débats politiques vont reprendre leur cours dans l'une et dans l'autre chambre. Demain, le projet de loi sur les fonds secrets sera, dit-on, présenté à la chambre des députés. La question ministérielle sera probablement vidée la semaine prochaine.

Il circule à ce sujet des bruits qui seraient alarmans pour le cabinet s'ils avaient quelque fondement. On dit qu'un certain nombre de conservateurs se détachent définitivement de l'armée ministérielle; que le ministère, s'il ne périt pas par la parole, périra par les boules; qu'on veut à tout prix essayer d'un nouveau mélange, d'une coalition nouvelle. Des bruits de cette nature ne circulent pas sans être accompagnés d'une liste de ministres. Il y en a de trois nuances, peut-être de quatre. Nous ne voulons pas jeter ces noms à la curiosité du public. Qu'il se donne un peu de peine et qu'il devine; un ou deux exceptés, il est facile de les deviner.

Dans la lutte qui se prépare, il est quelques faits qui seront pour le cabinet un embarras et un danger : avant tout, les éloges dont la presse étrangère l'accable. S'ils ne sont pas perfides, ces éloges, accompagnés d'injures pour la chambre et pour le pays, sont pour le cabinet une faveur déplorable. On a été jusqu'à accuser les ministres de se les être procurés. En vérité, nul n'a le droit de leur imputer une conduite si stupide.

La nomination de M. l'amiral Roussin a également aigri quelques esprits. Ce qui nous a surpris plus que la nomination elle-même, c'est l'inopportunité du moment. Un arrondissement de Paris allait procéder à une élection des plus contestées. Des élections de députés allaient également se faire à Châlons, à Beauvais. N'importe : au lieu de prier M. l'amiral Duperré de garder son portefeuille jusqu'à la fin du mois, on s'empresse de jeter à la polémique le nom de M. Roussin, nom sans doute des plus respectables, mais qui n'était pas moins celui d'un défenseur du droit de visite. Pourquoi cet empressement? Dans quel but? Quelle utilité pouvait-on attendre de l'adhésion immédiate de M. l'amiral Roussin au cabinet du 29 octobre? Quelle force y apporte-t-il? Qu'a-t-on voulu? Se donner un air d'indépendance? Interpréter le paragraphe de l'adresse? Le commenter à son tour? Nullement. On a voulu éviter tel ou tel aspirant au ministère de la marine; on n'a pas osé confier ce ministère à un *civil*, et on a prié M. l'amiral Roussin de tirer le cabinet d'embarras. On a dû comprendre après coup que si la nomination de M. Roussin a indisposé une dizaine d'électeurs sur seize cents dans le troisième arrondissement, cela a suffi pour donner partie gagnée à l'opposition.

A ces faits fâcheux le ministère peut aujourd'hui opposer un heureux résultat de ses démarches et de sa persévérance. Le gouvernement espagnol a désavoué l'imputation portée par l'ancien chef politique de Barcelone, M. Gutierrez, contre le consul de France M. de Lesseps. Ce désavœu se trouve formellement exprimé dans la gazette officielle de Madrid, sous la forme d'une lettre du ministre de l'intérieur au ministre de la guerre. Le ministre déclare que l'assertion du chef politique n'était pas exacte, et que les

bruits répandus à ce sujet avaient été entièrement dissipés par l'enquête du capitaine-général. Loin de vouloir atténuer l'importance d'un fait également heureux et également honorable pour les deux pays, nous aimons à féliciter le cabinet d'avoir mis fin d'une manière satisfaisante à un déplorable débat. Laissons à l'esprit de parti le soin de tout louer et de tout blâmer; nous ne voulons être que justes, mais nous le voulons être envers et contre tous.

Quant aux prochains débats, ce que nous voudrions, avant tout, c'est que la discussion se plaçât sur un terrain élevé, là où les systèmes politiques se développent dans tout leur jour, et où les hommes disparaissent devant l'importance des choses et la grandeur des idées. Ce vœu, nous le savons, ne sera pas accompli : il paraîtra même ridicule, un désir de rêveur, de visionnaire. Aujourd'hui les hommes sont tout; les choses ne sont rien. Il s'agit bien de savoir ce que vous êtes, ce que vous pensez, ce que vous voulez; l'important est de savoir quelles sont vos affections, vos haines, quels sont vos amis, vos ennemis, quel mal vous ferez à ceux-ci, quels avantages vous promettez à ceux-là. Les idées sont de trop aujourd'hui : il n'y a de place que pour des passions, et quelles passions! On parvient par les passions; on gouverne avec elles et pour elles; on tombe sous les coups qu'elles vous portent. Que de passions n'a-t-on pas soulevées contre le 1er mars, même après sa mort! On ne lui laissait pas même la paix du tombeau. Aujourd'hui on soulève les passions contre le 29 octobre. C'est la loi du talion. *Patere legem quam fecisti.* Pour nous, qui sommes complètement étrangers à ces querelles, nous ne pouvons que nous affliger en pensant que, quelle que soit l'issue du combat qui se prépare, le pays ne jouira probablement que d'une courte trêve. La vanité et les haines se remettront à l'œuvre jusqu'à ce qu'un évènement grave vienne dessiller les yeux du public et lui fasse comprendre que les hommes n'oublient si facilement ses intérêts que parce que, dans sa coupable indulgence, il leur permet de les oublier impunément. Le jour où une dizaine seulement de colléges électoraux feraient bonne justice, le jour où ils demanderaient sérieusement à certains candidats : Qu'avez-vous fait, non pour vous, pas même pour nous, mais pour le pays? ce jour-là nous verrions les plus ardentes colères s'apaiser, les vieilles haines s'amortir; car il n'y a rien de profond, rien d'invincible dans ces dissentimens. L'ordre se rétablira au premier coup de la férule du maître.

En attendant, on a pu juger de l'état des esprits par le spectacle que nous a offert le troisième arrondissement électoral de Paris. Le parti conservateur a-t-il pu persuader à ses candidats de ne pas sacrifier l'intérêt général à leur ambition personnelle, de ne pas diviser les électeurs, de ne pas seconder et fortifier leur entêtement par une double candidature? Un des candidats ne s'est retiré que lorsque le mal était fait, que les amours-propres étaient engagés, que les préventions avaient pu persister plausiblement dans leur obstination. Et alors qu'a-t-on vu? Des conservateurs porter leurs voix au candidat de l'opposition plutôt que de les donner à un de leurs candidats, homme des

plus honorables et des plus capables, mais avec lequel ils ont ou croient avoir je ne sais quel démêlé d'intérêt particulier.

Après les débats politiques arriveront, si toutefois il reste aux chambres un peu de temps, les affaires du pays. Il en est de très graves et de très compliquées. Ainsi, sous une forme ou sous une autre, nous verrons se reproduire l'interminable lutte des intérêts particuliers de telle ou telle industrie, de tels ou tels producteurs, avec l'intérêt général. Les *prohibitifs* avaient tenté de gagner leur procès par une phrase de l'adresse à la chambre des députés et à la chambre des pairs. La tentative a échoué dans l'une et l'autre enceinte. Les ministres ont déclaré dans les deux chambres que les phrases proposées n'avaient d'autre portée que celle d'une recommandation au gouvernement pour que, dans les mesures qu'il pourrait prendre au profit de notre commerce extérieur, il n'oubliât pas les ménagemens qui sont dus aux intérêts existans. C'est avec ce commentaire que les paragraphes ont été votés. Ainsi ils ne préjugent absolument rien. Il n'est pas de publiciste sérieux, pas d'économiste sensé qui veuille conseiller des mesures violentes, qui ne sache et n'enseigne que lorsque des faits considérables se sont établis sous la protection des lois, l'erreur elle-même mérite quelque respect et quelque ménagement. Les secousses, les brusques transitions ne conviennent pas à une administration sage et régulière. Mais il y a loin de là à la sanction et à la perpétuité d'un privilége. Privilége, quoi qu'on dise, est le mot propre. Tous les sophismes viennent échouer contre une observation bien simple. Prohibez un produit étranger, vous paralysez celles des industries françaises dont les produits serviraient à payer le produit étranger. Prohibez les fers, vous enrichirez nos propriétaires de forêts. Aux dépens de qui? De nos producteurs de vin, de soieries, de nouveautés. La question n'est donc pas de savoir si on favorisera le travail national, phrase ambitieuse dont on se sert pour troubler les esprits, mais si on favorisera une certaine production aux dépens de certaines autres productions également nationales. Et comme parmi les productions favorisées, il en est qui sont forcément limitées par la nature des choses, et qui en conséquence n'admettent pas une pleine concurrence même à l'intérieur, la question est de savoir si on assurera, aux dépens de toutes les autres productions nationales et de tous les consommateurs, des profits énormes et permanens à certains producteurs. Le jour viendra où l'on ne sera étonné que d'une chose : c'est que des nations intelligentes aient pu s'aveugler si long-temps et méconnaître des vérités si manifestes. Au surplus, empressons-nous de le dire, de le répéter, notre gouvernement est entré dans la bonne voie; il fait tout ce qu'il peut pour relâcher peu à peu les liens de la prohibition. Aussi notre commerce maritime a-t-il pris un grand essor; il n'est pas ce qu'il pourrait être, mais il est encore moins ce qu'il était. Si l'on avait, il y a quelques années, annoncé comme imminentes toutes les modifications apportées successivement à nos tarifs, on n'aurait pas manqué de prédire la ruine complète du pays. Or,

ces modifications, loin de le ruiner, en ont considérablement augmenté la richesse. Il en sera de même des modifications futures. Nous ne demandons la mort de personne, mais nous voulons avant tout la vie, la prospérité, la grandeur du pays; nous voulons de l'équité non-seulement pour quelques-uns, mais pour tous.

En Espagne, les affaires se présentent sous des couleurs moins sombres. Le fait que nous avons déjà cité, la juste satisfaction que le gouvernement espagnol vient de donner à la France, en est une preuve. Les prochaines élections donnent à penser à tout le monde. Le régent n'a pu se dissimuler la gravité de la situation qu'il s'est faite. Ses amis, ses conseillers, ont peut-être contribué à lui ouvrir les yeux. Il marchait vers un abîme. L'Espagne ne paraît pas disposée à se livrer pieds et poings liés à un soldat qui ne peut pas lui offrir en compensation ce qui séduit et éblouit les nations généreuses, la gloire. Espartero ploie sous l'empire de la nécessité. Il a fait remise aux Barcelonais de ce qu'il leur restait à payer sur la contribution dite de guerre, dont ils avaient été frappés. Soane lui-même s'était effrayé de la résistance, et avait enfin compris que de nos jours, que dans un pays libre, le glaive ne tranche pas toutes les questions. Le gouvernement paraît vouloir préparer sa paix avec le pays. Il a beaucoup à faire pour rentrer dans les voies de la légalité, et pour faire oublier ses écarts. Au surplus, la question espagnole, sous toutes ses faces, est tout entière au fond de l'urne électorale. Il y a eu rarement un acte politique plus important que les élections prochaines en Espagne. Si le parti modéré retrouve son énergie, s'il comprend les besoins, les nécessités du pays, s'il sait, par son désintéressement et son habileté, attirer à lui les hommes honnêtes de tous les partis, tous les amis d'un gouvernement régulier, tous ceux qui sentent que les lois de la monarchie et les emportemens du sabre ne peuvent se concilier sans que la monarchie succombe, il aura bien mérité de l'Espagne, il aura rendu un service au régent lui-même, en préservant l'homme politique des catastrophes que se préparait le soldat irascible et violent.

En Suisse, le directoire fédéral veut à tout prix renouveler la querelle des couvens d'Argovie; il s'efforce de brouiller ce grand canton avec la diète. Sans doute, en ne jugeant l'affaire que par les textes, le directoire a le droit pour lui. Messieurs de Lucerne sont, à ce qu'il paraît, de bons légistes; sont-ils des hommes d'état? Il est permis d'en douter. Qu'arrivera-t-il si le canton d'Argovie résiste? si Berne, Thurgovie, Vaud, Soleure, prennent fait et cause pour lui? si d'un autre côté la circulaire du directoire, immense *factum*, allume la colère des cantons catholiques? Qui ramènera l'ordre au milieu de ce désordre? Quoi que la diète décide, quel bien peut-on espérer? Si la diète se rétracte, elle s'abaisse, et le directoire devient la risée de la Suisse; si elle persiste, comment le directoire s'y prendra-t-il pour mettre à exécution les arrêtés de la diète? En politique, rien de plus facile que de mettre la main à l'œuvre, de commencer quelque chose; il est plus difficile

d'achever. Les hommes d'état doivent toujours se demander : Comment cela finira-t-il dans l'hypothèse la moins favorable? La Suisse a besoin d'être traitée comme un pays gravement malade; elle l'est par ses divisions, par ses luttes intestines, par une déplorable recrudescence de l'esprit local. Si le gouvernement fédéral, au lieu de ménager la situation délicate du pays, y apporte une main rude et cherche à y appliquer des remèdes violens, il attirera sur la Suisse des malheurs qu'il sera le premier à déplorer. Ajoutons un dernier mot. Loin de nous la pensée que la circulaire du directoire ait été une inspiration de l'étranger. Nous aimons à croire qu'elle ne lui est pas venue de Vienne ni de Rome; mais notre conviction sera-t-elle partagée par tout le monde en Suisse? L'esprit de parti ne s'emparera-t-il pas de la mesure pour l'envenimer, et même des hommes modérés ne seront-ils pas tentés de se séparer dans ce cas du vorort, de crainte de seconder les vues de l'étranger? On rappellera des coïncidences accidentelles, mais fâcheuses : la rentrée solennelle du nonce à Lucerne, l'arrivée en Suisse du ministre d'Autriche; on dira que c'est à ce moment que la circulaire a paru. Le gouvernement de Lucerne semble avoir oublié qu'il est le produit d'une contre-révolution. Libre sans doute aux Lucernois de se donner tel gouvernement cantonnal que bon leur semble; mais quand il s'agit de gouverner la Suisse, le conseil d'état de Lucerne ne doit pas oublier que la grande majorité de la confédération se compose d'hommes voués aux principes nouveaux. On peut être contre-révolutionnaire dans les conseils de Lucerne, mais à la condition d'être modéré, raisonnable, prudent dans les conseils de la Suisse; car, encore une fois, la contre-révolution n'a pas pour elle les forces du pays, et nous la croyons incapable de compter sur des forces étrangères au pays.

Un traité vient d'être conclu entre la Russie et l'Angleterre. Les avis se sont partagés sur la question de savoir quels sont les avantages que peuvent s'en promettre les deux états contractans, et quels rapports en résulteront pour eux. Les uns ont vu dans ce traité la preuve frappante d'une liaison de plus en plus intime entre la Russie et l'Angleterre; à les entendre, une profonde pensée politique se cache sous une convention commerciale; la Russie a dérogé à ses principes administratifs pour complaire à l'Angleterre, et la détacher de plus en plus de l'alliance française. D'autres, au contraire, n'ont vu dans la convention qu'un acte fort insignifiant, un pur traité de navigation qui ne change rien au tarif des deux pays, qui ne modifie en rien les conditions essentielles de leur commerce, et qui n'assure pas à l'Angleterre des avantages assez considérables pour influer sur sa politique. Les deux opinions s'écartent également, ce nous semble, de la vérité. Le traité anglo-russe n'est pas un traité de commerce proprement dit, cela est vrai. Il ne modifie pas les tarifs; les importations et les exportations demeurent soumises aux mêmes lois qu'auparavant. Il est donc certain que le traité n'est pas de nature à garantir à l'Angleterre un grand débouché et à lier ainsi les destinées et l'avenir des deux pays. Il y avait un peu d'affectation dans quelques cris de joie qu'on

a poussés en Angleterre. D'un autre côté, il est vrai que le traité est plus qu'un simple traité de navigation. Il est à la fois un traité de navigation et de libre établissement. Le commerce anglais, avec sa hardiesse, son habileté, ses capitaux, s'établira en Russie, et des rapports plus intimes et permanens se formeront entre les deux nations. La Russie aura entre ses mains des gages que de long-temps elle ne donnera pas à l'Angleterre, car la richesse et l'esprit d'entreprise sont loin d'être les mêmes dans les deux pays. Malgré cela, les conséquences politiques qu'on a voulu en déduire nous paraissent exagérées. Les Anglais pourront fréquenter les ports russes et s'établir en Russie, comme ils le peuvent dans d'autres états. Ces intérêts, quelque précieux qu'ils puissent être, ne sont pas de nature à dominer la politique.

Les discussions du parlement anglais ont fait connaître qu'en réalité tout n'est pas dit entre l'Angleterre et les États-Unis au sujet du droit de visite. Quoi qu'il en soit du droit conventionnel pour la répression de la traite des noirs, l'Angleterre n'a pas entendu renoncer à son principe de droit maritime, d'après lequel elle soutient avoir le droit de visiter tout navire en pleine mer, non pour y exercer un droit de perquisition, mais pour s'assurer de la nationalité du pavillon. Les États-Unis, de leur côté, n'ont point renoncé à leur principe, qui est le principe directement contraire, le principe qui établit qu'en pleine mer aucun navire n'a droit de police sur un autre navire, et que celui qui se permet d'aborder un bâtiment, malgré le pavillon dont il se couvre, donne un droit légitime de plainte et agit à ses périls et risques. Le droit conventionnel, quel qu'il soit, bon ou mauvais, opportun ou non, n'a rien de commun avec la grande question de principe que nous venons d'indiquer. Au surplus, le dernier mot n'a pas encore été dit, ce nous semble, sur aucune de ces questions; on ne l'a pas encore dit sur la nature et la portée des traités qui règlent le droit purement conventionnel de visite; on ne l'a pas dit, et il n'est pas, convenons-en, facile de le dire, sur la question qui divise l'Angleterre et les autres puissances maritimes. Il ne se passera pas long temps avant que ces grandes et belles questions se reproduisent aux tribunes des pays constitutionnels.

— Le désir de reproduire quelques traits de nos mœurs actuelles a inspiré à M. Émile Souvestre l'idée d'une série intitulée : *Romans de la vie réelle*. Cette série, ouverte avec succès par *Riche et Pauvre*, vient de s'augmenter d'un roman nouveau. *Le Mât de Cocagne* (1) est l'histoire des tristes concessions par lesquelles un ambitieux achète le pouvoir et la fortune; c'est

(1) 2 vol. in-8°, chez Coquebert, rue Jacob.

aussi le tableau des souffrances de l'homme austère qui n'a jamais su faire fléchir la vertu devant l'intérêt. On retrouve dans le nouveau roman de M. Souvestre une donnée qu'il avait développée dans le premier ouvrage de sa série. La lutte de l'égoïsme et du dévouement, déjà retracée dans *Riche et Pauvre*, se reproduit dans *le Mât de Cocagne* avec des circonstances nouvelles. Le duel n'est plus cette fois entre la fortune et la misère, il est entre l'ambition et le mérite, et c'est l'ambition qui triomphe. Un homme qui a reçu de la nature un cœur généreux, un esprit supérieur, meurt dans l'oubli après une vie misérable; un autre, souple et rampant, fait de la lâcheté une arme à son égoïsme et s'élève au pouvoir. Nous n'analyserons pas l'action qui sert à mettre en relief l'idée principale du *Mât de Cocagne*. Cette action est heureusement conçue et se développe avec intérêt. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas introduit dans son œuvre un troisième type qui, entre l'ambition servile et la vertu stoïque, personnifiât les véritables qualités de l'homme d'état. M. Souvestre aurait été ainsi amené à peindre la vie politique sous de moins sombres couleurs; sa conclusion, moins absolue, aurait été plus vraie. Considéré comme peinture de mœurs énergique et attachante, *le Mât de Cocagne* mérite d'ailleurs de sincères éloges, et on doit désirer que M. Souvestre continue cette série d'études sur la vie réelle où il pourra déployer à l'aise ses qualités d'observateur exact et de narrateur émouvant.

— Parmi les créations de l'art du moyen-âge, la danse des morts est peut-être celle où le génie de cette époque a laissé sa plus fidèle empreinte. L'érudition moderne à dû plus d'une fois rechercher les origines de ce fantastique poème, et elle a réussi a éclairer d'assez vives lueurs le problème qu'il offrait à sa curiosité. Après les recherches savantes de M. Peignot, de M. Douce, M. Fortoul a voulu traiter de nouveau un sujet qui, après avoir été étudié à un point de vue purement historique, pouvait être repris avec intérêt au point de vue de l'art. Le petit volume qu'il vient de publier, *Essai sur les Poèmes et les Images de la Danse des Morts* (1), accompagné d'une suite de gravures exécutées d'après Holbein, donne une idée précise des transformations qu'a subies, sous l'influence du développement intellectuel de l'Europe, le thème primitif de la danse macabre. M. Fortoul prouve que ce thème fut emprunté à la France par les artistes du moyen-âge. Il passe en revue les peintures gothiques de la danse des morts exécutées à Bâle, à Berne, à Strasbourg, puis les poèmes inspirés par ces peintures. Il arrive enfin à l'œuvre qui résume tous ces efforts divers de l'art du moyen-âge en les conciliant avec l'esprit de la renaissance. Un libraire de Lyon publia au commencement du XVIe siècle, sous le titre de *Simulacres de la Mort*, un ouvrage

(1) 1 vol. in-18°, chez Jules Labitte, quai Voltaire.

contenant quarante-un sujets gravés sur bois avec un texte explicatif. Un des plus beaux génies de la renaissance, Hans Holbein, avait dessiné les sujets de ces gravures. De même que Dante résumait dans *la Divine Comédie* toutes les légendes des premiers siècles chrétiens, Holbein a recueilli dans son œuvre toutes les sombres fantaisies de l'art gothique. Seulement, docile aux tendances d'une époque sensualiste, il a transporté dans le monde réel, au milieu de toutes les pompes de la vie, la ronde gothique dont les funèbres anneaux se déroulaient avant lui dans le vide. C'est dans nos occupations et nos plaisirs qu'il fait intervenir la solennelle apparition de la mort. La création de Holbein a marqué le terme suprême de cette suite de poèmes bizarres écrits par des mains inconnues sur les murs des cloîtres et des cathédrales. Chez lui la funèbre vision du moyen-âge jette son dernier reflet. Après le peintre de Bâle, on a exécuté quelques danses des morts, mais la gracieuse fantaisie de la renaissance ou la fine raison du XVIIe siècle règne presque seule dans ces créations d'un art nouveau. M Fortoul rend à la France l'honneur d'avoir la première donné à l'Europe du moyen-âge l'idée de la danse macabre, puis d'avoir, au début de la renaissance, confié à Holbein la tâche de rajeunir la donnée des peintres du XIVe siècle en l'adaptant aux exigences d'une époque plus sensuelle et mieux préparée aux fêtes de l'art. L'ouvrage où il développe cette pensée sera lu avec intérêt non-seulement comme un résumé substantiel de recherches curieuses, mais comme une ingénieuse dissertation.

— Il s'exhale des œuvres de ceux qui sont morts jeunes une certaine poésie mélancolique qui dispose à l'indulgence. On ouvre d'abord le livre avec émotion, et, même quand on n'a pas été complètement charmé, on le ferme néanmoins avec regret. Comment être sévère vis-à-vis de promesses ainsi interrompues? Comment maintenir l'inflexibilité de la critique devant des espérances qui avaient leur éclat, mais qui se sont inopinément abîmées dans une tombe? Bien des talens réels ont été depuis douze années ainsi tranchés dans leur fleur. Que Farcy teigne de son sang les pavés de juillet, que Dovalle tombe dans une rencontre sous une balle meurtrière, qu'Hégésippe Moreau expire de misère sur un grabat, la Muse est là pour recueillir le legs incomplet et mutilé de leurs chants. Et le cœur aussi a des hommages divers pour leur mémoire; notre admiration court à celui qui s'est fait tuer pour la loi, notre douloureuse sympathie au malheureux qui a péri pour les susceptibilités de l'honneur, notre pitié enfin à l'écrivain chez qui le désordre des passions n'avait pas encore étouffé le talent. Les écrits de Mlle Louise Ozenne, qu'une main amie vient aujourd'hui recueillir, sous le titre de *Mélanges* (1), ne rappelle ni de si poétiques ni de si funèbres souvenirs : la poésie pourtant et la tristesse s'y retrouvent empreintes en bien des pages comme dans la biogra-

(1) 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot.

phie même de cette personne distinguée et trop peu connue. Dans une préface chaleureuse, mais qu'on aurait seulement voulu trouver un peu plus simple, et par là plus ressemblante encore au modèle, M. H. Romand a raconté, avec une vive sympathie, qu'il fera partager à tous les lecteurs, cette vie dévouée et obscure que la mort vint interrompre si prématurément. Mlle Ozenne était une jeune fille de Louviers arrivée à Paris il y a une douzaine d'années, et qui, à la suite de malheurs de famille, était devenue l'unique providence, l'unique recours des siens. Destinée à une position plus brillante, à une vie plus facile, Mlle Ozenne accepta la nécessité avec abnégation; elle consacra à l'éducation des autres ses efforts et son talent. Dans cette existence laborieuse, dans cet esclavage d'une vie occupée, du temps se trouvait néanmoins pour les lettres : les relations nombreuses et tout-à-fait distinguées que s'était créées Mlle Ozenne l'induisirent bientôt, comme cela est inévitable dans ce temps-ci, à la publicité des journaux. Elle s'en tira en personne de sens, et on eut d'elle, sous le pseudonyme de Camille Baxton, plus d'une page ferme et élevée. Tandis que les femmes auteurs faisaient dans la presse de mauvais romans, Mlle Ozenne y fit de bonne critique et surtout de bonne critique contre les mauvais romans. Il y avait là au moins le mérite du contraste. Ces jugemens sur la plupart des travaux d'imagination de notre époque sont incomparablement la meilleure partie du recueil qu'on vient de publier. Dans la vue générale de l'histoire de la littérature française qui ouvre le volume, l'auteur, on s'en aperçoit vite, ne possède pas son sujet avec plénitude : c'est une esquisse maigre et très superficielle qu'on eût mieux fait de laisser mourir dans *l'Encyclopédie* où l'auteur l'avait insérée. Il n'en est pas ainsi des morceaux de critique sur les plus célèbres des romans contemporains; ils méritaient d'être recueillis, et ils pourront même servir à l'histoire littéraire de notre temps. On y peut regretter çà et là quelques inexpériences de plume, des vues hasardées ou inexactes, des sympathies risquées, des concessions aux engouemens du jour; en un mot l'arme tremble plus d'une fois aux mains de Clorinde; mais en somme, des idées généreuses, des remarques finies, quelquefois des vues vraiment originales, toujours de l'élévation et de la noblesse dans la pensée, donnent à ces fragmens un caractère particulier et qui mérite l'attention. Ce volume est digne de franchir le cercle de l'amitié qui en fait hommage sur une tombe, car le public peut s'y intéresser avec profit. De toute façon c'est un souvenir qui honorera la mémoire de Mlle Ozenne.

V. DE MARS.

